

« chambres à gaz » : la réponse à l'éternelle question...

« Qu'est-ce que vous faites de tous les témoignages ? »



La raison pour laquelle  
les « témoignages »  
sont sans valeur

Face aux révisionnistes, la première objection qui vient toujours est : « Mais que faites-vous des milliers de témoignages ? Même si l'on y trouve des petites différences, tous ces gens ne peuvent pas avoir menti. » Telle est, par exemple, la position de l'historienne Annette Wieviorka (ci-dessous).

Annette Wieviorka, *Auschwitz, 60 ans après*, p. 133

Les témoignages sont si nombreux, si concordants, d'origine si différente que le récit polyphonique qu'ils écrivent ne peut être que globalement conforme à la vérité, même si dans tel témoignage une ouverture par laquelle arrive le cyclon B dans la chambre à gaz est mal placée, si dans un autre un boulon manque à un four crématoire, même si les chiffres donnés par les témoins sont, avec une régularité de métronome, erronés. Quand, lors d'une manifestation, les chiffres donnés par les organisateurs et ceux donnés par la police diffèrent, nul ne s'avise d'en conclure qu'il n'y a pas eu de manifestation.

Ce sont les témoignages que les membres du

Dans cette étude, Fabrice Nouyrigat et Vincent Reynouard exposent la raison, unique, qui permet de réfuter tous les « témoignages » de gazages homicides dans les camps allemands.

**Diffusion : Vision Historique Objective**

**Prix : 10 €**

**E-Mail : [contact@sansconcessiontv.org](mailto:contact@sansconcessiontv.org)**

**Visitez nos sites :**

**[www.phdnm.org](http://www.phdnm.org)**

**[www.sansconcessiontv.org](http://www.sansconcessiontv.org)**

L24



---

# LES « TÉMOINS » NE SAUVENT PAS LA THÈSE OFFICIELLE

---

Par Fabrice Nouyrigat

- Introduction : Des témoignages...? p. 22
- Le défi lancé aux révisionnistes p. 24
- L'argument dirimant : une ventilation impossible p. 32
- Une pièce vide ? Critique de la réponse exterminationniste p. 38
- La teneur en acide cyanhydrique à la fin du gazage p. 42
- Les leçons tirées d'un gazage homicide américain p. 52
- Conclusion : la thèse officielle est insoutenable p. 55





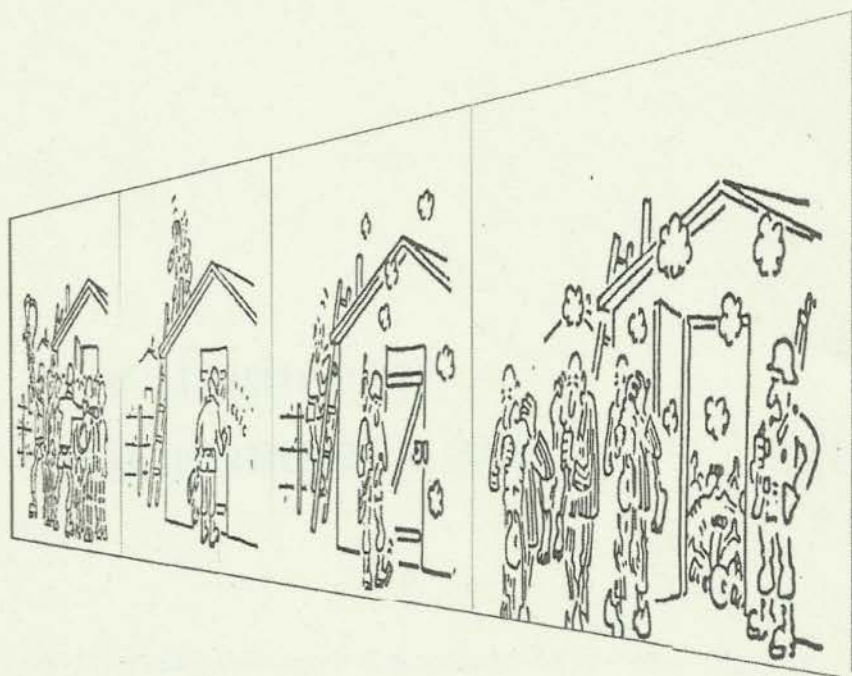
## Introduction : Des « témoignages » ?

Dans sa lettre publiée le 21 février 1979, l'antirévisionniste Georges Wellers écrivait :

*Rassinier et ses imitateurs appliquent des règles de travail très simples et très pratiques. La première consiste à écarter tous les témoignages plus ou moins gênants, sous deux prétextes : si les témoignages sont concordants, ils sont déclarés sans valeur, soit parce que provenant de connivences nées des intérêts communs des témoins, soit parce qu'ils ont été obtenus sous la torture ou grâce à des promesses. Si les témoignages sont contradictoires, leurs auteurs sont de toute évidence des menteurs (voy. Le Monde, 21 février 1979, p. 23).*

Depuis plus de trente ans, cette accusation est fréquemment répétée. Voilà pourquoi avec Fabrice Nouyrigat, nous avons choisi de rédiger une étude sans rien rejeter : ni les « témoignages » ou les « aveux » qu'on nous ressort le plus souvent, ni même les explications données par les historiens accrédités afin de justifier la thèse exterminationniste. Nos lecteurs pourront découvrir que même avec cette façon d'agir, une étude rationnelle démontre les impossibilités radicales de la thèse officielle.

L'outil mathématique ayant été beaucoup utilisé, les calculs trop longs ou susceptibles de ne pas être compris du profane ont été mis en annexe. Seuls les résultats finaux figurent dans le corps du texte.



## LE DÉFI LANCÉ AUX RÉVISIONNISTES

Les exterminationnistes ont toujours refusé de débattre face à face avec les révisionnistes. Mais en une occasion, ils leur ont publiquement lancé un défi.

**E**n avril 1991, celui qui était alors le président de l'Amicale des déportés juifs de France, Henry Bulawko (mort en 2011), proposa aux révisionnistes de se soumettre à l'expérience d'un gazage homicide. Dans une lettre rendue publique, il écrivit :

« Pour cela, il suffirait de trouver ou de remettre en état une chambre à gaz. Pour que l'expertise soit valable, il faudrait que des volontaires s'y prêtent. Convaincus de l'impossibilité qu'il y avait de gazer les Juifs et d'aérer rapidement les chambres à gaz pour faire de la place aux convois qui se succédaient, Robert Faurisson et ses adeptes accepteraient sans doute de se soumettre à cette expérience. Pour notre part, nous fournirons le Zyklon B, qui doit encore être disponible chez ses fabricants et,

en compagnie de témoins objectivement choisis en commun accord, nous suivrons l'évolution de l'opération.

De deux choses l'une, soit les tenants de la vérité iront jusqu'au bout de leur démarche, malgré les risques encourus, soit ils appelleront à l'aide. Dans ce cas, nous nous engageons, contrairement à ce que firent les nazis qui suivirent jusqu'au bout la terrible agonie, à les dégager à temps.

Nous déclarons que, pour cette expertise, nous veillerons à respecter les méthodes décrites par les témoins (S.S. ou membres du « Sonder-Kommando »), celles-là même que Robert Faurisson conteste et dont il pourra ainsi constater si elles furent praticables ou si elles ne sont qu'un mythe né de fantasmes ou de calculs sordides [1]. »

Robert Faurisson y répondit dans une lettre en-





### > Bio

Fabrice Nouyrigat, passionné d'histoire et de philosophie, a découvert le révisionnisme en acquérant par hasard le livre de Roger Garaudy : *Les mythes fondateurs de la politique israélienne*. En 2003, une rencontre avec Robert Faurisson, Vincent Reynouard et Jean Plantin lors d'un colloque finit de le convaincre. Depuis, il étudie la question révisionniste dans sa globalité en recourant aux arguments puisés chez le philosophe Joseph Mérel. Il a envoyé à P.H.D.N., le site antirévisionniste de Gilles Karmasyn, des objections auxquelles ce dernier n'a jamais répondu. Déterminé à contribuer au triomphe de la vérité, il aide désormais l'équipe de *Sans Concession* dans son combat en rédigeant des textes qui dénoncent la malhonnêteté de P.H.D.N.

voyée au journal *Le Monde* — lettre que ce quotidien refusa de reproduire — puis dans un article publié par la *Revue d'Histoire Révisionniste* :

*Prenons une vraie chambre à gaz, soit de désinfection, soit pour la mise à mort d'animaux, soit, comme aux États-Unis, pour l'exécution de condamnés à mort, le gaz utilisé étant du Zyklon B, c'est-à-dire du gaz cyanhydrique. M. Bulawko réaliserait la prouesse que, dans ses étonnantes confessions, le SS Rudolf Höss attribuait aux membres du Sonderkommando : juste après l'opération, sans masque à gaz, il pénétrerait dans la chambre « en mangeant et en fumant » ; il affronterait ce gaz aux effets foudroyants, qui est explosible et qui imprègne et pénètre tout au point qu'on ne saurait pas plus manipuler le cadavre d'un homme qui vient tout juste d'être tué par des vapeurs de ce gaz que le corps d'un électrocuté où passe encore le courant (*Revue d'Histoire Révisionniste*, n° 5, novembre 1991, pp. 173-6).*

### Un défi lancé à Vincent Reynouard

Le 28 avril dernier, un adversaire avec lequel Vincent Reynouard bataillait par le biais de courriers électroniques écrivit à son tour :

*Quand j'entends des gens qui contestent que le Zyklon B puisse tuer dans les conditions rapportées par les historiens, je leur proposerais bien volontiers de se réunir avec leurs enfants dans une salle hermétique qui en serait arrosée pendant une demi-heure. Seriez-vous prêt à tenter l'expérience ?*

Et plus loin : « Si vous dites que c'est impossible, vous êtes prêt à faire le test avec votre famille ? »

Le même jour, Vincent Reynouard répondit :

*Vous me demandez si j'accepterais l'expérience d'un gazage homicide avec mes enfants. Déjà, vous ignorez qu'un révisionniste a relevé le défi : Siegfried Verbeke. Il a même demandé à la fondation « James Randi » d'organiser l'expérience. Celle-ci a refusé, allant même jusqu'à changer ses statuts pour justifier ce refus [2]. Passons. Personnellement, je suis prêt à accepter, mais à deux conditions :*

***Quand les révisionnistes qualifient de « techniquement impossibles » les gazages décrits par la littérature exterminationniste, cela ne signifie pas qu'asphyxier ponctuellement un groupe dans un local serait une impossibilité physique.***

1°) Que les historiens choisissent d'abord un « témoignage » décrivant un gazage homicide et que le processus suivi soit celui indiqué par le « témoin » (y compris dans le nombre de « victimes »). Le « témoignage » devra comporter les informations suivantes :

- le lieu du gazage, sachant qu'il doit être suffisamment connu pour pouvoir être reproduit à l'identique et que, d'après la thèse officielle, il ait



## **Asphyxier des gens avec de l'acide cyanhydrique est relativement aisé mais les dangers surviennent si, par la suite, on veut retirer les corps.**

servi à des exécutions massives (les « chambres à gaz » des Krema II ou III de Birkenau me semblent désignées...),

- le nombre de personnes mises dans la « chambre à gaz »,

- la quantité de Zyklon B utilisée,

- le temps attendu avant d'ouvrir les portes et de retirer les cadavres,

- la mise en marche ou non d'un appareil de ventilation,

- le nombre de gens chargés de sortir les cadavres de la pièce,

- le port ou non, par les membres du Sonderkommando, d'un masque à gaz (si possible le type de masque porté),

- la rapidité de l'enlèvement des corps (fallait-il courir ou disposait-on de plusieurs heures...).

2°) Que vous et les historiens qui auront sélectionné le témoignage participiez à l'enlèvement de nos corps dans les conditions décrites par le « témoin ». Un enlèvement qui devra avoir lieu jusqu'au bout.

Cette dernière exigence n'a rien d'exorbitant. Puisque vous semblez penser que les Allemands ont facilement pu tuer des centaines de milliers de gens avec du Zyklon B, vous devez penser qu'ils ont pu faire retirer les corps sans plus de problème, sans quoi le processus de destruction se serait grippé. Donc vous devez faire comme moi et accepter d'entrer dans une « chambre à gaz » comme Rudolf Höss ou un quelconque autre « témoin » a pu le décrire. »

Le 30 avril, son correspondant éluda en tentant d'inverser les responsabilités :

« Votre proposition de participer à l'expérience avec votre famille est intéressante. Mais on peut se demander si le grand nombre de conditions

que vous mettez n'est pas destiné à faire en sorte qu'elle n'ait pas lieu.

Outré par une telle mauvaise foi, Vincent Reynouard rétorqua sans attendre :

*J'ai accepté en posant les conditions minimales pour que l'expérience soit sérieuse. [...]. Ce n'était pas ma proposition, c'était la vôtre. J'ai accepté. Je pensais qu'avec les dizaines de témoignages à votre disposition et avec les juifs ravis de démontrer, par une expérience « grandeur nature », que leurs histoires tiennent debout, vous vous seriez empressé d'accepter. Mais non, vous vous défilez comme un piteux. Dans cette affaire, c'est vous qui êtes de mauvaise foi.*

### **Le cœur du problème**

Disons-le tout de suite, si son contradicteur avait relevé le défi en invoquant l'un des « témoignages » censé se passer dans la prétendue « chambre à gaz » du crématoire 2 ou du crématoire 3, Vincent Reynouard lui aurait tout d'abord demandé de démontrer l'existence des prétendus « orifices » qui auraient été percés dans le toit et par lesquels les SS auraient déversé le Zyklon B. En mars 2010, il a publié une étude qui démontre l'absence totale de preuves de l'existence de ces prétendus « dispositifs d'introduction » [3]. Depuis novembre dernier, son analyse est disponible sur Internet [4] et aucun adversaire n'a tenté de la réfuter... Par conséquent, la fameuse formule du professeur Faurisson « No holes, no Holocaust » (pas de trous, pas d'Holocauste) reste valable.

### **Ce que les révisionnistes disent vraiment**

L'affaire aurait donc pu s'arrêter là. J'ai cependant choisi d'en profiter pour clarifier un point important : ces défis qui nous sont parfois lancés trahissent, chez leurs auteurs, une confusion regrettable.

Quand les révisionnistes qualifient de « techniquement impossibles » les gazages décrits par la littérature exterminationniste, cela ne signi-



# Asphyxie sans danger

*Il existe un mode d'asphyxie, sans danger pour autrui, qui aurait été utilisé en Ukraine, « complétant le processus d'extermination mis en place par le Reich ». Dans ce cas, l'asphyxie était obtenue grâce à des... édreons : les victimes (des juifs réfugiés) étaient invitées à se reposer, et pendant la nuit un homme les étouffait avec des coussins. Leurs corps étaient ensuite dissimulés dans une carrière. Nos lecteurs trouveront ci-dessous le texte du père Desbois qui raconte comment il a découvert par hasard cette Shoah inconnue :*

Dans le village de Bertniki [Bortnyky], où les maisons sont toutes disposées le long d'une rue qui fait deux cents mètres, il n'y a pas eu d'exécution de Juifs. Il n'y en a aucune trace, ni dans les archives allemandes, ni dans les archives soviétiques. Nous nous garons près de la première maison. Deux personnes sont assises sur un banc. Une femme, habillée de noir, le visage émacié un peu fixe. Un homme, avec sa veste marron, assez classique dans les anciennes républiques socialistes, s'agite lorsque sa femme veut nous parler. Elle commence à dire : « Voici comment ça s'est passé... » Mais lui crie : « Tais-toi ! Ne parle pas aux étrangers. Tais-toi ! » Au même moment, une jeune fille surgit de la maison et avance vers eux, dans la cour : « Mais si, il faut parler ! » La femme se rassied, muette, murée, obéissant à l'injonction de son mari. Nous savons que lorsqu'il y a refus de parole c'est qu'il y a eu quelque chose de grave. Alors nous décidons de frapper à chaque porte de la rue. Chaque fois, une personne âgée sort jusqu'à son portail, appuyée sur un bâton. Elles sont toutes plus vieilles les unes que les autres, et invariablement, avec

un grand sourire, nous répondent : « Il ne s'est rien passé. Il n'y avait pas de juifs pendant la guerre. Il n'y a pas eu d'exécutions. Il n'y a jamais eu de fosses communes. »

Lorsque nous avançons, nous voyons toutes ces personnes rester dans la rue, nous regardant aller chez leurs voisins. Après vingt maisons, vingt personnes âgées appuyées sur leur bâton se tiennent dehors dans la rue. L'ambiance est étrange, chacun épient l'autre pour savoir s'il va parler. Nous arrivons enfin à la dernière maison. Une très belle maison. Après elle, il n'y a plus d'asphalte, uniquement une immense carrière et une magnifique forêt verte et dense. Devant, un vieux monsieur, plutôt bien habillé, semble me guetter. Je m'approche. Comme aux autres, je demande s'il était là pendant la guerre. Il nous répond qu'il n'a que soixante ans. Il repart sans dire un mot, referme le portail et rentre chez lui. Interloqué, je dis tout haut : « C'est la plus jeune des personnes âgées que j'aie jamais rencontrées. » Je comprends que nous sommes en présence de tous les signes d'une situation particulière. Je ne quitterai pas ce village sans savoir ce qui s'est passé.

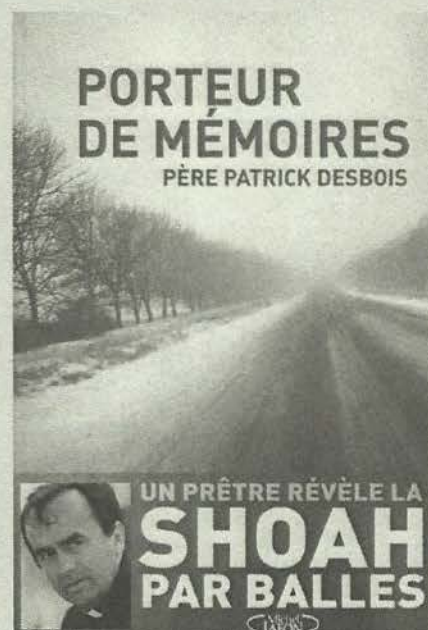
Nous faisons demi-tour pour interroger tous les gens du côté gauche de la rue, maison après maison. Devant chaque maison du côté droit, se tiennent toujours immobiles ceux que nous avons interrogés à l'aller. Tous nous suivent du regard en silence. Personne ne veut parler. Après avoir frappé en vain à toutes les portes, nous revenons vers le couple. Lui, très agité, traîne sa femme par le bras devant nous et se met à crier : « Nous allons dire la vérité. Là-bas, vous voyez la maison à gauche, la maison moderne. Eh bien là-bas il cachait des juifs pendant la guerre. Il en a caché beaucoup. Et chaque fois, il les tuait pendant la nuit. Il les étouffait avec des édreons. Quand ils étaient morts, il les dépouillait et transportait leurs corps dans la carrière pour les faire disparaître. »

Nous n'en revenons pas. La scène est extrêmement violente. L'homme nous raconte aussi que sa femme a été violée. Il l'exhibe en nous répétant qu'on l'a violée. Elle reste silencieuse, seule et triste, hochant la tête. Nous quittons le village, harassés, dégoûtés. Je n'oublierai jamais ce petit village où des gens ont vu des familles, réfugiées, pour une nuit, se faire asphyxier, complétant le processus d'extermination mis en place par le Reich.

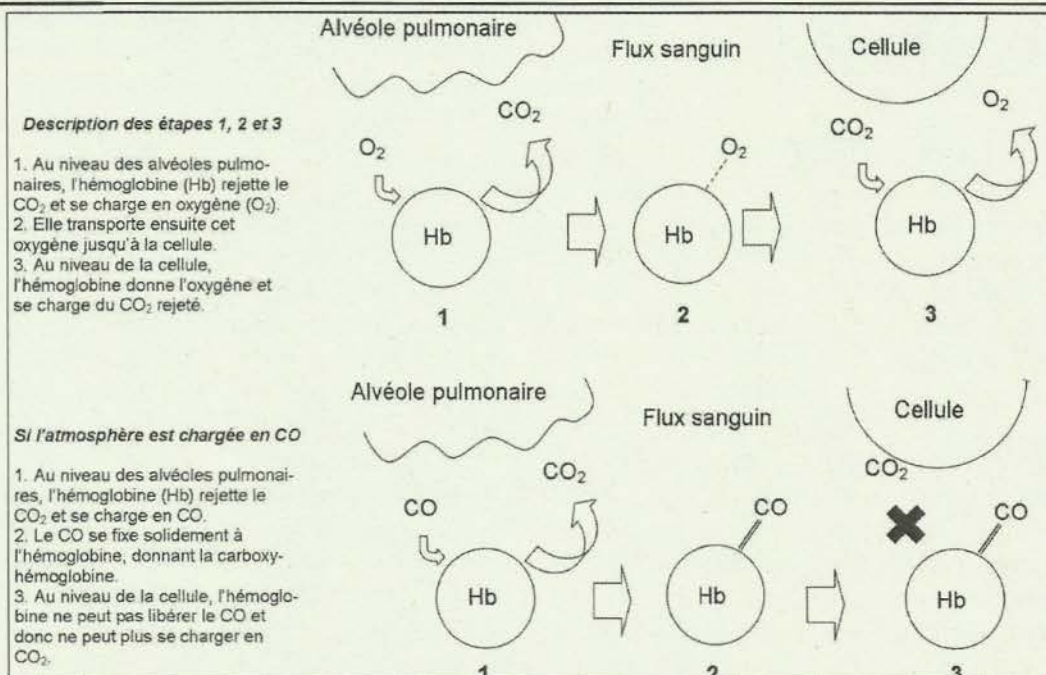
La Shoah par étouffement. Nous sommes bien loin de la centralisation de la Shoah, de son caractère industriel, de sa modernité. En Ukraine, il s'agit d'un carnage. On peut fusiller des gens sur un marché, au bord d'une falaise comme à Yalta, les emmurer comme à Sataniv ou bien les étouffer avec des coussins la nuit.

(Extrait du livre de Patrick Desbois, *Porteur de mémoires* [éd. Michel Lafon, 2007], pp. 304-7).

*On notera que le père Desbois tire une conclusion définitive de culpabilité sur la foi d'un seul témoignage non vérifié, ni même examiné. Car enfin, comment un homme pouvait-il, seul, étouffer une famille entière ? La moindre des choses aurait été d'alerter les autorités et d'organiser des fouilles dans la carrière. Mais non... Le père Desbois croit. Désolé, mais je ne marche pas.*







fié pas qu'asphyxier ponctuellement un groupe dans un local serait une impossibilité physique. Bien au contraire : un peu partout, de multiples locaux existent — garages, hangars, caves... — qui pourraient être utilisés. Il suffit d'y enfermer les gens, d'y déverser des pastilles de Zyklon B puis de s'éloigner rapidement. L'acide cyanhydrique est si toxique qu'une concentration de 2,6 g par  $\text{m}^3$  d'air dans un local entraîne la mort de la moitié des personnes présentes en trois minutes [5]. Cela signifie que dans un salon de 16  $\text{m}^2$  avec un plafond haut de 2,5 m, 15 cl d'acide cyanhydrique (l'équivalent d'une coupe de champagne) passés sous forme de vapeur vont provoquer la mort de la moitié des occupants en trois minutes.

### La haute toxicité de l'acide cyanhydrique

#### L'asphyxie « banale »

Cette toxicité est due au fait que l'asphyxie causée par l'acide cyanhydrique (HCN) est très différente de celle causée par un gaz comme le monoxyde de carbone (CO).

*Le mécanisme de l'asphyxie au CO est relativement simple. Rappelons que dans le corps, l'oxygène est véhiculé par l'hémoglobine, une protéine du sang. C'est sur elle que, dans les alvéoles pulmonaires, l'oxygène se fixe pour être ensuite distribué aux différents tissus. Arrivé aux cellules, l'hémoglobine cède l'oxygène et se charge en dioxyde de carbone qui sera ensuite rejeté lors de l'expiration. Mais en cas de présence de CO dans*

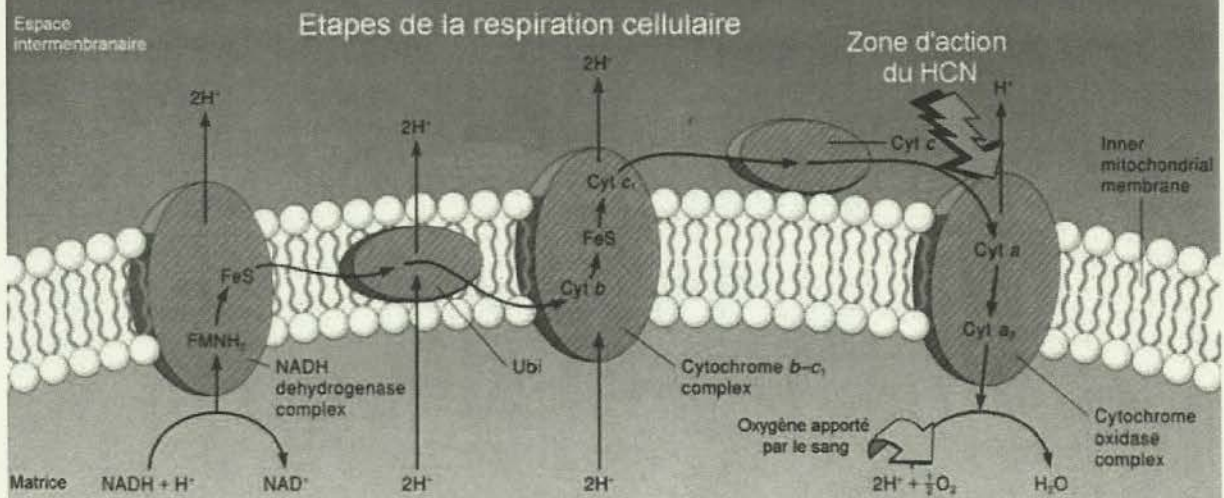
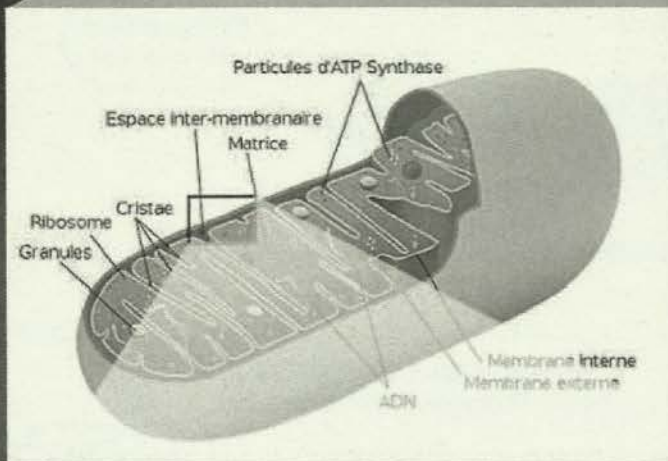
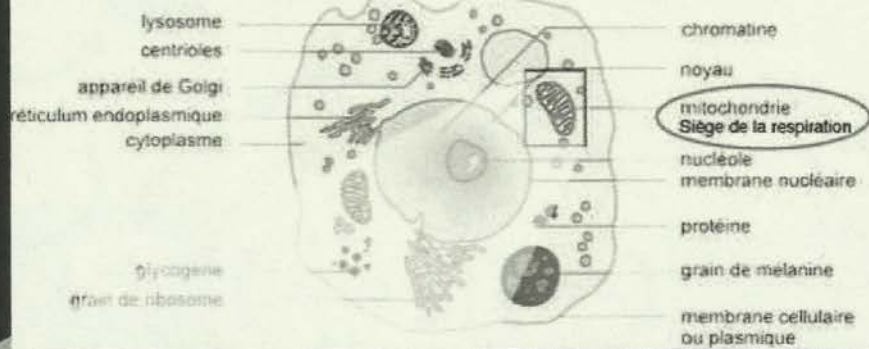
*l'atmosphère, tout se dérègle. Car une fois inspiré, ce gaz se combine avec l'hémoglobine 200 fois plus facilement que l'oxygène. Cette liaison aboutit à la formation d'un composé, la carboxyhémoglobine ( $\text{HbCO}$ ) : « c'est un corps très stable et incapable de céder si peu que ce soit d'oxygène aux tissus vivants ; à chaque respiration, un peu d'hémoglobine du sang passe donc sous cette forme inutilisable et bientôt la mort survient par une véritable asphyxie » [6].*

#### Comment l'acide cyanhydrique tue

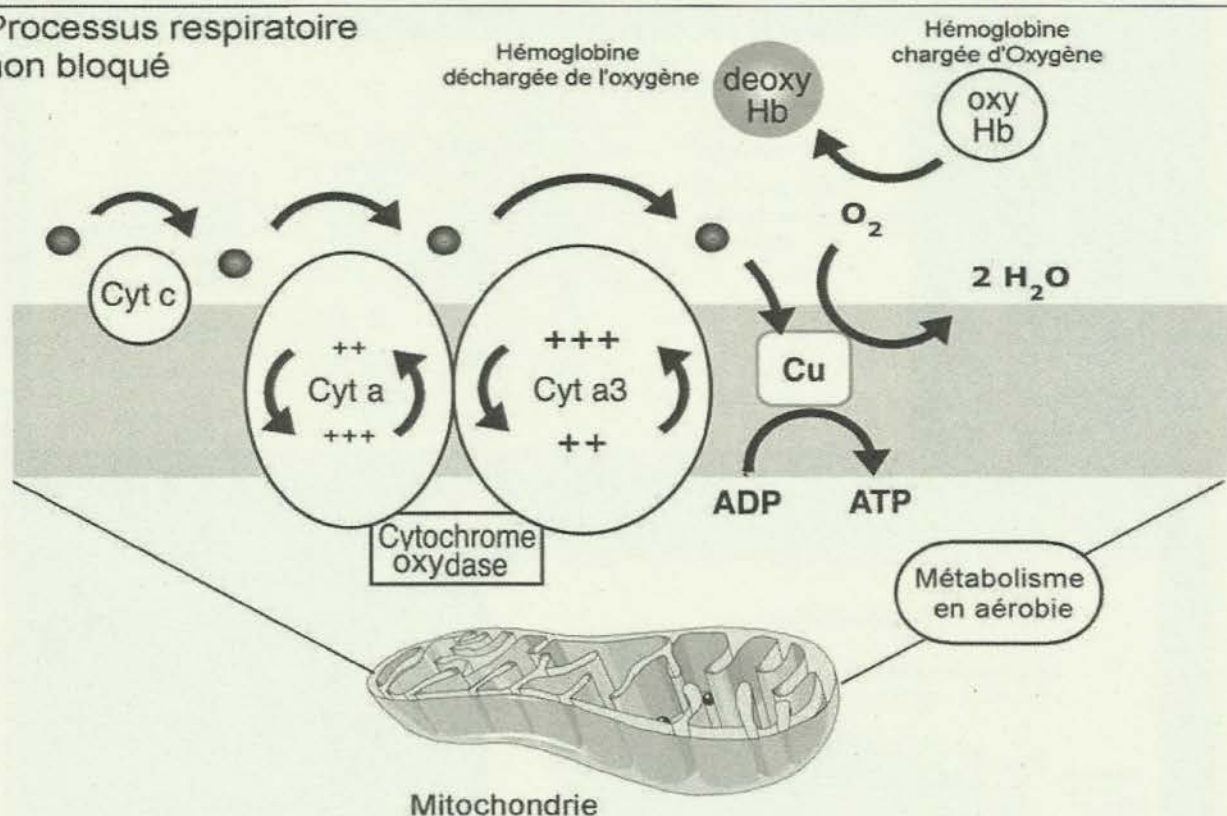
Avec l'acide cyanhydrique, le scénario est très différent. Pour le comprendre, il suffit de rappeler que nos cellules utilisent l'oxygène qui leur est apporté par le sang pour fabriquer de l'énergie. C'est ce que l'on appelle la « respiration cellulaire ». Dans ce processus de fabrication, l'oxygène ( $\text{O}_2$ ) est transformé en eau ( $\text{H}_2\text{O}$ ) grâce à l'intervention de différentes molécules appelées « cytochromes ». L'un d'entre eux, le cytochrome oxydase (du complexe IV), contient du Fer sous forme d'ions  $\text{Fe}^{2+}$  et  $\text{Fe}^{3+}$ . Sans lui, une étape du processus se bloque et la respiration cellulaire s'arrête. Or, qu'il soit transporté par le sang, ingéré ou respiré par la peau, le HCN pénètre rapidement dans les tissus cellulaires et se fixe directement sur les ions Fer pour donner des ferro- et des ferricyanures ( $\text{FeCN}_2$  et  $\text{FeCN}_3$ ). Il stoppe donc le processus respiratoire interne, perturbant tout le bon fonctionnement de l'organisme, en premier lieu celui du cerveau (atteinte des cellules



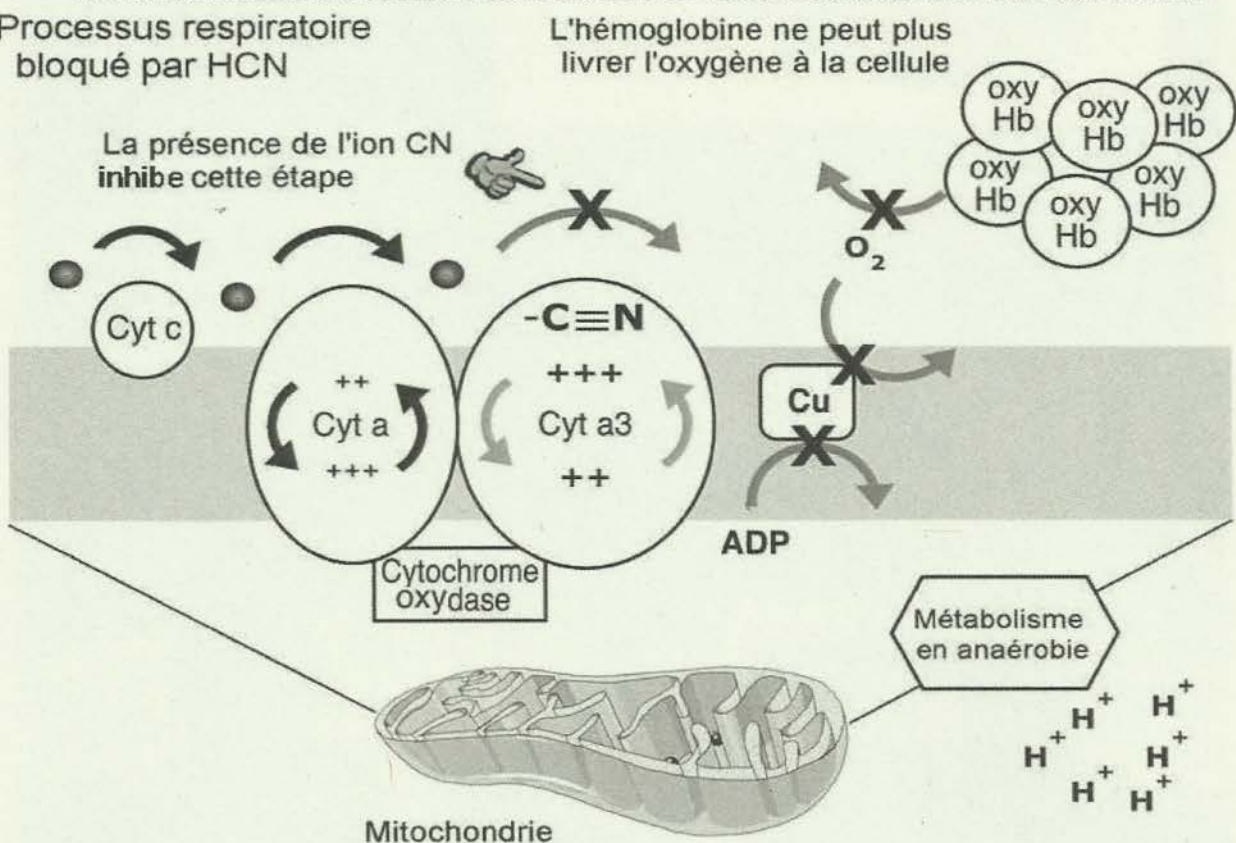
## La cellule



## Processus respiratoire non bloqué



## Processus respiratoire bloqué par HCN



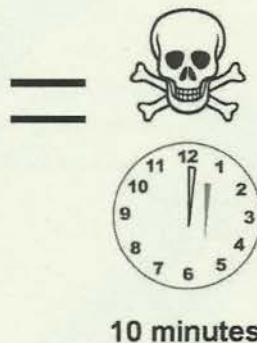


### Temps mis pour que la mort survienne suivant la concentration du gaz dans l'air (en partie par million, ppm)

1 000 ppm  
de CO



180 ppm  
de HCN



neuronales) [7]. D'où les crampes, les vertiges, les convulsions, les dyspnées (mouvements respiratoires anormaux), etc., que l'on constate chez les victimes d'intoxication sérieuse à l'acide cyanhydrique, le plus grave de ces symptômes étant l'arrêt cardiaque.

#### L'acide cyanhydrique est un poison cellulaire

Ces explications démontrent que malgré l'utilisation du même terme, *asphyxie*, l'acide cyanhydrique et le monoxyde de carbone sont deux poisons radicalement différents. Avec le monoxyde de carbone, nous sommes en présence d'une asphyxie banale, connue, c'est-à-dire un manque d'oxygène progressif dans le sang. 0,1 % de CO dans l'atmosphère (soit mille parties par million ; 1 000 ppm) tue en une heure [8]. Connaissant bien ce genre d'asphyxie, le grand public s' imagine qu'il en allait de même dans les « chambres à gaz » avec l'acide cyanhydrique. Mais il n'en est rien. Le HCN est un poison cellulaire bien plus violent. Avec lui, l'oxygène peut toujours se fixer sur l'hémoglobine et circuler dans le sang, mais

les cellules ne peuvent plus l'utiliser. Preuve de la plus grande toxicité de l'acide cyanhydrique comparée à celle du monoxyde de carbone : alors qu'une concentration de 1 000 ppm de CO entraîne la mort en une heure, 180 ppm de HCN suffisent pour tuer en dix minutes [9].

#### Conclusion

Voilà pourquoi je le répète, asphyxier des gens avec de l'acide cyanhydrique est relativement aisé. Un local clos (cave, garage), un masque un gaz, des boîtes de Zyklon B, l'outil pour les ouvrir, un orifice pour déverser les cristaux et le meurtre peut être commis. Il n'y a là rien de physiquement impossible. Mais les dangers surviennent si, par la suite, on veut retirer les corps. Car il va alors falloir pénétrer dans les lieux et manipuler des objets ayant été au contact de ce poison cellulaire très violent. A ce moment, la haute toxicité du HCN cessera d'être une alliée pour devenir une ennemie. En conséquence, la ventilation du local jouera un rôle capital. ●

[1] : Cité par la *Revue d'Histoire Révisionniste*, n° 5, novembre 1991, pp. 173-4. L'article est disponible sur Internet à l'adresse suivante : <http://www.stormfront.org/forum/t848587/>.

[2] : Sur cette affaire, voy. *Monsieur Randi, ne trichez plus, gazez Verbeke !* (éd. VHO, 2005). Voy. aussi la correspondance entre S. Verbeke et l'association Randi à l'adresse suivante : [http://www.adelaideinstitute.org/Dissenters1/Verbeke/verbeke\\_randi.htm](http://www.adelaideinstitute.org/Dissenters1/Verbeke/verbeke_randi.htm). Voy. enfin : [http://en.wikipedia.org/wiki/Siegfried\\_Verbeke](http://en.wikipedia.org/wiki/Siegfried_Verbeke).

[3] : Voy. *Sans Concession*, n° 58-60, mars 2010, pp. 105 à 150.

[4] : <http://www.phdnm.org/uploads/3/0/0/1/3001973/>

[reponse.htm#\\_Toc309983551](http://reponse.htm#_Toc309983551).

[5] : Voy. le rapport final publié en 2005 par l'Institut National de l'Environnement Industriel et des Risques (INERIS) et intitulé : « Seuils de toxicité aigüe. Acide cyanhydrique (HCN) ». Les données épidémiologiques sont exposées au § 3.2.

[6] : Voy. Marcel Peschard, *Physique et chimie* (Librairie Hatier, sd), p. 470.

[7] : Voy. : <http://pharmatox.voila.net/cours/toxicologiesdes-heterosidescyanogenetiques.pdf>, et plus particulièrement les pages 40 à 44.

[8] : Voy. : <http://www.nano-sense.com/articles/co.htm>.

[9] : Voy. le rapport final de l'INERIS, déjà cité, § 3.1, tableau.





## L'ARGUMENT DIRIMANT : LA VENTILATION

Peu habitué à manipuler des substances toxiques et nullement au fait des réalités physico-chimiques, le grand public ignore tout des problèmes de ventilation. Pour lui, un gaz « flotte dans l'air » ; il croit donc qu'une fenêtre ou qu'une porte ouverte un certain temps suffit pour débarrasser un local des vapeurs toxiques. On le surprendrait en rappelant qu'une partie non négligeable d'un gaz introduit dans une pièce peut se retrouver non pas « flottant » dans l'air mais a) prisonnier dans des interstices plus ou moins volumineux ; b) fixé le long des parois ou des surfaces diverses.

### Du gaz fixé sur les surfaces

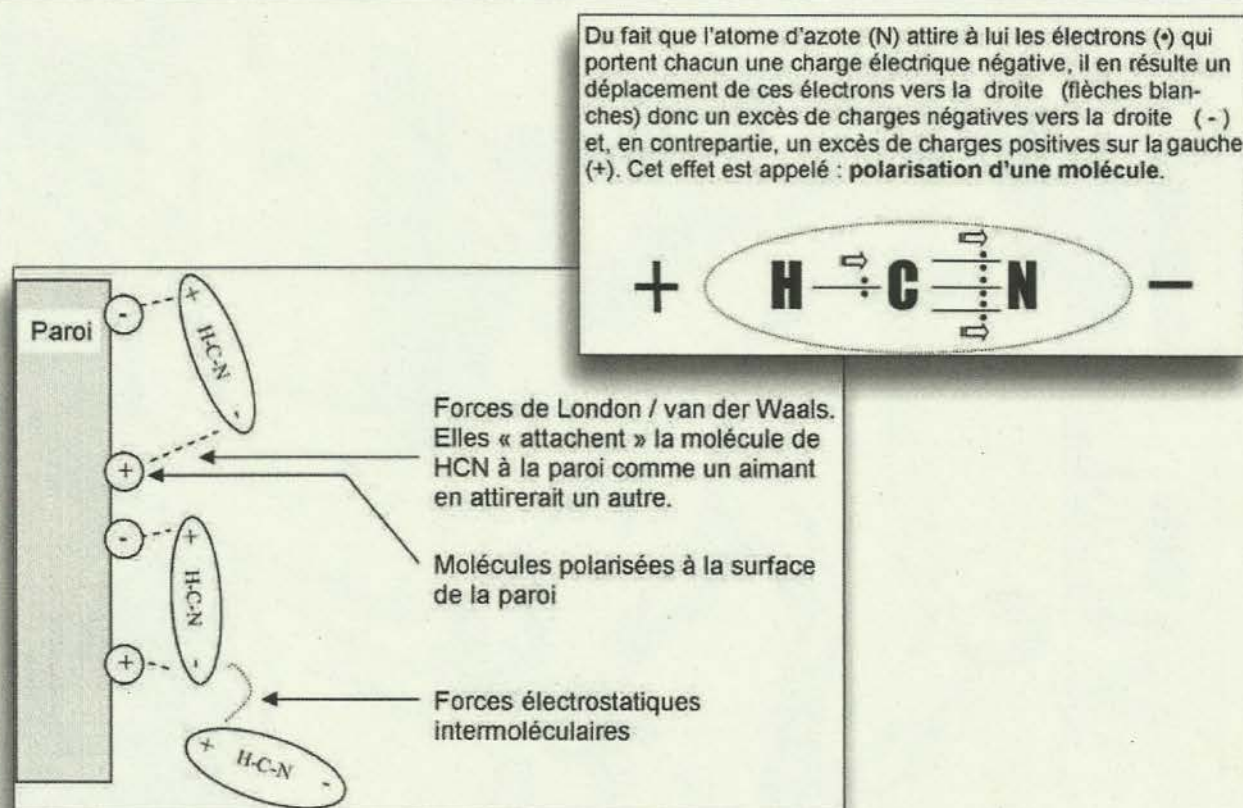
Ce dernier phénomène a deux causes :

- l'éventuelle présence de vapeur d'eau condensée sur les parois. Si le gaz est soluble dans l'eau (ce qui est le cas de l'acide cyanhydrique), il va se dissoudre dans la fine couche de condensation ;
- l'« adhérence » naturelle du gaz, qui est due à des forces importantes existant à l'échelle moléculaire — les forces de London / van der Waals. Elles ont pour cause la polarisation des molécules [1]. Pour prendre une image simple, on peut dire que par polarisation, les molécules d'un gaz se com-

portent comme des aimants, avec un pôle positif et un pôle négatif ; elles vont ainsi être attirées par d'autres atomes (ou groupement d'atomes) qui, à la surface des parois, se comportent eux aussi comme des aimants. Ce phénomène explique l'adhérence plus ou moins forte de certains gaz.

La polarisation d'une substance est mesurée par son « moment dipolaire » (unité : le Debye). La plupart des gaz connus du grand public, tels l'oxygène, l'azote, le gaz carbonique (dioxyde de carbone) ou le propane, ont un moment dipolaire nul ou quasi nul. Leur adhérence est donc très faible, ce qui supprime tout problème lors d'une ventilation. L'eau, en revanche, est considérée comme une substance polaire ; son moment est égal à 1,84 D. D'où de nombreux phénomènes connus comme la capillarité, le haut point d'ébullition, le ménisque sur le bord du verre d'eau (l'eau semble adhérer à la surface au point de remonter un peu le long du verre)... Quant à l'acide cyanhydrique, sa composition en fait une substance très fortement polaire, avec un moment proche de 3 D. Il en résulte cette forte adhérence et cette solubilité dans l'eau qui sont la cause d'une ventabilité « difficile et longue » [2].





### Mécanisme (très simplifié) de l'adhésion de l'acide cyanhydrique aux parois

#### Un phénomène qui rend des « aveux » douteux

Robert Faurisson a donc eu raison, dès 1979, d'insister sur cette difficulté [3]. Car l'histoire officielle décrit une extermination qui, dans les camps, se serait répétée quotidiennement dans les mêmes locaux (les « chambres à gaz »). Les déportés chargés de retirer les corps auraient formé les *Sonderkommandos* (commandos spéciaux). D'après l'ancien commandant d'Auschwitz Rudolf Höss, ils auraient effectué cette besogne sans prendre la moindre précaution :

*[Les membres du Sonderkommando] accomplissaient leur horrible besogne avec une apathie d'abrutis. Leur plus grand souci était d'en finir le plus vite possible avec leur travail pour gagner une plus longue pause afin de pouvoir fouiller les effets des gazés et y trouver quelque chose à manger et à fumer. Quoi qu'ils fussent bien nourris et pourvus d'abondantes rations supplémentaires, on les voyait souvent traîner un cadavre d'une main et tenir dans l'autre quelque chose à manger et le mâcher* [voir la reproduction de ce passage en annexe B.1] [4].

Dans une déclaration écrite le 14 décembre 1945,

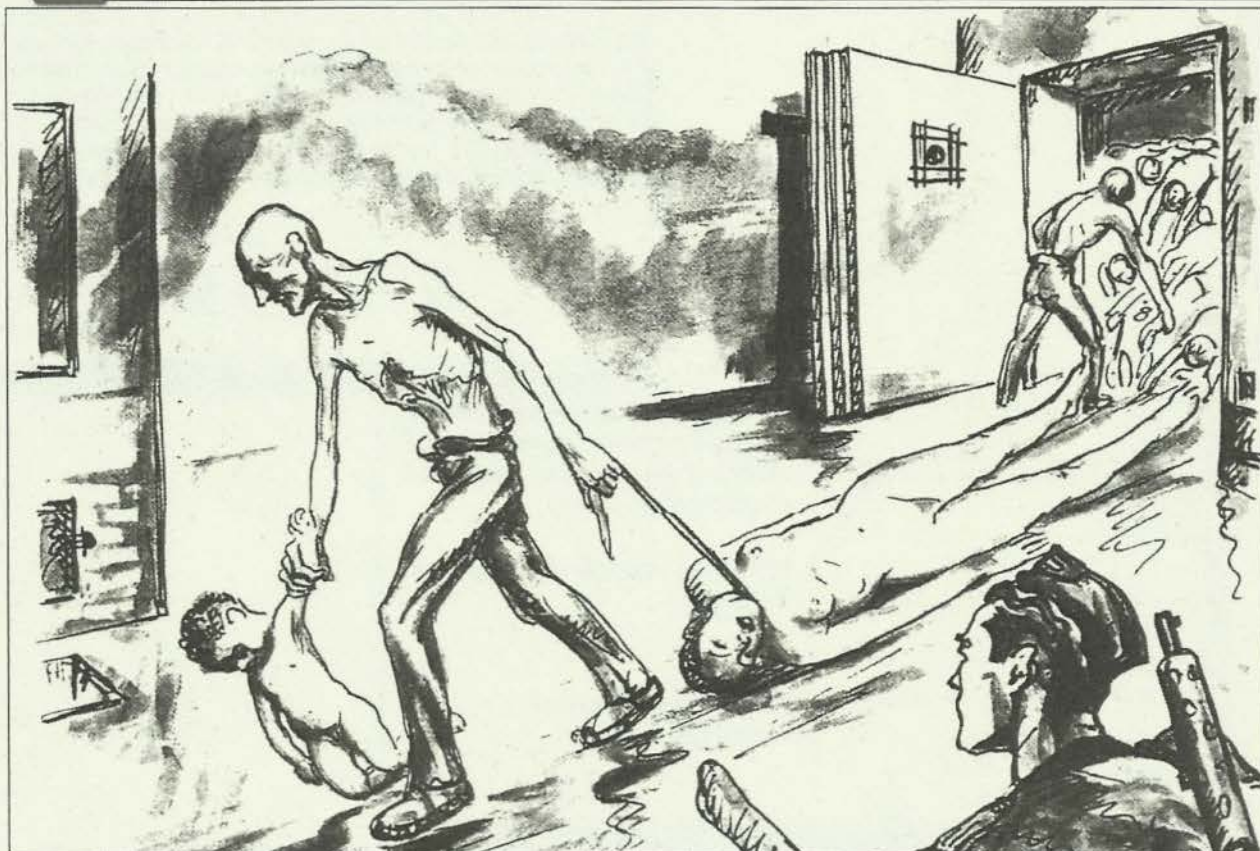
le SS Pery Broad avait ainsi décrit la prétendue extermination des juifs hongrois à Birkenau en 1944 :

*A peine le dernier gémissant eût-il expiré qu'on ouvrait les chambres à gaz pour les ventiler. Les rues du camp étaient encombrées de colonnes interminables des nouvelles victimes. On avait renforcé les Sonderkommandos qui travaillaient fébrilement en vidant sans arrêt les chambres à gaz [...]. L'extermination allait son train sans arrêt. Les derniers corps à peine retirés des chambres à gaz, on les traînait dans l'arrière-cour du crématoire, jonchée de cadavres, pour les jeter dans les fosses. En même temps dans les salles d'attente, on déshabillait déjà les nouvelles victimes* [voir la reproduction de ce passage en annexe B.2] [5].

Un dessin de David Olère confirme cette dernière description : on y voit une foule entrant dans le crématoire alors que les victimes du dernier « gaza » étaient encore en train de brûler. D'autres anciens déportés à Auschwitz peuvent également être cités :

- Edith P. raconte une extermination qui n'aurait jamais cessé, même la nuit : « *Le soir, quand on*





Dessin de David Olère : les déportés sortent les cadavres sans utiliser de masque à gaz.

osait sortir et qu'on voyait les flammes des fours crématoires — c'était catastrophique ! La puanteur de chair humaine, nous ne savions pas ce que c'était. » [6]

- Helen K. déclare : « Chaque fois que je me réveillais le matin, ces queues étaient incroyables. Les enfants attendaient en rang d'être brûlés [...]. Les enfants attendaient en rang ! Ils étaient en rang — tous les jours, il y avait des rangées de gens, d'enfants. [...] je faisais des cauchemars sur ces colonnes, qui attendaient d'aller au four crématoire » (ibid., p. 204).

On en déduit que les membres des *Sonderkommandos* auraient travaillé dans la presse et sans masque à gaz (puisqu'ils pouvaient manger). Plusieurs dessins du « témoin » David Olère confirment cette absence de port de masque à gaz. Or, la toxicité de l'acide cyanhydrique est telle que le Service du répertoire toxicologique indique clairement : « Porter un appareil de protection respiratoire si la concentration dans le milieu de travail est supérieure à la valeur plafond (10 ppm ou 11 mg/m<sup>3</sup>) » [7]. Il faudrait donc croire que la ventilation des « chambres à gaz » permettait de faire passer quasi instantanément la teneur en

HCN d'une valeur létale (nous verrons plus loin qu'elle devait être supérieure à 1 000 ppm) à une valeur inférieure à 10 ppm. En 1979, dans son entretien à la *Storia Illustrata*, Robert Faurisson lança : « Quel est ce ventilateur surpuissant capable de faire disparaître instantanément tant de gaz flottant dans l'air ou dissimulé ça et là ? » [8]. Plus loin, il rappela que d'après les « documents techniques afférents au Zyklon B et à son emploi », « un local qui avait été gazé n'était accessible sans masque à gaz qu'au bout d'un minimum de vingt et une heures » (ibid., p. 176).

Cet argument capital fut ensuite repris par les révisionnistes américains. Dans son dépliant intitulé : « 66 questions & réponses sur l'Holocauste », l'Institute for Historical Review (I.H.R.) écrit :

[Question] 30. Combien de temps faut-il pour ventiler complètement un local qui a été désinfecté par fumigation au moyen du Zyklon B ?

[Réponse :] 20 heures environ. Toute cette façon de procéder est extrêmement compliquée et technique. On doit avoir recours à des masques à gaz et uniquement à l'intervention de techniciens bien entraînés [9].



### L'embarras des exterminationnistes

Bien que Georges Wellers ait qualifié les arguments du professeur Faurisson de « prétentieux bavardage d'un spécialiste de la critique des textes littéraires qui se prend pour un expert en meurtres collectifs » [10], les antirévisionnistes savaient que, sur la question de la ventilation, les « aveux » de Rudolf Höss rendaient leur position bien fragile.

J'en veux pour preuve l'ouvrage quasi officiel paru en 1986 en Pologne et publié sous la direction de l'historien Jozef Buszko : *Auschwitz. Camp hitlérien d'extermination*. Le chapitre sur l'« extermination » est signé Franciszek Piper, un historien polonais spécialiste du camp. L'auteur s'est largement appuyé sur les « Mémoires » de Rudolf Höss. Il écrit :

*Le commandant du camp, Rudolf Höss, faisait partie des rares personnes qui, en dehors des médecins SS et du personnel qui desservaient le crématoire, étaient témoins de la mise à mort dans les chambres à gaz. Voici ce qu'il écrivit à ce sujet : « Par le judas de la porte on pouvait voir comment les personnes placées le plus près des conduits de lancement tombaient mortes immédiatement. Près d'un tiers des victimes mouraient aussitôt. Les autres commençaient à se bousculer, à crier et à aspirer l'air. Mais bientôt le cri tournait en râle et au bout de quelques minutes tous gisaient. Après qu'il se fut écoulé tout au plus 20 minutes personne ne bougeait plus. » [Note : « Les Mémoires de Rudolf Höss, p. 209. »].*

*Une fois les ventilateurs branchés et le gaz éliminé de la chambre, on ouvrait la porte, on en retirait les cadavres que l'on transportait par un monte-charge électrique dans le bâtiment du crématoire qui se trouvait à la surface [11].*

Pourquoi Franciszek Piper a-t-il brutalement interrompu la citation pour continuer avec une explication de son cru alors que dans ses « Mémoires », Rudolf Höss décrit également la ventilation du local et l'enlèvement des cadavres ? Pour le savoir, ouvrons lesdites « Mémoires ». On lit :

*Une demi-heure après l'envoi du gaz, on ouvrait la porte et on mettait en marche l'appareil d'aération. On commençait immédiatement à mettre dehors les cadavres [voir la reproduction des documents en annexe B.3] [12].*

La différence entre les deux passages apparaît nettement. Chez Rudolf Höss, l'ouverture de la porte, la mise en marche de l'appareil d'aération et l'entrée des membres du *Sonderkommando* dans la « chambre à gaz » pour en retirer les corps sont trois événements qui se passent immédiatement l'un après l'autre, donc sans attendre que le gaz mortel ait eu le temps d'être évacué. C'est tellement stupide que Franciszek Piper a préféré substituer à ce passage un récit de son cru, récit

***Une partie non négligeable d'un gaz introduit dans une pièce peut se retrouver non pas « flottant » dans l'air mais prisonnier dans des interstices plus ou moins volumineux ou encore fixé le long des parois ou des surfaces diverses.***

dans lequel l'équipe attend l'évacuation des vapeurs toxiques du local avant d'en ouvrir la porte et de pénétrer à l'intérieur (« Une fois les ventilateurs branchés et le gaz éliminé de la chambre, on ouvrait la porte, on en retirait les cadavres »).

### La réponse de Nizkor / P.H.D.N.

C'était certes plus crédible, mais la thèse de substitution donnait tout de même l'impression d'une ventilation rapide. Or, les révisionnistes parlaient d'une attente de 20 heures. Pour tenter d'en sortir, le site antirévisionniste américain Nizkor développa une nouvelle argumentation que son homologue français P.H.D.N. (Pratique de l'His-



toire et Dévoilements Négationnistes) reprinted. La rubrique s'intitule : « 66 Questions et Réponses négationnistes réfutées par Nizkor ». Pour la question 30, P.H.D.N. écrit :

*Le chiffre de « 20 heures » est hors de propos pour un certain nombre de raisons.*

*En premier lieu, ce chiffre concerne une utilisation dans des bâtiments ordinaires, commerciaux ou privés, non ventilés. On ne doit pas pénétrer dans des pièces ordinaires pendant cette durée, parce qu'il n'y a pas, ou peu, de ventilation forcée. De plus des éléments comme les tapis, les draps, les meubles, etc. allongent la durée nécessaire pour disposer à nouveau d'air pur dans la pièce. Les chambres à gaz nazies, au contraire, étaient des pièces de béton vides, artificiellement ventilées, de sorte que cinq minutes pouvaient suffire pour que l'air y soit recyclé (cf. Gutman, *Anatomy of the Auschwitz Death Camp*, 1994, p. 232). Certaines chambres à gaz n'étaient pas dotées de système de ventilation forcée. Dans celles-là, les gens qui sortaient les corps portaient des masques à gaz.*

*De plus, dans le chiffre de « 20 heures », il y est prévu une marge de sécurité énorme. Les marges de sécurité ne s'appliquaient pas en temps de guerre, surtout lorsque le but était de tuer des milliers de gens aussi rapidement que possible. Les Allemands avaient une grande expérience avec les gaz en général, avec le Zyklon B en particulier, puisqu'ils l'utilisaient si souvent pour l'épouillage.*

*Peut-être que le prochain argument des négateurs de la Shoah sera que les Allemands n'auraient jamais pu abattre les avions alliés, puisqu'il est impossible de manipuler convenablement une batterie de DCA lorsqu'on a mis une ceinture de sécurité...*

*Enfin, les SS utilisaient des Sonderkommandos, des prisonniers-esclaves, qui retiraient les corps des chambres à gaz pour les amener aux crématoires et les y brûler. Il va sans dire que les SS ne se préoccupaient guère de savoir si les Sonderkommandos pouvaient souffrir des résidus de gaz. De toute façon, ces derniers travaillaient sous le coup d'une sentence de mort ; la première chose que faisaient les nouveaux membres d'un Sonderkommando était d'incinérer les corps des membres de l'unité précédente.*

*Si la « période de ventilation de 20 heures » citée était obligatoire, cela voudrait également dire que les corps des condamnés à mort exécutés par gaz cyanhydrique aux États-Unis devraient rester attachés à la chaise 20 heures après qu'ils aient été exécutés... [13]*

Pour le lecteur peu curieux, les arguments techniques apportés dans cette réponse paraîtront justifier la thèse de substitution avancée par Franciszek Piper : on y parle de ventilation forcée, de l'encombrement des pièces, du port de masques à gaz, des chambres à gaz américaines... Cela dit, examinons-les d'un peu plus près... ●

[1] : Sur les forces de London, voy. Peter Atkins, *Chimie générale* (InterEditions, 1992), pp. 284-7.

[2] : Voy. le document NI-9098, cité notamment par Robert Faurisson dans *Mémoire en défense* (éd. La Vieille Taupe, 1980), pp. 161-2.

[3] : Voy. sa lettre publiée par *Le Monde*, 16 janvier 1979, p. 13. Cette lettre est reproduite dans *Mémoire en défense*, déjà cité, pp. 83-8.

[4] : Voy. les « Mémoires » de Rudolf Höss parues dans *Auschwitz vu par les SS* (éd. Interpress, Varsovie, 1991), pp. 97-8.

[5] : Voy. la « Déclaration » de Pery Broad parue dans *Auschwitz vu par les SS*, déjà cité, pp. 137-8.

[6] : Voy. *Témoigner. Paroles de la Shoah* (éd. Flammarion, 2000), p. 156.

[7] : Source : [http://www.reptox.csst.qc.ca/Produit.asp?no\\_produit=554&nom=ACIDE+PRUSSIQUE&incr=0#1](http://www.reptox.csst.qc.ca/Produit.asp?no_produit=554&nom=ACIDE+PRUSSIQUE&incr=0#1). Voy. le

paragraphe intitulé : « Prévention ».

[8] : Voy. Sergion Thion, *Vérité historique ou vérité politique* (éd. La Vieille Taupe, 1980), p. 175.

[9] : Dépliant en possession de l'auteur. Le texte n'est plus disponible sur le site de l'I.H.R., mais on peut le trouver à l'adresse suivante : [http://www.zundelsite.org/english/advanced\\_articles/incorrect.004.html](http://www.zundelsite.org/english/advanced_articles/incorrect.004.html).

[10] : Voy. *Le Monde*, 29 décembre 1978, p. 8. Texte disponible dans *Mémoire en défense...*, déjà cité, p. 81.

[11] : Voy. *Auschwitz. Camp d'extermination hitlérien* (éd. Interpress, Varsovie, 1986), pp. 124-5.

[12] : Voy. les « Mémoires » de Rudolf Höss parues dans *Auschwitz vu par les SS* (éd. Interpress, Varsovie, 1991), pp. 97-8.

[13] : Voy. <http://www.phdn.org/negation/66QER/qer30.html>.



# Annette Wieviorka

**Historienne de la Shoah ou dévote de la contre-religion de l'« Holocauste » ?**

Directrice de recherche au Centre national de la recherche scientifique (C.N.R.S.), Annette Wieviorka est une historienne spécialiste de la Shoah. En 2005, elle a publié aux éditions Robert Laffont un livre de 297 pages intitulé : *Auschwitz, 60 ans après*.

Le lecteur naïf croira que, dans ce livre, l'auteur apporte les preuves de l'existence des « chambres à gaz » à Birkenau. Il se trompe. Annette Wieviorka l'écrit nettement : « *L'idée qu'il y a à "prouver" quoi que ce soit demeure pour moi une idée étrange.* » (p. 113). Voici comment elle se justifie :

« *Qu'il y eut des chambres à gaz à Birkenau, qu'elles servirent à assassiner les enfants, les femmes, les hommes juifs, qui avaient été transportés précisément pour y être assassinés, était pour tous une évidence. Et elle le reste. Que seraient devenus les centaines de milliers de Juifs acheminés vers les camps d'Auschwitz et dont la trace se perd, précisément à l'arrivée ? [...]* »

« *Les témoignages sont si nombreux, si concordants, d'origine si différente que le récit polyphonique qu'ils écrivent ne peut être que globalement conforme à la vérité, même si dans tel témoignage une ouverture par laquelle arrive le cyclon B dans la chambre à gaz est mal placée, si dans un autre un boulon manque à un four crématoire, même si les chiffres donnés par les témoins sont, avec une régularité de métronome, erronés. Quand, lors d'une manifestation, les chiffres donnés par les organisateurs et ceux donnés par la police diffèrent, nul ne s'avise d'en conclure qu'il n'y a pas eu de manifestation.* »

« *[...] L'idée qu'il y a à "prouver" quoi que ce soit demeure pour moi une idée étrange. Jusqu'aux années 1970, la*

*matérialité du gazage et de la crémation ne pouvait faire l'objet d'aucun doute, fût-il méthodique. Imagine-t-on un historien se posant la question de la violence de la guerre en 1914-1918 et commençant son travail en se demandant si cette guerre a bien existé et si elle a bien fait des morts au combat ? La « technicité » de ces installations n'intéressait personne. Chacun connaissait l'existence des plans qui figuraient dans le film tourné par les Soviétiques, mais nul ne s'y intéressait. Ce n'était pas une question d'histoire. »* (pp. 112-114).

Notre historienne oublie cependant une évidence : si un historien avait l'idée — saugrenue j'en conviens — de s'interroger sur l'existence de la première guerre mondiale, il trouverait une montagne de documents irréfutables attestant que le feu fut mis aux poudres le 28 juin 1914 et que les armes se turent le 11 novembre 1918. Rien de tel avec le prétendu « Holocauste » : les historiens ne peuvent produire ni l'ordre qui aurait déclenché le début des tueries, ni l'ordre de Himmler de cesser les gazages homicides.

De la même façon, un historien de la première guerre mondiale peut nous décrire avec précision les armes qui furent utilisées pendant le conflit. Leurs caractéristiques techniques, connues grâce aux plans de construction — des plans clairs et précis, peuvent être facilement expliquées au grand public. Les livres d'histoire regorgent de photos, de plans et de croquis qui présentent ces armes, du simple fusil à l'avion en passant par les gros canons et les masques à gaz. Or, dès qu'il est question des « chambres à gaz » allemandes, et plus particulièrement de celles qui auraient été aménagées dans les crématoires 2 et 3 de Birkenau, les plans que l'on



nous montre sont ceux de « morgues » (*Leichenkeller*) avec des systèmes de ventilation inadéquats et des « orifices d'introduction du Zyklon B » qui... n'apparaissent pas.

Afin de justifier sa position, notre historienne invoque les témoignages en prenant bien soin de gommer leurs contradictions sur les chiffres et de minimiser leurs faiblesses techniques : qu'importe une ouverture mal placée ou un boulon qui manque... Le récit polyphonique sonne vrai. Finalement, le message d'Annette Wieviorka est le suivant : « Jusqu'en 1970, personne ne s'est intéressé à l'aspect technique des gazages homicides sous Hitler parce qu'ils relevaient de l'évidence historique. Tout le monde y croyait, un point c'est tout. Aujourd'hui, cela reste une évidence, car une myriade de témoignages existe qui disent *grosso modo* la même chose. Dès lors, je ne vois pas pourquoi il y aurait quelque chose à prouver ».

L'ennui est que même si on prend le parti de les accepter, ces témoignages défient les lois de la physique : les membres du *Sonderkommando* n'auraient pu extraire les corps des prétendues « chambres à gaz » sans être foudroyés par les résidus de gaz qui n'auraient pu être ventilés.





# UNE PIÈCE VIDE

## CRITIQUE DE LA RÉPONSE EXTERMINATIONNISTE

**P**.H.D.N. écrit : « Certaines chambres à gaz n'étaient pas dotées de système de ventilation forcée. Dans celles-là, les gens qui sortaient les corps portaient des masques à gaz. » Les animateurs du site ignorent visiblement tout des masques à gaz. En effet, l'effort respiratoire intense provoqué par le transport de dizaines (voire de centaines) de corps de gazés aurait rendu les cartouches des masques très rapidement inefficaces. L'équipe de *Sans Concession* a déjà publié une étude sur le sujet et je n'y reviendrai pas. [1].

### Encore un impudent mensonge de P.H.D.N.

Cependant, soyons beaux joueurs. Les révisionnistes répètent que le cœur de la prétendue extermination des juifs se trouve dans les crématoires 2 et 3 du camp de Birkenau. C'est là en effet que les Allemands auraient aménagé deux grandes « chambres à gaz » homicides de plus de 200 m<sup>2</sup>. Ces pièces, on le voit sur les plans originaux, étaient munies d'un système de ventilation forcée (voir annexe B4). Notons en passant que les révisionnistes n'ont jamais nié l'existence de cette ventilation mécanique. Commentant, en 1986, la maquette du Krema II exposée au musée d'Auschwitz, Robert Faurisson expliquait que la « morgue 1 » (la prétendue « chambre à gaz ») :

« bénéficiait d'un système de ventilation forcée assez rudimentaire avec évacuation de l'air vicié vers le bas » [2]. On mesure donc toute l'impudence de P.H.D.N. qui, à propos d'un plan en coupe de cette morgue, écrit (je souligne) :

*Le plan de la chambre à gaz du Krema II à Auschwitz. Le système d'extraction d'air (dont les révisionnistes nient l'existence) est clairement visible : Entlüftungskanal signifie conduite d'extraction d'air et Belüftung signifie ventilation. Des restes du système d'extraction d'air sont encore visibles dans les ruines [voir les documents reproduits en annexe B.4] [3].*

### Démarche utilisée

Quoi qu'il en soit, ne cherchons querelle à P.H.D.N. ni pour ce mensonge, ni sur les locaux non ventilés et intéressons-nous à ce qu'il dit sur les pièces ventilées. Dans ma démarche, je partirai toujours du point de vue le plus favorable à la thèse exterminationniste :

- je présumerai recevables les « aveux » des anciens SS et les « témoignages » ;
- j'admettrai les explications techniques données par les exterminationnistes ;
- au moment de calculer, j'adopterai toujours les hypothèses susceptibles de confirmer la thèse officielle.



Je commencerai donc par faire confiance à Eugen Kogon, Hermann Langbein et Adalbert Rückerl en admettant la présence d'orifices d'introduction du Zyklon B sur le toit des « chambres à gaz » des crématoires 2 et 3. Parbleu ! Ces trois auteurs s'appuient sur deux témoins (Henryk Tauber et Michal Kula) et sur une photographie aérienne du 27 août 1944 pour démontrer leur existence [4]. Seule la mauvaise foi « négationniste » peut permettre de contester...

#### Des « pièces de béton vides » ?

Cela dit, reprenons les explications trouvées sur le site P.H.D.N. On lit : « *Les chambres à gaz nazies [...] étaient des pièces de béton vides, artificiellement ventilées, de sorte que cinq minutes pouvaient suffire pour que l'air y soit recyclé* ». Cette explication est inepte pour une raison évidente : lors d'un gazage, les « chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau » n'étaient pas vides, elles étaient au contraire remplies de corps. Dans ses « Mémoires », Rudolf Höss écrit :

*Les deux crématoires [II] et [III] disposaient, au sous-sol, de chambres de déshabillage et de chambres à gaz qu'on pouvait aérer [...]. Les chambres à gaz pouvaient contenir chacune 3 000 hommes, mais ces chiffres ne furent jamais atteints, car les convois étaient toujours inférieurs en nombre [ibid., p. 87].*

Combien de victimes entraient ? Laissons la parole aux « témoins » :

- Miklos Nyiszli parle de « 3 000 corps entassés » dans la « chambre à gaz » du crématoire 2 [5] ;
- Clément C... raconte : « *Alors les SS se ruaient sur leurs victimes et à coups de poing, à coups de crosse, ils en entassaient 2 000 à 3 000 dans les fameuses chambres, serrés, écrasés les uns contre les autres* » [6] ;
- Zalmen Gradowski déclare : « *2500 vies, les vies de leurs grands ennemis, qui les freinent dans leur combat pour la patrie, pour leur peuple, gisent désormais raides mortes* » [7] ;

- Yakov Gabbay précise : « *J'ai vu des corps, l'un sur l'autre. Il y avait environ deux mille cinq cent cadavres* » (ibid., p. 378).

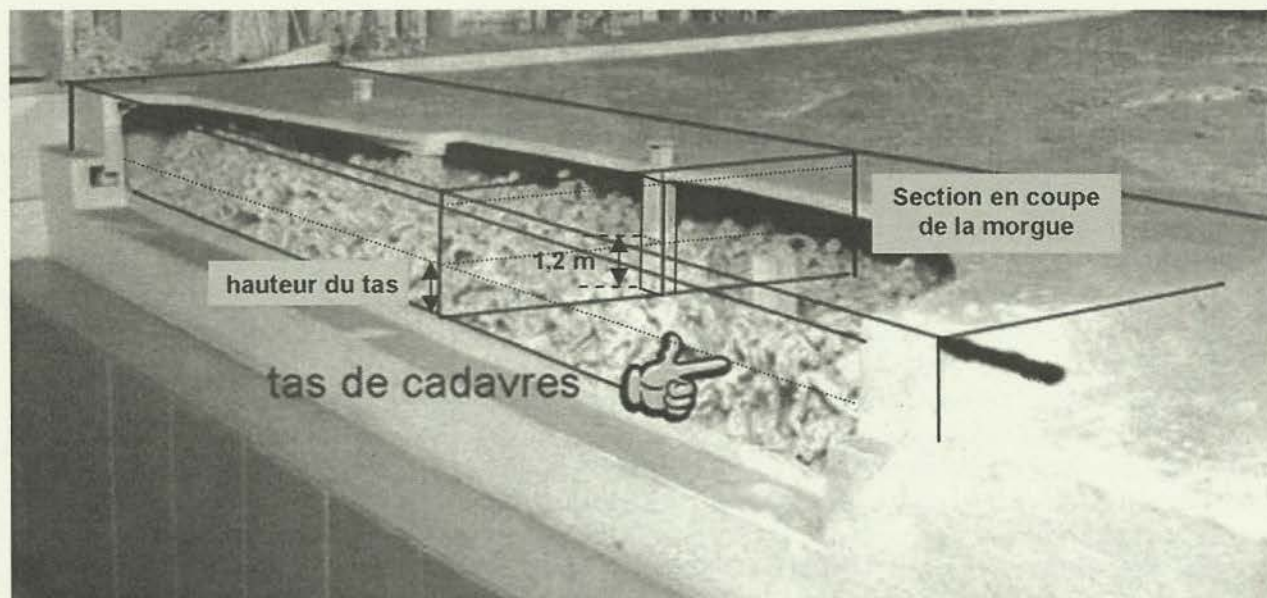
La maquette visible au musée d'Auschwitz et le dessin déjà reproduit de David Olère montrent cet entassement humain pendant ou à la fin du processus de gazage. La foule qui apparaît sur la maquette, avec des morts et des gens dans diverses positions, semble haute de 1,2 m (voir cliché page suivante). David Olère, pour sa part, montre des cadavres sur une hauteur de 1,5 m environ, mais on n'en voit qu'une très petite partie, celle qui est devant la porte. Je prendrai donc pour référence la maquette. Sachant que la surface disponible de la « chambre à gaz » était d'environ 200 m<sup>2</sup>, la hauteur d'un tas haut de 1,2 m remplit dans cette pièce un volume de 240 m<sup>3</sup> [8]. Cinq corps entassés occupant un volume d'environ 0,5 m<sup>3</sup> (voir le dessin p.92), un tas de 240 m<sup>3</sup> représente 2 400 corps [9]. Conclusion : la maquette s'accorde avec l'estimation tirée des « témoignages ». Tout est ici très cohérent, mais cette cohérence est à l'origine d'une contradiction insurmontable : avec les 2 500 victimes qui l'encombraient, la pièce n'était absolument pas « vide », donc susceptible d'être ventilée en 5 minutes.

#### Un argument abandonné par d'autres exterminationnistes

On comprend donc pourquoi un autre site exterminationniste ([www.jewishvirtuallibrary.org](http://www.jewishvirtuallibrary.org)) a préféré abandonner cet argument pour invoquer uniquement la ventilation forcée. Sous le titre « Zyklon B », on lit :

*Si l'on désinfecte un bâtiment servant à un usage commercial ordinaire, il restera inaccessible pendant 20 heures. Toutefois, cette estimation n'a aucun sens lorsqu'il s'agit des chambres à gaz, parce qu'elles étaient artificiellement ventilées. Quinze minutes étaient assez pour remplacer l'air [10].* Voilà donc la durée d'aération multipliée par trois, ce qui est conforme à l'estimation donnée en 1989 par Jean-Claude Pressac [11].

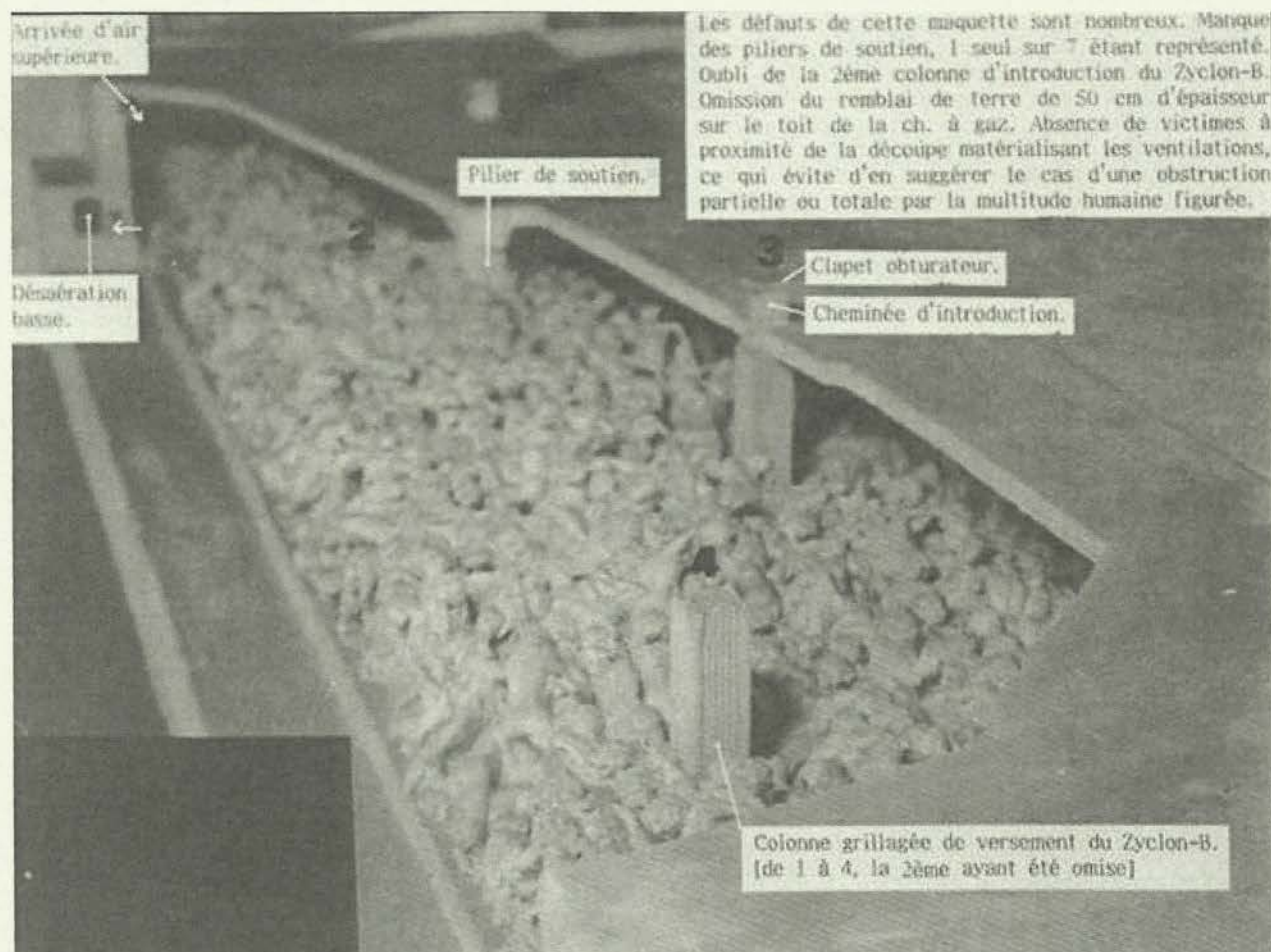




Ci-dessus : maquette visible au Musée d'Auschwitz. D'après les mesures comparatives, le tas de cadavres mesure 1,2 m de haut.

Ci-dessous : la même maquette critiquée par Jean-Claude Pressac.

L'auteur remarque que les autorités du Musée ont été contraintes de tricher afin que le visiteur ne s'aperçoive pas du mauvais placement des orifices de désaération.





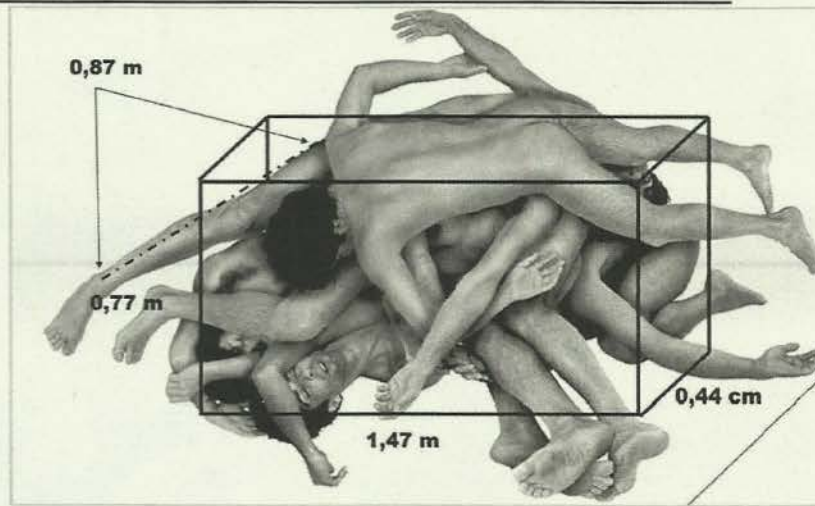
### Des conséquences tragiques pour la thèse officielle

Cela suffit-il pour sauver la thèse officielle ? Non, pour deux raisons principales :

1°) Les centaines de corps entassés auraient inévitablement bouché les systèmes d'extraction de l'air situés près du sol, ce qui aurait considérablement gêné — voire empêché — toute aération mécanique. Voilà d'ailleurs pourquoi les auteurs de la maquette du musée d'Auschwitz ont bien pris soin de ne mettre aucun cadavre près des orifices de désaération. Mais cela ne sauve rien, car on ne voit pas pourquoi les victimes entassées à douze par mètre carré (pire que dans le métro aux heures de pointe) seraient tombées partout sauf là. Il y a des années, Jean-Claude Pressac avait déjà élevé cette critique, tant elle est évidente.

Mais il y a plus grave encore.

2°) Dans les conditions décrites par la thèse officielle, l'acide cyanhydrique serait resté prisonnier des très nombreuses cavités formées par les corps entassés de façon désordonnée, ce qui aurait définitivement empêché tout recyclage complet de l'air.



Calcul approximatif du volume d'un tas de corps.  
Cinq corps humains entassés occupent approximativement 0,5 m<sup>2</sup>

Les exterminationnistes se moquent donc du monde quand ils déclarent que dans la « chambre à gaz » des crématoires 2 et 3, l'air aurait pu être recyclé en cinq minutes ou même en un quart d'heure. Car même à supposer que, par chance, les systèmes d'extraction d'air au niveau du sol aient pu être efficaces, ils auraient débarrassé le local uniquement des vapeurs nocives qui flottaient au-dessus des corps. Sans même parler du gaz fixé sur les parois du local (par adhérence et/ou par dissolution dans l'eau condensée), l'acide cyanhydrique piégé entre les cadavres serait resté en place. Il se serait échappé dès que les membres du *Sonderkommando* auraient commencé à manipuler les gazés, foudroyant tout le monde [12]. ●

[1] : Voy. *Un spécialiste des gaz de combat juge les déclarations d'anciens déportés sur les « gazages homicides »* (éd. VHO, 2006), pp. 50 et suivantes. La brochure est disponible contre 5 € (port compris). Le texte est également disponible sur notre site à l'adresse suivante : [http://www.phdnm.org/uploads/3/0/0/1/3001973/sonderkommandos.htm#\\_Toc309033226](http://www.phdnm.org/uploads/3/0/0/1/3001973/sonderkommandos.htm#_Toc309033226).

[2] : Voy. Wilhelm Stäglich, *Le mythe d'Auschwitz* (éd. La Vieille Taupe, 1986), p. 493.

[3] : Voy. <http://www.phdnm.org/histgen/schmitz/plan01.html>.

[4] : Voy. Eugen Kogon, Hermann Langbein et Adalbert Rückerl, *Les chambres à gaz, secret d'État* (éd. de Minuit, 1984 [réédition de 2007]), pp. 208-9.

[5] : Voy. M. Nyiszli, *Auschwitz : A Doctor's Eyewitness Account* (Paperback, 1993), p. 114.

[6] : Voy. *L'Humanité*, 24 avril 1945, article intitulé : « Le camp nazi de Birkenau... ».

[7] : Voy. Zalmen Gradowski in *Des voix sous la cendre. Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau* (éd.

Calmann-Levy / Mémorial de la Shoah, 2005), pp. 209-10.

[8] : Le volume d'un tas droit est égal au produit de sa surface au sol par sa hauteur. Ici :  $200 \times 1,2 = 240 \text{ m}^3$ .

[9] : Le calcul est le suivant :  $240 \text{ m}^3$  représentent 480 fois  $0,5 \text{ m}^3$ . Or,  $0,5 \text{ m}^3$  représente un corps. Donc  $240 \text{ m}^3$  représentent 480 fois cinq corps, ce qui est égal à 2 400 corps.

[10] : « If one disinfects a building in ordinary commercial use, it should not be reentered within 20 hours. That figure, however, has no meaning in relation to the extermination chambers, because they were forcibly ventilated. Fifteen minutes were enough to replace the air » (source : [http://www.jewishvirtuallibrary.org/jsourc/Holocaust/auschwitz\\_faq\\_06.html](http://www.jewishvirtuallibrary.org/jsourc/Holocaust/auschwitz_faq_06.html)).

[11] : Voy. J.-C. Pressac, *Auschwitz. Technique and Operation of the Gas Chambers* (Beate Klarsfeld Foundation, 1989), p. 16, col. B.

[12] : Voy. *Un spécialiste...*, déjà cité, pp. 45-8. Passage disponible sur Internet à l'adresse suivante : [http://www.phdnm.org/uploads/3/0/0/1/3001973/sonderkommandos.htm#\\_Toc309033216](http://www.phdnm.org/uploads/3/0/0/1/3001973/sonderkommandos.htm#_Toc309033216).





## LA TENEUR EN ACIDE CYANHYDRIQUE À LA FIN DU « GAZAGE »

Probablement conscients des problèmes posés par leur thèse, les exterminationnistes de Nizkor / P.H.D.N. expliquent que « *les SS utilisaient des Sonderkommandos, des prisonniers-esclaves, qui retiraient les corps des chambres à gaz pour les amener aux crématoires et les y brûler. Il va sans dire que les SS ne se préoccupaient guère de savoir si les Sonderkommandos pouvaient souffrir des résidus de gaz.* ». On nous invite donc à croire qu'une aération incomplète aurait uniquement laissé des « résidus de gaz ».

### Le volume d'air non renouvelé

C'est très malhonnête, car — je le répète — même à admettre que l'air qui flottait au-dessus des corps ait pu être recyclé, il faut tenir compte de tout ce qui restait entre les cadavres. Combien cela représentait-il ? Un simple calcul permet de répondre.

Supposons que les corps des « gazés » aient pesé 50 kg en moyenne ; cela représente un volume moyen de 50 L, soit 0,05 m<sup>3</sup>. 2 500 victimes dans

la « chambre à gaz » occupent donc un volume de (2500 x 0,05 =) 125 m<sup>3</sup>. Or, nous avons déjà vu que d'après la maquette exposée au musée d'Auschwitz, les victimes occupaient un volume de 240 m<sup>3</sup>.

La différence entre ces deux valeurs vient des espaces entre les corps, puisque l'entassement n'était pas parfait mais au contraire très désordonné. Cela représente (240 – 125 =) 115 m<sup>3</sup>, soit 115 m<sup>3</sup> d'air vicié qui va se dégager dès que les membres du *Sonderkommando* vont manipuler les corps. Parler de « résidus » est par conséquent très malhonnête. P.H.D.N. multiplie les pirouettes afin de nier l'évidence qui est la suivante : si des centaines de personnes avaient été gazées ensemble, il aurait été impossible de retirer les corps comme l'histoire officielle le prétend sur le fondement des témoignages.

### Les victimes avaient-elles tout absorbé ?

Certains pourront nous répondre que lors du gazage, les victimes avaient absorbé l'immense



majorité de l'acide cyanhydrique déversé. Ils en déduiront que les 115 m<sup>3</sup> d'air vicié ne renfermaient aucun danger.

#### *L'argumentation de Georges Wellers*

Dès 1981, dans son ouvrage intitulé *Les chambres à gaz* ont existé, Georges Wellers expliquait : *Dans une chambre à gaz emplie d'hommes, cette concentration [en acide cyanhydrique] devait rapidement baisser par suite de l'absorption des vapeurs par les poumons des suppliciés. Or, l'acide cyanhydrique traverse les surfaces d'absorption du corps humain — poumons, muqueuse buccale et nasale — avec une facilité exceptionnelle, ce qui explique l'effet foudroyant de ce poison. Mais, une fois les surfaces d'absorption traversées, il pénètre dans les tissus, et il y reste. De sorte qu'à chaque inspiration d'air, une certaine quantité d'acide cyanhydrique passe dans le sang et diminue donc sa concentration dans l'atmosphère du local. Or, le volume inspiré à chaque mouvement d'une respiration d'un adulte normal (seize mouvements respiratoires par minute) est de l'ordre de deux litres. Ce volume augmente considérablement lors d'une respiration accélérée et profonde, comme devait l'être celle des suppliciés. Il est donc certain que la concentration des vapeurs de l'acide cyanhydrique baissait rapidement au fur et à mesure que le supplice se déroulait. Il serait hasardeux de chercher à calculer quelle pouvait devenir cette concentration à la fin, car on ne sait pas en quelle quantité le Zyklon B était jeté dans la chambre à gaz. On peut penser que le « désinfecteur » de service, fort d'une certaine expérience, savait éviter de « gaspiller » l'arme du crime.*

Autrement dit, il ne paraît pas du tout absurde de penser qu'une fois la mort constatée, la mise en marche d'un ventilateur pouvait entraîner, dès les premiers instants, la totalité ou presque des vapeurs qui restaient dans l'air chaud de la chambre à gaz, et que l'ouverture des portes était suffisante pour permettre, sans grand risque d'empoisonnement, d'évacuer les corps [...]. Enfin, à supposer des cas de malaise chez tel ou tel membre du Son-

derkommando, on n'imagine guère les SS, à commencer par Höss, en train de s'en affliger [1].

On constate qu'en trente ans, l'argumentaire exterminationniste n'a guère changé. Mais que vaut-il ? Pour le savoir, soyons plus précis que Georges Wellers et ses continuateurs : tentons de connaître la teneur moyenne d'acide cyanhydrique dans le local à la fin du « gazage » puisque cette teneur se retrouvera dans les 115 m<sup>3</sup> d'air non renouvelé.

#### *« Aveux » et « témoignages »*

Rappelons tout d'abord que, d'après la thèse officielle fondée sur les « aveux » de Rudolf Höss :

*Après s'être déshabillés, les juifs entraient dans la chambre à gaz [...].*

*Ensuite, on fermait rapidement la porte et on la vissait, et les désinfecteurs qui attendaient jetaient le cyclon par les lucarnes à travers le plafond dans les tuyères par lesquelles il arrivait jusqu'à terre. Grâce à cela le gaz se répandait immédiatement. Par le judas de la porte on pouvait voir que ceux qui se trouvaient le plus près de la tuyère d'arrivée tombaient raides morts. On peut affirmer que pour un tiers des enfermés la mort était immédiate. Les autres s'entassaient, se mettaient à crier, cherchaient l'air. Mais leurs cris se transformaient bientôt en gémissements et en quelques minutes tous étaient couchés par terre. Au bout de vingt minutes au maximum, personne ne bougeait plus.*

*L'influence du gaz s'exerçait pendant cinq à dix minutes [...]. Les gens perdaient connaissance au bout de quelques minutes, selon la distance qui les séparait de la tuyère d'arrivée du gaz. Ceux qui criaient, les vieux, les faibles et les enfants tombaient plus vite que les gens bien portants et jeunes [2].*

Trois éléments doivent être soulignés :

- à peine versé, « le gaz se répandait immédiatement »,
- « pour un tiers des enfermés, la mort était immédiate »,
- l'asphyxie durait de « cinq à dix minutes » et au



bout de « vingt minutes au maximum », tout le monde était mort. Ce dernier point, notons-le en passant, est confirmé par trois « témoins » :

- Miklos Nyiszli déclare : « En cinq minutes, [le gaz] a tué tout le monde [...]. Pour être sûrs de leur affaire, les deux bourreaux à gaz attendent encore cinq minutes [...]. Vingt minutes après, on met en marche les appareils d'aération électriques afin d'évacuer les gaz. Les portes s'ouvrent [...] » [voir le document reproduit en annexe B.5] [3].

- Schlomo Venezia confirme : « Une fois que le gaz était versé, cela durait entre dix et douze minutes, puis finalement on n'entendait plus un bruit, plus

« Dans les chambres à gaz, les victimes, serrées les unes contre les autres, dégageaient toujours la chaleur nécessaire pour atteindre le point d'ébullition (25,7 °C) de l'acide qui se transformait en gaz. »

### Georges Wellers

une âme vivante [...]. Quand [le SS] était sûr que tout le monde était bien mort, il ouvrait la porte aussitôt après avoir mis la ventilation en marche. Pendant vingt minutes, on entendait un vrombissement [...]. Puis, finalement, on pouvait entrer [...] » [voir le document reproduit en annexe B.6] [4].

- Paul Bendel raconte (la scène se passe au crématoire 5) : « Les doubles portes en chêne massif se ferment. Pendant deux interminables minutes, on entend des coups contre les murs, des cris qui n'avaient plus rien d'humain. Et puis rien [...]. Cinq minutes après, on ouvre les portes » [voir le document reproduit en annexe B.7] [5].

On pourra se demander comment le gaz présent à l'état liquide dans les granules de Zyklon B pou-

vait s'évaporer « immédiatement ». Bien qu'ils ne répondent pas directement à cette question, les historiens peuvent s'appuyer sur le « témoignage » de Rudolf Vrba et de Fred Wetzler selon lesquels, une fois toutes les victimes enfermées dans le local de mort : « On attend[ait] un peu, probablement pour faire monter la température à l'intérieur de la chambre jusqu'à un certain niveau » [6].

### Explications exterminationnistes

En 1982, lors du colloque sur « l'Allemagne nazie et le génocide juif », l'universitaire allemand Uwe Dietrich Adam s'appuya (directement ou non) sur les « aveux » de Rudolf Höss et sur les « témoins » Wetzler et Vrba pour expliquer :

Dans les chambres à gaz, les victimes, serrées les unes contre les autres, dégageaient toujours la chaleur nécessaire pour atteindre le point d'ébullition (25,7 °C) de l'acide qui se transformait en gaz ; celles qui se trouvaient tout près des bouches d'arrivée du Zyklon B mouraient presque aussitôt, les autres, au bout de 5 mn tout au plus [7].

Un an auparavant, Georges Wellers avait écrit :

Dans un local fermé hermétiquement et aussi rempli d'êtres humains, la température devait monter rapidement. Or, la température d'ébullition de l'acide cyanhydrique est de 26 °C. Sans le moindre doute, dans ces conditions, l'acide passait à l'état gazeux, et les différentes surfaces — les murs, le plafond, mais aussi les surfaces des corps des suppliciés, les cheveux — atteignaient ou dépassaient la température d'ébullition de l'acide cyanhydrique [voir le document reproduit en annexe B.8] [8].

### Attention aux explications simplistes

Il y a quelques années, un lecteur de *Sans Concession* rédigea une étude qui prétendait démontrer qu'en cinq minutes, 2 500 personnes entassées dans la « chambre à gaz » des crématoires 2 ou 3 auraient pu faire monter la température ambiante de 0,1 °C seulement. Il s'appuyait pour cela sur la capacité thermique du béton, de la brique et

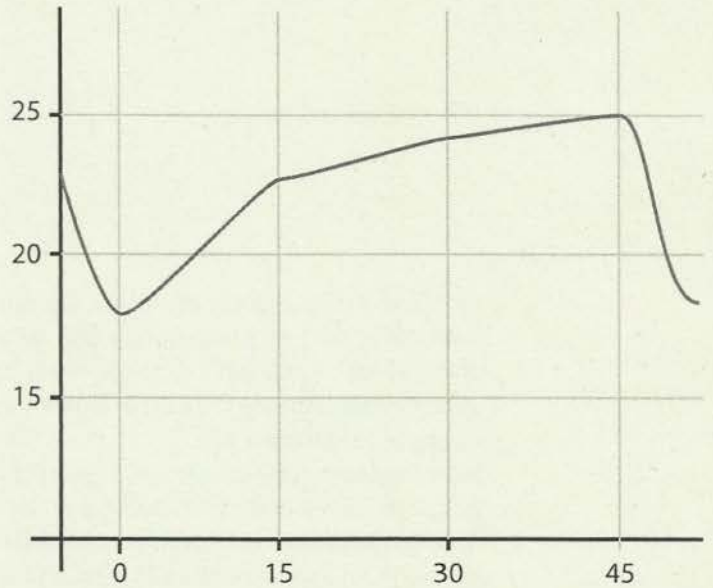


de l'air ainsi que sur le fait qu'une personne perd chaque seconde une énergie de 100 Joules.

En réponse, Vincent Reynouard le mit en garde contre ces raisonnements trop théoriques (niveau première). Un simple calcul négligeant les échanges extérieurs permet par exemple de démontrer qu'un glaçon plongé dans un verre fond et fait baisser la température de l'eau d'environ 3 °C. Mais il est faux de prétendre que la fusion du glaçon et, par conséquent, la baisse de la température de l'eau seraient instantanées. Tout le monde a pu au contraire s'apercevoir qu'un glaçon plongé dans de l'eau à température ambiante met « un certain temps » (dixit Fernand Raynaud) à fondre. La plupart des échanges thermiques sont relativement lents ; ils obéissent à des lois parfois très complexes qui tiennent compte de la vitesse de diffusion de la chaleur. Cette vitesse dépend du matériau utilisé et du différentiel de température en son sein. La chaleur se diffusant plus vite dans l'air que dans le béton ou dans la brique, tout laisse penser qu'en présence d'une foule, la température ambiante d'un sous-sol augmenterait fortement dans un premier temps, puisque l'inertie thermique des parois les empêcherait de jouer leur rôle d'absorbeur.

Cette hausse permettrait-elle d'atteindre la température d'ébullition du gaz ? Une expérience menée dans une classe pourrait le faire croire. En 45 minutes, la présence des élèves dans une salle de classe fit monter la température de 7 °C [9]. Sachant que dans une « chambre à gaz », les victimes étaient dix fois plus entassées, on pourrait en déduire qu'en dix minutes, la température du local aurait augmenté de  $(7 \times 10 \times 10/45) = 15,5$  °C. A supposer que la température initiale ait été 12 °C, cela aurait suffi pour faire entrer l'acide cyanhydrique en ébullition.

L'ennui est qu'une personne cède son énergie à l'extérieur essentiellement par convection (35 %), par rayonnement (35 %) et par évaporation (25 %) (id.). Or, du fait de l'entassement des corps dans la « chambre à gaz », les deux premiers phénomènes sont extrêmement réduits. Voilà pourquoi les



Une expérience sur le confort thermique dans une classe a montré que la présence des élèves fait monter la température du local de 7 °C en 45 minutes.

gens qui se serrent les uns contre les autres ont plus chaud : ils cèdent moins de chaleur à l'extérieur. En conséquence, la température ambiante augmentera moins. Ajoutons à cela qu'une salle de classe correctement isolée et chauffée à 18 °C offre peu de points communs avec un sous-sol en béton.

Finalement, les paramètres à prendre en considération sont si nombreux et les données si imprécises — voire inconnues — qu'il est impossible de prétendre calculer, même approximativement, l'augmentation de la température dans les « chambres à gaz » des crématoires 2 et 3 lorsque la foule y séjournait.

#### Quantité de Zyklon B introduite par les SS

Comme promis, toutefois, j'accepterai les explications données plus haut par deux exterminationnistes et j'admettrai qu'en un temps très court (quelques dizaines de secondes), tout l'acide cyanhydrique contenu dans les pastilles de Zyklon B s'échappait et inondait la pièce. Oui, admettons qu'il en ait été ainsi.

Jean-Claude Pressac prétend que les bourreaux versaient du Zyklon B jusqu'à atteindre la concentration de 12 g/m<sup>3</sup> dans le local de mort [10]. Ailleurs, il prétend que 1,5 kg de Zyklon B était déversé dans chacun des quatre orifices d'introduction : « il fallait obligatoirement que quatre SS versent ensemble le contenu d'une boîte de 1,5 kg



de Zyklon B dans chacune des quatre cheminées pour que la mort fût foudroyante » [11]. De son côté, l'historien polonais Franciszek Piper écrit qu'on « injectait chaque fois dans la chambre de 6 à 12 kg de gaz environ » [12].

Reportons-nous maintenant au rapport final publié en 2005 par l'Institut national de l'environnement industriel et des risques (INERIS) et intitulé : « Seuils de toxicité aigüe. Acide cyanhydrique (HCN) ». Les données épidémiologiques exposées au § 3.2 confirment qu'en cas de travail ou de stress intense, le débit respiratoire moyen d'une personne atteint 25 litres par minute et que dans cette situation, une concentration d'acide cyanhydrique de 1,5 gramme par mètre cube entraîne la mort de 50 % des êtres humains présents en trois minutes (c'est ce que l'on appelle le « temps léthal 50 »,  $LT_{50}$ ) [voir le document reproduit en annexe B.9]. Sachant que Georges Wellers évoque le souci d'économie éprouvé par les SS, il me semble raisonnable de penser que ceux-ci cherchaient à atteindre cette concentration pour leurs gazages, ce qui aurait eu pour effet de tuer plus de 95 % du groupe en 15 minutes. Dès lors, quatre boîtes de 200 g de Zyklon auraient suffi, ce qui aurait permis d'atteindre 800 g pour 355 m<sup>3</sup> disponibles, soit 2,25 g d'acide cyanhydrique par mètre cube. Conformément à ma promesse, je prendrai cette concentration pour mes calculs, ce qui me placera bien au-dessous des teneurs invoquées par les défenseurs de la thèse officielle.

#### *Volume d'air respiré par les victimes avant leur mort*

Un calcul différentiel démontre qu'avant de mourir, les 2 500 victimes auraient eu le temps de respirer 270 m<sup>3</sup> d'air environ [voir annexe B.10]. Considérant que des enfants auraient été présents et que le même air peut être inspiré plusieurs fois, ce volume pourrait paraître trop élevé. Mais il faut également savoir que l'intoxication aigüe à l'acide cyanhydrique est souvent accompagnée d'une accélération du rythme respiratoire (polypnée). J'admettrai donc que les

deux effets s'équilibrent et retiendrai le volume trouvé : 270 m<sup>3</sup> d'air inspiré pendant toute la durée du gazage.

Si le volume d'air dans la prétendue « chambre à gaz » avait été inférieur à cette estimation, on pourrait certes prétendre qu'une énorme partie de l'acide cyanhydrique introduite dans le local avait été absorbé. Mais ce n'est pas le cas. Sachant que la prétendue chambre à gaz était un parallélépipède (une « boîte à chaussure ») d'une surface disponible égale à 200 m<sup>2</sup> et d'une hauteur atteignant 2,4 m, son volume était de 480 m<sup>3</sup>. Si l'on retire le volume occupé par les victimes (125 m<sup>3</sup>), il restait (480 - 125 =) 355 m<sup>3</sup>. C'est cet espace que l'air occupait ; il est nettement supérieur au volume inspiré par les 2 500 victimes. On en déduit qu'à la fin du gazage, (355 - 270 =) 85 m<sup>3</sup> d'air n'avait pas été respiré, soit environ un quart du volume total.

#### **Teneur en HCN à la fin du « gazage »**

##### *Le pourcentage de rétention pulmonaire*

A cela, il faut ajouter une information très importante : au sein des alvéoles pulmonaires, les échanges gazeux sont incomplets. En conséquence, une certaine proportion de l'acide cyanhydrique inspiré va être tout de suite rejetée lors de l'expiration. Ce phénomène est quantifié par le « pourcentage de rétention pulmonaire ». Pour l'acide cyanhydrique, la littérature donne des valeurs allant de 58 à 77 % en cas de respiration « normale » et une valeur de 46 % en cas de respiration « forcée » [13]. Sachant que, d'après la thèse officielle, les victimes criaient une fois l'exécution commencée, on peut parler de respiration « forcée ». Par prudence, cependant, et pour rester en accord avec le Service du répertoire de toxicologie, je supposerai que 60 % du gaz était retenu par les poumons, donc que 40 % était rejeté lors de l'expiration suivante [14]. J'en déduis que dans les 270 m<sup>3</sup> d'air respiré par les victimes, la teneur en HCN n'était pas tombée à zéro (ce qui aurait été si tout avait été absorbé), mais à 40 % de sa



valeur initiale. Quant aux 85 m<sup>3</sup> d'air restant, la teneur en HCN était inchangée. Un simple calcul pondéré [voir annexe B.11] montre qu'en fin de gazage, la teneur *moyenne* en gaz dans *tout* le local serait passée de 2,25 à 1,22 gramme par mètre cube — je suppose pour cela que les phénomènes de convection et les mouvements des victimes brassaient suffisamment l'air de la « chambre à gaz ». Par conséquent, la thèse selon laquelle les victimes auraient absorbé la plus grande partie des vapeurs toxiques se révèle fausse.

#### Une objection

On pourra ici me reprocher d'avoir négligé :

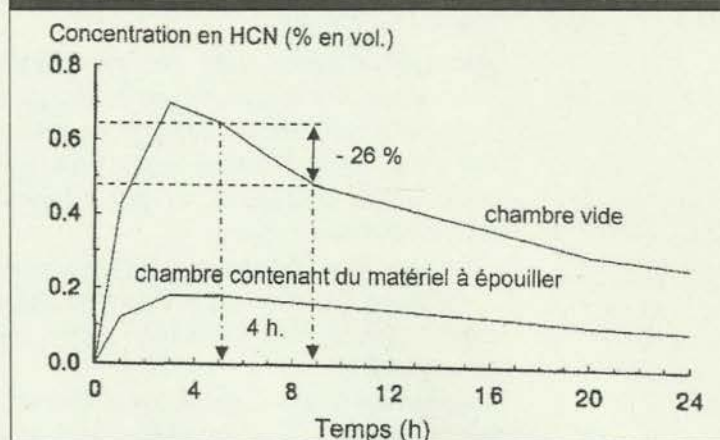
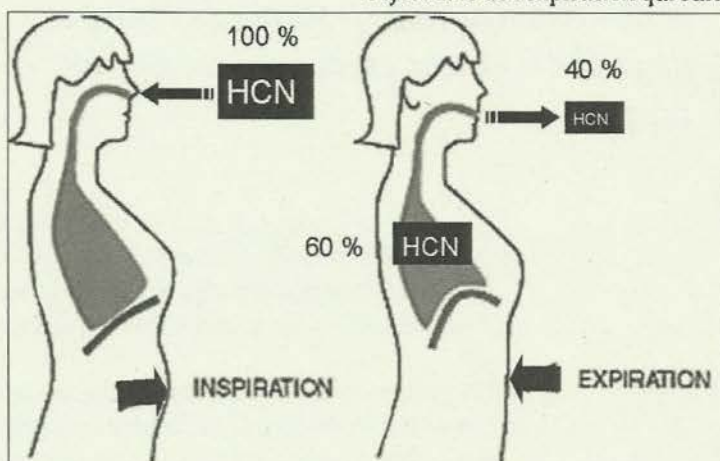
1. l'adhérence du gaz sur les parois ;
2. le problème de l'eau qui, rejetée par les victimes, allait se condenser sur les parois de la pièce et, ainsi, dissoudre une partie de l'acide cyanhydrique.

Il est vrai que ces phénomènes sont susceptibles de provoquer un abaissement sensible de la concentration du gaz poison dans l'air du local, puisque du gaz va se retrouver « collé » sur les parois ou dissous dans l'eau de condensation. Mais je vais maintenant démontrer que, quel que soit le scénario envisagé, cette baisse est insuffisante pour sauver la thèse exterminationniste. Certaines données manquant (le taux de recouvrement des murs par l'eau, la pression partielle de la vapeur d'eau dans le local...) et les paramètres à prendre en compte étant trop nombreux, mon raisonnement sera davantage qualitatif que quantitatif.

#### Le HCN fixé sur les surfaces

Pour l'adhérence du gaz aux surfaces, je me référerai au diagramme publié par Germar Rudolf dans son « Rapport » (graphique 16, p. 67). On s'aperçoit que dans une chambre vide, la concentration en acide cyanhydrique introduit diminue alors que, dans le cas idéal, elle devrait rester constante. J'admettrai que cette baisse est entièrement due à l'acide qui adhère progressivement aux murs (ce qui est exagéré). On constate

Phénomène de rétention pulmonaire : 40 % du HCN inspiré est rejeté lors de l'expiration qui suit.



Evolution de la concentration en acide cyanhydrique dans une chambre d'épouillage vide et dans une chambre contenant du matériel à désinfecter, à la température ambiante.



## ***L'histoire officielle qui, sur la foi d' « aveux » et de « témoignages », raconte des gazages massifs à la chaîne est donc radicalement fausse.***

qu'entre 5 et 9 heures, le taux de HCN passe de 0,65 à 0,48 % (phase la plus rapide de la baisse), ce qui représente une diminution absolue de 26 % en 4 heures, soit 6 % de la teneur initiale par heure [15].

Un gazage durant 30 minutes, la baisse de la concentration en acide due à l'adhérence aux surfaces serait d'environ 3 %. De 1,22 g/m<sup>3</sup>, on passerait à (1,22.97 % =) 1,18 g/m<sup>3</sup>.

### *Le HCN dissous dans l'eau*

Au sujet de l'éventuelle condensation sur les murs, il faut savoir qu'une personne dégage environ 50 g d'eau par heure [16].

- Considérant que dans un mouvement de foule optimal, 200 personnes peuvent passer par une simple porte en 125 s [17], je suppose que dans le même temps, 500 personnes franchissaient la double-porte de la « chambre à gaz ». Le remplissage du local prenait donc un peu plus de dix minutes.

- Un calcul différentiel établit que dans cette première phase, 10,8 kg d'eau étaient rejetés par la foule [voir annexe B.12]. La porte restant ouverte, j'admettrai que 25 % de cette vapeur s'échappait au-dehors, ce qui ramène la masse calculée à (10,8 x 0,75 =) 8,1 kg environ.

- Un autre calcul différentiel établit que pendant le « gazage », 9 kg d'eau supplémentaires étaient produits. Le tout se monte à (8,1 + 9 =) 17,1 kg [voir annexe B.13].

- Sachant que la salle contenait 355 m<sup>3</sup> d'air relativement sec (car les murs, le sol et le toit de la « chambre à gaz » étaient pourvus d'une couche isolante de goudron) et que, aux températures ambiantes, l'air pèse 1,2 kg par mètre cube, la

masse d'air présente dans la pièce était égale à (1,2 x 355 =) 426 kg.

On en déduit qu'en fin de gazage, le taux de vapeur d'eau dans le local atteignait (17,1/426 =) 0,040 kg d'eau/kg d'air.

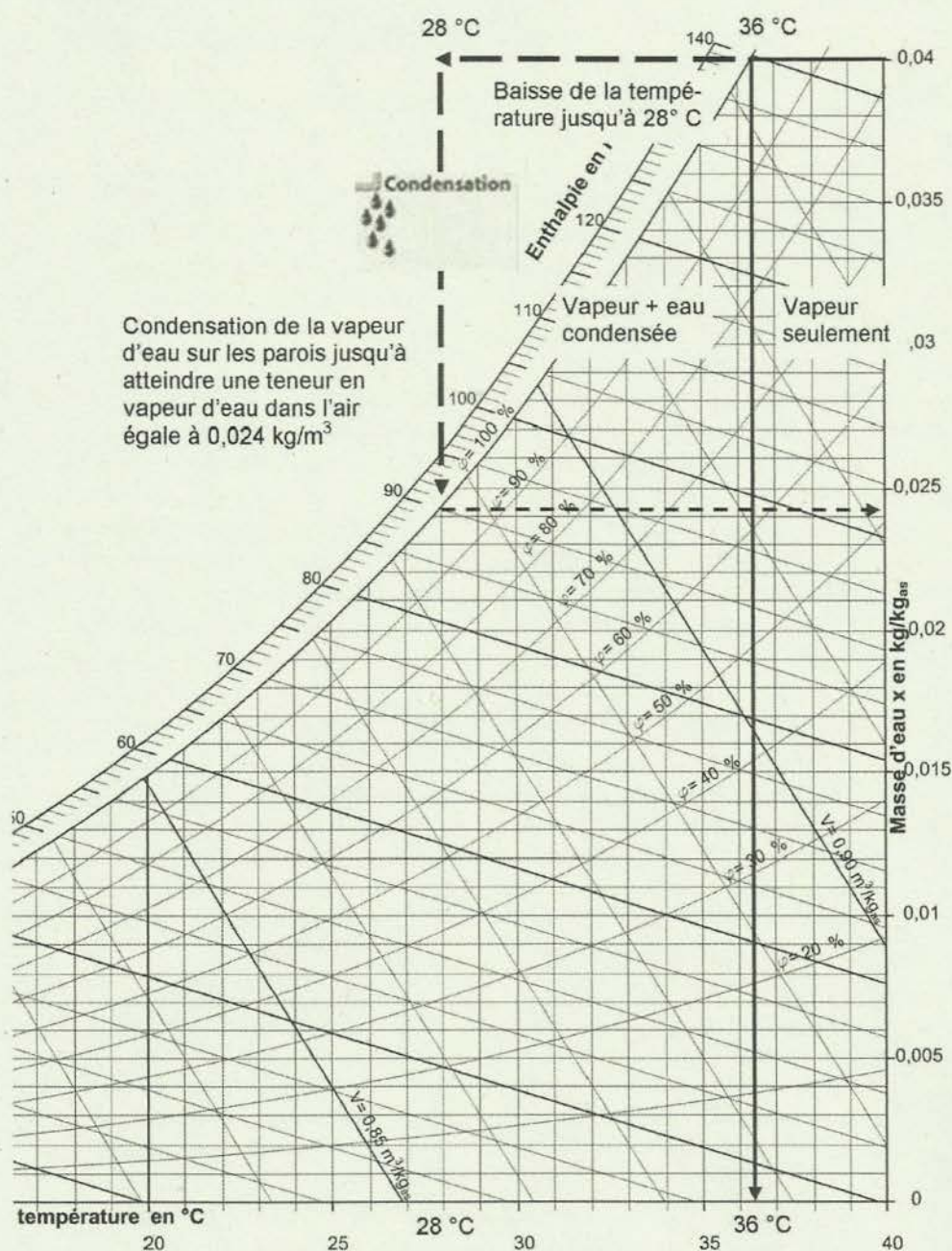
Un diagramme psychrométrique montre qu'avec un tel taux, le « point de rosée », c'est-à-dire la température en dessous de laquelle de l'eau se condensera sur les parois, est proche de 36 °C (Annexe B14). Cette température était-elle atteinte en fin de gazage ? Deux cas sont à envisager :

*Cas n° 1.* Quand Georges Wellers affirme que les « différentes surfaces — les murs, le plafond, mais aussi les surfaces des corps des suppliciés, les cheveux — atteignaient ou dépassaient la température d'ébullition de l'acide cyanhydrique », je pourrais le prendre au mot et prétendre qu'avec des murs portés à plus de 26 °C, la température de l'air ambiant dans la pièce s'élevait nécessairement à plus de 36 °C, donc qu'il n'y avait ni condensation sur les murs, ni *a fortiori* dissolution de l'acide cyanhydrique, ce qui supprime tout simplement l'objection.

*Cas n° 2.* Pour ne pas être accusé de dérobade, je supposerai que la température montait sensiblement mais qu'elle atteignait « seulement » 28 °C. Pour que cette température soit un point de rosée, il faut un taux de vapeur d'eau égal à environ 0,024. Cela signifie qu'il y aura (0,024 x 426 =) 10,2 kg de vapeur d'eau dans l'air. Sachant que les victimes en avaient expiré 13,4 kg, on en déduit que (17,1 – 10,2 =) 6,9 kg s'étaient condensés sur les parois, les corps, etc. D'après la loi de Henry (que j'invoque ici car HCN est un acide faible [18]), le taux d'acide cyanhydrique dissous dans l'eau était *grosso modo* proportionnel au taux d'acide dans l'air. Sachant que ce taux avoisinait le millième (car 1210 mg par mètre cube correspond à 1100 ppm, soit 0,11 %) et que la constante de Henry (facteur de proportionnalité) pour l'acide cyanhydrique est comprise entre 7,5 et 12 [19], j'en déduis que le taux



## Exploitation d'un diagramme psychrométrique



← Teneur calculée en vapeur d'eau dans la « chambre à gaz » à la fin du gazage. Avec cette teneur, de la vapeur va se condenser sur les parois si la température passe au-dessous de 36° C.

← Teneur maximale en vapeur d'eau dans la « chambre à gaz » où il régnerait une température ambiante de 28° C. Le reste de la vapeur d'eau est condensé sur les parois.



# Jean-Claude Pressac

## Du reniement à la repentance ?



Après avoir travaillé avec les révisionnistes, ce pharmacien de La Ville-du-Bois (Essonne) est passé chez les exterminationnistes. Il connut son heure de gloire en 1993 avec la parution de son ouvrage : *Les crématoires d'Auschwitz. La machinerie du meurtre de masse* (éd. du CNRS). A l'époque, la grande presse fut unanime : « *Le livre qui détruit à jamais les thèses révisionnistes* » (le Midi Libre) ; « *il réduit à néant [...] les arguties négationnistes* » (Libération) ; il « *apporte les preuves incontestables, irréfutables, définitives de la réalité de la solution finale* » (Télérama) ; « *sans appel* » (id.), « *sans réplique* » (Le Méridional), « *définitivement incontestable* » (L'Express)...

Rapidement, toutefois, Pressac devint un allié encombrant. Début 1996, dans les colonnes du *Monde Juif*, l'ancien déporté Maurice Cling critiqua très sévèrement son ouvrage. Petit à petit, le pharmacien de La Ville-du-Bois disparut de la scène. Sa mort prématurée, en juillet 2003, passa totalement inaperçue. De nos jours, il n'est plus cité qu'en passant, comme celui qui aurait répondu aux « négationnistes » sur leur terrain, mais sans plus de précision (voir par exemple Annette Wieviorka, *Auschwitz, 60 ans après* [2005] ou Joël Guedj, *Introduction à l'histoire de la Shoah* [2010]).

Pourquoi cette disgrâce ? La raison se trouve dans le texte de l'entretien qu'il accorda en juin 1995 à Valérie Igounet. Bien qu'il l'ait lui-même remanié par la suite et que cet entretien n'ait été publié qu'en 2000, je reste persuadé que les positions « pressacoises » étaient connues depuis bien longtemps dans les milieux exterminationnistes. Pressac dénonçait l'« aveuglement » des autorités du musée de Dachau à propos de la prétendue « chambre à gaz ». Il déniait toute valeur au film sur les « atrocités nazies » projeté à Nuremberg : « *Le film d'horreur tourné par les Alliés et projeté au Tribunal de Nuremberg ne montre qu'une seule chambre à gaz présentée comme homicide et fonctionnant au Zyklon B, celle de Dachau, ce qui est doublement inexact. Alors que reste-t-il dans ce film, stricto sensu, des accusations de gazages homicides massifs ?* » Mieux : au sujet des morts dans les camps dits « d'extermination », il critiquait « *l'obstination des anciens déportés à défendre des faits ou des chiffres historiquement inacceptables* ». Après avoir rappelé que les « *chiffres de HILBERG proviennent de sources polonaises qui ne les ont jamais corrigés depuis 1950* », il précisait : « *Par rapport à ceux de HILBERG empruntés aux Polonais, voici les chiffres que j'obtiens. Chelmo :*

*de 80 à 85 000 au lieu de 150 000 ; Belzec : de 100 à 150 000 au lieu de 550 000 ; Sobibor : de 30 à 35 000 au lieu de 200 000 ; Treblinka : de 200 à 250 000 au lieu de 750 000 ; Majdanek : moins de 100 000 au lieu de 360 000* ». Pour Auschwitz, il proposait « *700 000* » au lieu de 1,1 million. De 3,11 millions de victimes selon Hilberg, on passait donc subitement à 1,3 million, soit une baisse de près de 60 % ! Pressac en déduisait : « *Le terme "génocide" ne convient plus [...]. Il faut abandonner le concept d'une extermination systématique programmée dès l'origine. Il eut plutôt une radicalisation progressive, imposée par la guerre [...]. Des mesures de plus en plus coercitives, de plus en plus drastiques, furent élaborées et appliquées pour aboutir en avril 1942 au "massacre de masse"* » (voy. Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme en France* [éd. Seuil, 2000], p. 639-41). Sa conclusion était sans appel : « *de nouveaux documents surgiront inévitablement et bouleverseront de plus en plus les certitudes officielles. La forme actuelle, pourtant triomphante, de la présentation de l'univers des camps est condamnée. Qu'en sauvera-t-on ? Peu de choses.* » (p. 652).

On comprend pourquoi Pressac n'est plus cité qu'en passant et uniquement à propos d'Auschwitz...



d'HCN dissous dans l'eau condensée était proche du centième. Un rapide calcul permet de déduire que cette dissolution abaissait le taux de HCN dans l'air d'une valeur d'environ 310 mg/m<sup>3</sup>. Le taux final s'élevait à (1,18 – 0,31 =) 0,87 g/m<sup>3</sup>. La conclusion est la suivante : quel que soit le scénario envisagé, on trouve que la concentration en acide cyanhydrique dans l'air du local à la fin du « gazage » était supérieure à 870 mg/m<sup>3</sup>.

### Conclusion

Or, il faut savoir qu'une concentration de 0,504 g/m<sup>3</sup> par mètre cube tue 50 % de la population présente dans la pièce en dix minutes [20]. Avec une teneur minimale de 70 % à 130 % supérieure (0,87 à 1,18 g/m<sup>3</sup>), les membres du *Sonderkommando* n'auraient jamais pu accomplir leur tâche — surtout sans masque à gaz. Car là encore, même à

supposer que l'atmosphère au-dessus du tas de victimes ait pu être renouvelée, les 115 m<sup>3</sup> d'air vicié restés entre les cadavres auraient été hautement toxiques. Très vite, les déportés chargés de manipuler les corps auraient été victimes de graves malaises qui les auraient au minimum empêché de continuer leur sinistre besogne.

On ne le répètera jamais assez : le gazage d'un groupe entier de personnes dans une morgue ou dans une autre pièce similaire est certes concevable. Mais l'action ne pourra pas se répéter de sitôt, car à cause de l'acide cyanhydrique resté entre les victimes entassées, il sera impossible de retirer les corps avant très, très longtemps. L'histoire officielle qui, sur la foi d'« aveux » et de « témoignages », raconte des gazages massifs à la chaîne est donc radicalement fausse. ●

[1] : Voy. Georges Wellers, *Les chambres à gaz ont existé. Des documents, des témoignages, des chiffres* (éd. Gallimard, 1981), pp. 135-6.

[2] : Voy. les « Mémoires » de Rudolf Hess dans *Auschwitz vu par les SS*, déjà cité, p. 97.

[3] : Cité par Léon Poliakov in *Auschwitz* (éd. René Julliard, 1964), p. 47.

[4] : Voy. Shlomo Venezia, *Sonderkommando. Dans l'enfer des chambres à gaz* (éd. Albin Michel, 2007), p. 104.

[5] : Voy. *Témoignages sur Auschwitz* (éd. de l'Amicale des déportés d'Auschwitz, 1945), p. 163.

[6] : Voy. Rudolf Vrba avec Alan Bestic, *Je me suis évadé d'Auschwitz* (éd. Ramsay, 1988), pp. 379-80. Voy. également Eugène Kogon, Hermann Langbein et Adalbert Rückerl, *Les chambres à gaz, secret d'État* (éd. de Minuit, 2007 [première publication : 1984]), p. 207.

[7] : Voy. *L'Allemagne nazie et le génocide juif* (éd. Gallimard / le Seuil, 1985), p. 252.

[8] : Voy. Georges Wellers, *Les chambres à gaz ont existé*, déjà cité, p. 134.

[9] : Voy. <http://www-energie2.arch.ucl.ac.be/transfert%20de%20chaleur/3.8.htm>.

[10] : Voy. Jean-Claude Pressac, *Technique...*, déjà cité, p. 16 col. A et 18 col. A.

[11] : Voy. J.-C. Pressac, *Les crématoires d'Auschwitz. La machinerie du meurtre de masse* (éd. CNRS, 1993), p. 74.

[12] : Voy. *Auschwitz...*, déjà cité, p. 124.

[13] : Voy. « Seuils de toxicité aiguë... », déjà cité ; § 3.3, Landahl (1950).

[14] : Dans sa fiche sur l'acide cyanhydrique, le Service de répertoire de toxicologie écrit : « Chez l'humain, 58 % du cyanure d'hydrogène inhalé est retenu dans les poumons. » (source : [http://www.reptox.ccsst.qc.ca/Produit.asp?no\\_produit=554&nom=ACIDE+PRUSSIQUE&incr=0](http://www.reptox.ccsst.qc.ca/Produit.asp?no_produit=554&nom=ACIDE+PRUSSIQUE&incr=0)).

[15] : Ce résultat est obtenu avec le calcul suivant : (0,65 – 0,48).100/0,65 = 26 %.

[16] : Voy. « Confort thermique », coll. « Mémento technique du bâtiment, pour le chargé d'opération de constructions publiques », édité par le Certu et le Cete de Lyon, juillet 2003, p. 10, encadré.

[17] : Source : <http://webinet.blogspot.fr/2009/05/foule-paradoxe.html>. Voy. le troisième graphique.

[18] : La loi de Henry (c=H.p) est valable si dans l'eau, le gaz ne subit qu'une hydratation. Or, une fois dissous, le HCN réagit pour donner un ion H<sup>+</sup> et un ion OH<sup>-</sup>. Mais cette réaction est très limitée (elle ne concerne qu'un tout petit nombre de molécules de HCN), car HCN est un acide faible.

[19] : En mol/kg.bar, voy. <http://webbook.nist.gov/cgi/cbook.cgi?ID=C74908&Mask=10#Solubility>.

[20] : Voy. le rapport final de l'INRIS, déjà cité, § 3.2, tableau.





# LES LEÇONS TIRÉES D'UN GAZAGE HOMICIDE AMÉRICAIN

Reste l'argument avancé par Nizkor / P.H.D.N. et selon lequel : « Si la "période de ventilation de 20 heures" citée était obligatoire, cela voudrait également dire que les corps des condamnés à mort exécutés par gaz cyanhydrique aux États-Unis devraient rester attachés à la chaise 20 heures après qu'ils aient été exécutés... » Les explications ci-dessus permettent de comprendre l'ineptie de cette allégation, car à partir du moment où le gazage ne concerne qu'un ou deux êtres humains, le problème insurmontable posé par l'entassement des centaines de corps s'efface. Mais la terrible toxicité de l'acide cyanhydrique demeure ; d'où les mesures de sécurité que l'on devine à la vue de ces vraies chambres à gaz qui, dans certains États américains, servent à exécuter un et parfois deux condamnés à mort. Ces lourdes portes munies de tous les dispositifs d'étanchéité, ce siège sur lequel est attaché le condamné et l'imposante machinerie qui assure la bonne marche du local n'ont pas été imaginés sans raison. Ils répondent aux mesures de sécurité nécessaires pour qu'un gazage ne se termine pas en catastrophe générale.

Voici ce que l'on peut lire dans un ouvrage qui décrit les différentes façons de mettre à mort un condamné :

« Un matin à San Quentin. »

Clinton T. Duffy, directeur de la prison de San Quentin (Californie), nous a laissé cette description :

« Le matin du jour prévu pour l'exécution, le bourreau — qui est responsable de la partie technique pour les exécutions à la chambre à gaz — reçoit deux livres de cyanure de potassium délivrés par le Service des Armes et Munitions de la prison. Muni du produit, il se rend dans une pièce séparée de la chambre à gaz. Les préparatifs sont exactement les mêmes s'il y a une ou deux exécutions ce jour-là. Le bourreau pèse soigneusement le cyanure, et remplit deux sacs de gaze qui reçoivent chacun une livre du produit. Les sacs sont ensuite fixés au moyen de crochets sous les deux sièges de la chambre à gaz, en veillant à ce qu'ils restent suffisamment éloignés des récipients logés dans une cavité du plancher. Environ dix minutes avant que le condamné soit enfermé dans la chambre à gaz, on verse environ un litre d'eau distillée dans les récipients qui recevront plus tard la solution toxique. Puis on ajoute de l'acide sulfurique à cette eau distillée. Les récipients demeurent dans la pièce attenante à la chambre à gaz jusqu'au moment précis où l'exécution doit avoir lieu. Alors on vérifie soigneusement si la cabine en tôles d'acier



est parfaitement étanche, puis on va chercher le condamné dans sa cellule et on le conduit à la chambre à gaz. On l'attache solidement sur l'une des chaises. Un stéthoscope est fixé sur son thorax au moyen de courroies, et relié à un câble de transmission qui traverse la paroi de la cabine grâce à une soupape étanche. Les médecins présents peuvent ainsi contrôler les battements du cœur et fixer l'heure exacte de la mort qui sera inscrite sur le procès-verbal.

« Le condamné est maintenant installé. Tous les préparatifs sont terminés. La grosse porte d'acier a été fermée et verrouillée. Le bourreau fait basculer un levier. Le système d'aspiration destiné à maintenir dans la chambre à gaz une pression atmosphérique constante se met en route. Ce dernier point est extrêmement important. En effet, tout le déroulement pratique de l'exécution est conditionné par la quantité d'air aspiré. Les calculs en vue d'obtenir la plus grande efficacité du gaz reposent sur cette donnée. Sur un signe du bourreau, l'un des aides qui se trouvent dans la pièce annexe ouvre le robinet d'une conduite, et le mélange d'acide sulfurique et d'eau distillée vient s'écouler dans le récipient placé au-dessous du siège du condamné. Le robinet est alors refermé. Pendant ce temps-là, le directeur de la prison continue de suivre le déroulement des opérations. Il est placé à la gauche du condamné, à l'extérieur de la paroi. Un signe de la tête : le bourreau manœuvre un autre levier. Les sacs de gaze emplies de cyanure de potassium descendent vers les récipients où ils plongent dans la dilution d'acide sulfurique. La réaction des deux substances dégage le gaz mortel, qui s'élève du sol et se mélange à l'air respiré par le condamné. L'ensemble de tout ce qui vient de se passer constitue l'exécution, et ne demande pas plus de deux minutes.

« Afin que la mort soit la plus rapide et la moins pénible possible, le condamné est avisé qu'il doit respirer aussi profondément qu'il peut, lorsqu'il voit le directeur faire un signe de tête. Sans cette profonde inspiration, la perte de conscience n'interviendrait que plus tard, et le condamné pour-

rait avoir un accès d'étouffement.

« Après une exécution à la chambre à gaz, l'enlèvement du cadavre s'effectue avec des soins incomparablement plus méticuleux qu'après une pendaison. Afin d'avoir la certitude absolue que la mort est intervenue, le corps est encore laissé dans la chambre verrouillée trente minutes après que le cœur ait cessé de battre. Puis les vapeurs toxiques sont chassées par une ouverture d'évacuation placée sur le toit du bloc d'isolement, au Nord. En même temps, de l'eau fraîche est envoyée dans les réservoirs placés sous les sièges, et le mélange chimique s'écoule par des canalisations souterraines qui le conduisent jusqu'à une anse de la mer.

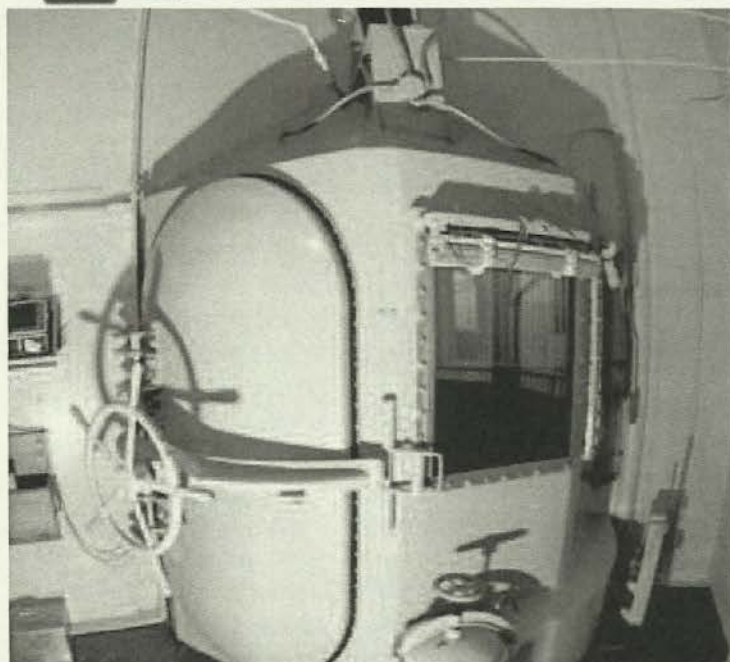
« Une demi-heure doit encore s'écouler avant que les témoins puissent ouvrir la porte d'acier et pénétrer dans la cabine sans mettre leur propre vie

### ***La sophistication des chambres à gaz américaines est rendue nécessaire parce que les exécutions sont réalisées avec un gaz toxique foudroyant.***

en danger. Même à ce moment-là, des précautions sont encore nécessaires. Avant de se saisir du cadavre, on pulvérise de l'ammoniaque sur lui, afin de neutraliser les traces de toxiques qui auraient pu rester dans les plis des vêtements. Ensuite, le corps est placé dans un cercueil de bois et déposé à la morgue de la prison, où il reste jusqu'au jour de l'enterrement. »

Cette relation détaillée de Clinton T. Duffy montre combien l'exécution à la chambre à gaz est une affaire compliquée. Malgré tous ces raffinements techniques, on ne peut pas toujours empêcher qu'il se produise des complications, même si les pannes de ce genre ne sont pas ébruitées. Un certain nombre d'inconvénients sont évidents : par exemple, la méthode n'est pas sans danger pour





Chambre à gaz de la prison de Saint-Quentin (Etats-Unis)

ceux qui ont à s'occuper de l'exécution. Duffy n'a parlé que d'une seule cause de risques. Il faut noter enfin que l'apparition de la perte de connaissance et par suite la mort sans souffrance exige la participation du condamné. S'il n'aspire pas profondément au moment où les premières bouffées de gaz toxique montent vers lui, l'affaire tourne mal pour lui à l'approche de ses derniers moments, et les spectateurs deviennent les témoins d'une terrifiante agonie. Un aumônier déclara après une exécution à San Diego : « C'est la plus terrible chose que j'aie jamais vue, et pourtant j'ai assisté à cinquante-deux pendaisons. » Il s'agissait probablement là d'un exemple où le condamné ne s'était pas montré suffisamment coopératif [voir annexe B.14] [1].

Cette description, je le répète, permet de réfuter l'ultime argument invoqué par Nizkor / P.H.D.N. Elle appelle en outre deux remarques :

1°) Malgré l'étroitesse de l'habacle, une heure de ventilation est nécessaire afin de pouvoir pénétrer dans le local de mort sans mettre sa propre vie en danger. Pourquoi ? Tout simplement parce que l'acide cyanhydrique a la désagréable propriété d'adhérer aux surfaces.

2°) Même après la longue ventilation, de l'acide cyanhydrique peut rester dans les plis des vête-

ments du gazé (ainsi que sur sa peau). Telle est la raison pour laquelle, en France, l'arrêté du 20 juillet 1938 relatif à l'utilisation en agriculture de l'acide cyanhydrique pour la désinfection (version consolidée au 22 août 1986) déclare : « Il est interdit de laisser les ouvriers, appelés à manipuler ces produits toxiques, prendre de la nourriture sans avoir quitté leurs vêtements de travail et sans s'être préalablement lavés soigneusement au savon les mains et le visage. Toute facilité sera donnée au personnel à cet effet » [2]. Par conséquent, même si le condamné était nu, le même problème surviendrait à cause des plis naturels du corps (bras et jambes notamment) ainsi qu'à cause des orifices (bouche, nez, oreilles) et des cheveux. J'ajoute qu'un gazage collectif démultiplierait le danger. Et si les corps étaient enchevêtrés, les cavités entre les corps rendraient l'affaire définitivement ingérable, sauf à noyer la chambre à gaz dans un flot d'ammoniaque...

La sophistication des chambres à gaz américaines est rendue nécessaire parce que les exécutions sont réalisées avec un gaz toxique foudroyant. Dès lors, la conclusion s'impose : on ne peut croire qu'il ait été possible de gazer des centaines de personnes à la fois dans ces simples « pièces de béton vides ». C'est strictement impossible, sauf à tuer aussi tous ceux qui participaient à l'opération.

Enfin, Nizkor / P.H.D.N. se couvre de ridicule en alléguant :

*Peut-être que le prochain argument des négateurs de la Shoah sera que les Allemands n'auraient jamais pu abattre les avions alliés, puisqu'il est impossible de manipuler convenablement une batterie de DCA lorsqu'on a mis une ceinture de sécurité...*

Quand on en est réduit à de telles caricatures de la pensée adverse, c'est que l'on n'a vraiment aucun argument sérieux à lui opposer. ●

[1] : Voy. Kurt Rossa, *La peine de mort* (éd. Plon, 1968), pp. 103-6.

[2] : Source : <http://www.legifrance.gouv.fr/af-fichTexte.do?cidTexte=LEGITEXT000006074666&dateTexte=>



## Conclusion : La thèse officielle est insoutenable

Les « négationnistes » sont accusés de repousser d'un revers de la manche tout ce qui les gêne. Dans cette étude, je n'ai rien écarté, bien au contraire. J'ai admis la thèse officielle telle qu'elle est présentée par les historiens accrédités sur la foi des « aveux » et des « témoignages ». J'ai considéré comme recevables les descriptions de processus d'extermination données par le premier commandant d'Auschwitz Rudolf Höss et par le SS Pery Broad. J'ai pris en compte les différents détails donnés par les « témoins » Miklos Nyiszli, Shlomo Venezia, Paul Bendel, Zalmen Gradowski et Yakov Gabbay et Clément C...

Pour que des gazages répétés aient pu avoir lieu dans les conditions décrites par la littérature exterminationniste, il faut que la concentration des vapeurs toxiques dans le local ait été très faible une fois les victimes tuées (inférieure à  $11\text{mg/m}^3$ ). J'ai cherché à établir cette concentration. Pour cela, je me suis placé dans les conditions susceptibles de donner raison aux historiens accrédités : j'ai admis que 2 500 personnes étaient entassées dans  $200\text{ m}^2$  – ce qui fait plus de 12 personnes par mètre carré, alors que l'on compte sept personnes par mètre carré dans le métro aux heures de pointe ; j'ai divisé les masses de Zyklon B prétendument utilisées par trois ; j'ai supposé que le gaz cyanhydrique se répandait directement dans la « chambre à gaz » ; j'ai accepté de croire (contre l'évidence) que le système de ventilation situé au sol aurait pu renouveler l'air présent au-dessus des corps ; j'ai pris en compte le gaz ingéré par les « victimes », la dissolution des vapeurs toxiques dans l'eau condensée ainsi que l'adhérence du gaz aux surfaces... Autant de facteurs susceptibles de faire baisser la concentration finale en HCN. Résultat : je trouve une concentration finale *minimale* un peu supérieure à  $850\text{ mg/m}^3$  dans les  $155\text{ m}^3$  d'air qui était emprisonné entre les corps. Avec une telle teneur en acide cyanhydrique, *jamais* les membres des *Sonderkommandos* n'auraient pu évacuer les corps.

Certes, on peut, au prix de nombreuses précautions, gazer de façon répétée une ou deux personnes dans une chambre à gaz munie de tous les appareillages nécessaires. Dans ce cas, on n'utilisera pas du Zyklon B mais du cyanure de potassium que l'on fera réagir (instantanément) avec de l'acide sulfurique. Certes, on peut gazer un groupe de personnes dans un garage ou dans une cave, à condition toutefois de s'éloigner rapidement et de ne pas revenir avant longtemps, très longtemps, sur les lieux. Il s'agira donc d'un gazage ponctuel, voire unique. Mais les gazages décrits dans la littérature officielle sont une impossibilité technique, tout simplement parce qu'il aurait été impossible de retirer les corps immédiatement après comme l'ont décrit les « témoins » et les « bourreaux »...



## Face à ses détracteurs

# VINCENT REYNOUARD S'EXPLIQUE...



Nos lecteurs trouveront ci-dessous le texte d'un entretien vieux de plusieurs semaines entre Nicolas Lemoine et Vincent Reynouard. Vincent Reynouard l'a retravaillé pour le présenter sous forme d'un article, mais nous avons finalement préféré le publier dans sa version initiale.

## National-Socialiste et sans haine

---

*Avez-vous lu le dernier livre de Valérie Igounet sur le professeur Faurisson ?*

Non, car dans le combat révisionniste, je m'intéresse uniquement aux thèses qui sont défendues par les uns et par les autres. La personnalité d'un Robert Faurisson, d'un Pierre Vidal-Naquet ou d'une Annette Wieviorka ne m'intéressent pas ; ce n'est pas la question.

*Georges Bensoussan et Valérie Igounet prétendent démontrer que les révisionnistes seraient mûs par la haine, la haine du juif en premier lieu. Quand les libres chercheurs disent : « Il n'y a pas eu de génocide des juifs programmé et méthodiquement perpétré », cela signifierait, selon leurs adversaires, qu'ils lanceraient aux masses l'injonction suivante : « Programmons et perpétons*

*methodiquement le massacre des juifs menteurs ! ». La mort des juifs : tel serait leur plus cher désir, le but de leur vie... Sachant toutefois qu'un tel objectif ne saurait être annoncé publiquement, ils auraient bâti une thèse historique mensongère afin de faire passer les juifs pour des menteurs cyniques et des comploteurs surpuissants. Cette thèse, ils s'en serviraient*



*comme d'une allumette pour raviver la flamme de l'antisémitisme et, ainsi, espérer voir les juifs se faire massacrer. N'avez-vous pas peur que le jour vienne où ces auteurs vous désigneront du doigt — vous le révisionniste national-socialiste — pour prétendre confirmer leurs analyses. « Il se revendique comme un nazi, diront-ils. Il veut donc notre mort, même s'il n'ose pas la réclamer publiquement. Alors comme ses complices, il masque le message. Mais avec lui, cela ne trompe personne ».*

Ma réponse sera franche et directe. Oui, je suis national-socialiste et révisionniste. Pour le révisionnisme, je suis à 100 % sûr d'être dans le vrai. Les « chambres à gaz » qu'évoque la littérature exterminationniste n'ont pas existé parce qu'elles n'ont pas pu exister. Les gazages décrits par les quelques « témoins » précis sont une impossibilité physique. Les tueries commises à l'Est par les *Einsatzgruppen* ne s'inscrivaient pas dans un génocide planifié ; elles furent la conséquence d'une guerre idéologique sans merci. Point final. Quant au national-socialisme, je crois très sincèrement que, pour l'heure, il s'agit de la seule troisième voie possible entre le consumérisme libéral plus ou moins teinté de socialisme et les collectivismes athées, deux visions du monde qui se sont révélées aussi inhumaines l'une que l'autre. Mais je reste ouvert à la discussion et ne force personne à m'approuver.

*Vous comprendrez toutefois qu'il est difficile de croire qu'un national-socialiste pourrait ne pas être antisémite.*

Contrairement à ce que semble penser un Georges Bensoussan, on peut adhérer aux thèses révisionnistes sans être animé par l'antisémitisme et sans croire au « complot juif ». De la même façon, on peut devenir et demeurer un national-socialiste sans connaître ni la rancœur, ni la haine, ni la volonté de persécuter les juifs ou quiconque. L'hitlérisme reste un national-socialisme non seulement embryonnaire, mais aussi entouré d'une gangue due aux conditions historiques de son apparition ainsi qu'aux croyances personnelles de Hitler. Un énorme travail de « dépoussiérage » et de réflexion reste à faire. Ce que j'ai retenu de *Mein Kampf* n'est ni le matérialisme biologique, ni l'antisémitisme virulent. L'intérêt de ce manifeste est ailleurs. C'est peut-être pour nous en détourner que, depuis des lustres, les vainqueurs insistent tant sur certains points au détriment de nombreux autres. Prenons garde de ne pas tomber dans le piège...

*Qu'est-ce qui vous a amené au national-socialisme ?*

Si j'étais né dans une famille marquée par la Collaboration, si j'avais vécu une jeunesse difficile dans une région touchée par le chômage et l'immigration, si j'avais connu l'échec scolaire, l'explication serait certes toute

trouvée : la rancœur, la jalousie et la haine de l'autre. Mais je suis né dans une famille « politiquement correcte » et j'ai quitté le système scolaire à 22 ans avec un diplôme d'ingénieur chimiste en poche. Mon père, médecin de profession, était maire UDF-RPR

**« L'hitlérisme reste un national-socialisme non seulement embryonnaire, mais aussi entouré d'une gangue due aux conditions historiques de son apparition ainsi qu'aux croyances personnelles de Hitler. »**

du village et conseiller général. Nous habitions en plein cœur de la Normandie, dans une très belle région. Au village, la seule famille issue de l'immigration était d'origine portugaise. Parfait L'hitlérisme reste un national-socialisme non seulement embryonnaire, mais aussi entouré d'une gangue due aux conditions historiques de son apparition ainsi qu'aux croyances personnelles de Hitler. ément intégrée, elle dirigeait une entreprise de fabrication de pierres tombales. Enfant puis adolescent, je ne manquais de rien. La maison de mes parents était l'ancien hôtel du bourg, avec huit chambres et trois jardins. Chaque année, j'allais en vacances à la mer (l'été) et au ski (l'hiver). La devise de mon





père était : « Mieux vaut dépenser sans compter que compter sans dépenser. » Je fréquentais des hôtels de luxe, d'excellents restaurants, de belles plages... Ma scolarité se déroulait sans problème majeur : école primaire au village, collège privé puis lycée public à Caen — le fameux « lycée Malherbe », bien connu dans la région comme étant l'un des meilleurs. Pour m'éviter l'internat, mes parents nous avaient loué, à ma sœur et à moi, un joli trois pièces dans un quartier bourgeois fort agréable. Je grandissais donc loin des tracas

du monde et je n'avais aucune raison de haïr une communauté. Les juifs ? Mes parents n'en côtoyaient guère. Les Arabes ? Ils étaient dans d'autres quartiers. Les méfaits de l'immigration ? Ils ne me touchaient pas, donc je les ignorais.

***Alors, pourquoi cette attirance pour le national-socialisme ?***

Je l'ai déjà raconté ailleurs. Au départ, il y a eu cette rencontre avec une pauvre vieille femme qui, la veille de Noël, demandait l'aumône. J'avais une dizaine d'années. J'ai su alors ce que

signifiait l'expression : « avoir le cœur déchiré » ; car mon cœur s'est déchiré. L'enfant que j'étais ne pouvait pas comprendre comment une société qui offrait tout à certains — dont moi — pouvait en laisser d'autres croupir dans la plus sombre des misères. Le soir, chez ma tante, mon réveillon fut gâché par l'image de cette pauvre vieille. Je suis alors devenu socialiste — même si j'ignorais le mot. Et même si, par la suite, j'ai évolué, ce socialisme était toujours resté ancré en moi. Je rêvais d'une société où il n'y aurait plus de gens comme cette petite vieille...

***Mais pourquoi ne pas être devenu socialiste, voire communiste ou trotskiste ? Cela se voit, y compris chez les enfants issus de « bonne famille »...***

Je ne suis pas devenu communiste parce que je croyais en Dieu et que je ne pouvais imaginer une société sans un idéal transcendant. Mais il va de soi que si j'avais été athée, je serais devenu communiste. En 1871, j'aurais très probablement soutenu la Commune de Paris. Je suis d'ailleurs allé me recueillir devant le Mur des Fédérés, dans le cimetière du Père Lachaise. J'ai une grande admiration pour le personnage de Louise Michel, qui a tout assumé jusqu'au bout, même ses erreurs, et qui a refusé de se défendre lors de son « procès » en déclarant : « *Je sais bien que tout ce que je pourrai vous dire ne changera rien à votre*



sentence ». Cette phrase, nous pourrions tous la prononcer devant nos juges.

***Vous ne pouviez donc pas être communiste et, en même temps, vous rejetiez la société bourgeoise.***

Oui. Ce rêve socialiste avait fait naître chez moi une réflexion plus générale sur la société, sur l'Homme et sur la Vie. Pourquoi avais-je eu cette pensée à la vue de cette petite vieille alors qu'il aurait été bien plus facile de se dire : tu as de la chance, profite-en et oublie-la ! Pourquoi voulais-je une société meilleure pour tous ? Et qu'est-ce qu'était une société meilleure ? Une société sans pauvres ? Soit ! Mais l'absence de pauvreté impliquait-il nécessairement le bonheur ? A la maison, mes parents donnaient souvent des réceptions dans le grenier qui avait été totalement aménagé en salle de danse avec sono, bar et flipper. Médecins, vétérinaires, avocats, patrons et hommes politiques étaient invités. Le champagne y coulait à flot et il nous est arrivé une fois de retrouver dans les gouttières des bouteilles de Moët & Chandon oubliées là depuis plusieurs semaines après avoir été mises au frais. Dans ma chambre, à l'étage inférieur, j'entendais la musique, les éclats de voix, les rires et les pas de danses. Assurément, on s'amusait. Loin cependant d'irradier le bonheur, tout cela sentait au contraire la vaine agitation, l'étourdissement dans un déluge

de lumières et de notes, le tout renforcé par l'alcool. Allongé dans mon lit, je contemplais le plafond et me disais : « Et Alors ? Qu'aurez-vous gagné après cette fête ? Demain dimanche, le vide de votre vie s'étalera encore devant vous. » Plus j'avancais en âge et plus les plaisirs de la société bourgeoise me laissaient froid. Mais, si le bonheur n'était pas là, où était-il ? L'incapacité dans laquelle j'étais de répondre à cette question me troublait. Fallait-il en déduire que le bonheur n'existait pas ? Ou que j'étais trop sot pour l'apprécier ?

***Et c'est donc finalement l'aspect social du national-socialisme qui vous a attiré ?***

Oui. Vers quatorze ans, j'ai pu contempler les photos du III<sup>ème</sup> Reich. J'ai rapidement compris que le vrai socialisme, celui auquel nous aspirons tous, avait été réalisé par cet Adolf Hitler. Ce fait m'apparaissait comme une évidence.

***En avez-vous parlé autour de vous ?***

Oui, j'ai fait mon « coming out ». Mais lorsque je m'en ouvrais aux adultes, ils me répondaient en invoquant les « atrocités nazies ». Il n'y avait donc aucune discussion possible. Pendant longtemps, j'ai cru à ce qu'on m'enseignait en cours d'histoire. Mais j'admirais tout de même Hitler pour ses réalisations sociales et je disais : « Il faudra refaire un État national-socialiste sans les camps ». On me

répondait que c'était impossible car le national-socialisme menait naturellement aux camps de la mort. Dans ma tête, pourtant, je n'arrivais pas à comprendre comment un tel régime, si bon pour son peuple, avait pu mener à de telles atrocités. La franche dichotomie me troublait et m'amenait même à douter parfois. Mais tout le monde me le disait... Alors je restais seul, et un peu honteux, avec mon « national-socialisme-sans-les-camps ».





**Avez-vous poussé plus avant vos recherches pour savoir si votre « national-socialisme-sans-les-camps » était possible ?**

Début 1986, j'ai acheté *Mein Kampf* dans une librairie caennaise. J'étais alors en Terminale et les révisions du bac commençaient. J'étais toutefois résolu à prendre du temps pour lire et pour me faire une opinion plus éclairée. La lecture de ce gros pavé — près de 700 pages — me prit plusieurs mois. Elle me confirma que Hitler avait été un militant politique hors pair, aimant passionnément

*et les Tsiganes, puis les Slaves, les Noirs et les Asiatiques ; contre tout métissage [...] ; contre donc aussi tous les individus atteints de déficience physiologique ou mentale, contre, contre, contre... » (voy. Sud-Ouest, 5 mars 2012, p. 4). Pour votre part, qu'avez-vous pensé de ce livre ?*

*Mein Kampf* m'avait toujours été présenté comme un brûlot antisémite écrit par un fou. Mais contrairement à cette romancière qui, visiblement, ne l'a pas ouvert, j'ai pris le temps de le

leurs croyances, les propos défavorables tenus sur leur compte m'inspiraient une antipathie qui, parfois, allait presque jusqu'à l'horreur. Je ne soupçonnais pas encore qu'il pût y avoir des adversaires systématiques des Juifs » [1]. En dix pages, il expliquait comment ses expériences personnelles puis ses enquêtes menées à Vienne l'avaient amené à la conviction que les juifs étaient les responsables de la décadence par leur action dans les arts, dans la presse mondiale, dans la prostitution, dans la politique...

# Hitler et la question juive

l'Allemagne, doué d'une volonté inébranlable et capable de galvaniser les foules. Mais, l'important était ailleurs...

**On présente très souvent *Mein Kampf* comme un concentré de haine. Le 5 mars 2012 dans Sud-Ouest, la romancière Sylvie Germain a prétendu que l'ouvrage était « contre le traité de Versailles ; contre la démocratie ; contre les pays européens dont, par excellence, la France ; contre la liberté et la créativité ; contre la religion ; contre les étrangers dont, de toute urgence, les Juifs**

lire. Ce que j'y trouvai démentait ces présentations tendancieuses. Dans un premier passage consacré aux juifs, Hitler expliquait qu'au début, il se rangeait parmi les philo-sémites passifs : « Il n'y avait que très peu de Juifs à Linz. Au cours des siècles ils s'étaient européenisés extérieurement et ils ressemblaient aux autres hommes ; je les tenais même pour des Allemands. Je n'apercevais pas l'absurdité de cette illusion, parce que leur religion étrangère me semblait la seule différence qui existât entre eux et nous. Persuadé qu'ils avaient été persécutés pour

**Oui, mais dans *Mein Kampf*, Hitler a sévèrement critiqué les juifs, tous les juifs.**

En effet, Hitler a prétendu dévoiler le caractère du juif et exposer sa tactique immuable pour parasiter les nations jusqu'à provoquer leur mort. Ce dangereux parasitisme, il en voyait la source dans un « instinct de conservation » surdéveloppé, un « égoïsme le plus brutal » et une absence d'« idéalisme » (ibid., pp. 300-1). Il en résultait que le juif n'avait jamais su bâtir une civilisation qui lui soit propre : « Ce que le Juif possède aujourd'hui de



civilisation apparente n'est que le bien des autres peuples qui s'est pour la plus grande partie gâté entre ses mains. Pour apprécier quelle est la position du peuple juif à l'égard de la civilisation humaine, il ne faut pas perdre de vue un fait essentiel : il n'y a jamais eu d'art juif et, conséquemment, il n'y en a pas aujourd'hui ; notamment les deux reines de l'art : l'architecture et la musique, ne doivent rien d'original aux Juifs. Ce que le Juif a produit dans le domaine de l'art n'est que bousillage ou vol intellectuel. Mais le Juif ne possède pas les facultés qui distinguent les races créatrices et douées par suite d'un privilège de fonder des civilisations. Ce qui prouve à quel point le Juif ne s'assimile les civilisations étrangères que comme un copiste, qui d'ailleurs déforme son modèle, c'est qu'il cultive surtout l'art qui exige le moins d'invention propre, c'est-à-dire l'art dramatique [...]. Non, le Juif ne possède pas la moindre capacité à créer une civilisation, puisque l'idéalisme, sans lequel toute évolution élevant l'homme apparaît impossible, lui est et lui fut toujours inconnu. Son intelligence ne lui servira jamais à édifier, mais bien à détruire ; dans des cas extrêmement rares, elle pourra être tout au plus un aiguillon, mais elle sera alors le type de « la force qui veut toujours le mal et crée toujours le bien. » Tout progrès de l'humanité s'accomplit, non par lui, mais malgré lui » (ibid., pp. 302-3).

## Hitler découvre les Juifs



Dans les arts : « J'entrepris alors d'examiner soigneusement les noms de tous les fabricants des productions malpropres que révélait la vie artistique. Le résultat de cette enquête fut de plus en plus défavorable à l'attitude que j'avais observée alors à l'égard des Juifs. Le sentiment avait beau se cabrer, la raison n'en tirait pas moins ses conclusions. Le fait est que les neuf dixièmes de toutes les ordures littéraires, du chiqué dans les arts, des stupidités théâtrales doivent être portées au débit d'un peuple qui représente à peine le centième de la population du pays. Il n'y a pas à leur nier, c'est ainsi » (ibid., p. 65).

Dans la presse mondiale : « Plus je lançais la sonde profondément, plus diminuait le prestige qu'avait eu à mes yeux l'objet de mon ancienne admiration. Le style était toujours plus insupportable ; et il me fallait rejeter les idées, aussi superficielles que plates ; l'impartialité des exposés m'apparaissait maintenant plutôt mensonge que vérité : les collaborateurs étaient des Juifs » (id.).

Dans la prostitution : « Le rôle que jouent les Juifs dans la prostitution et surtout dans la traite des blanches pouvait être étudié à Vienne plus aisément que dans toute autre ville de l'Europe occidentale, exception faite peut-être pour les ports du sud de la France [...]. La première fois que je constatais que c'était le Juif impassible et sans vergogne qui dirigeait de la sorte, avec une expérience consommée, cette exploitation révoltante du vice dans la lie de la grande ville, un léger frisson me courut dans le dos. Puis la fureur s'empara de moi » (ibid., p. 66).

Dans la politique : « Maintenant, je n'avais plus peur d'élucider la question juive. Oui, je me donnerais à cette tâche ! Mais tandis que j'apprenais à traquer le Juif dans toutes les manifestations de la vie civilisée et dans la pratique des différents arts, je me heurtai tout d'un coup à lui en un lieu où je ne m'attendais pas à le rencontrer. Lorsque je découvris que le Juif était le chef de la Social-Démocratie, les écailles commencèrent à me tomber des yeux. Ce fut la fin du long combat intérieur que j'avais eu à soutenir [...]. Je m'aperçus peu à peu que la presse sociale-démocrate était surtout dirigée par des Juifs : mais je n'attribuai aucune signification à ce fait, puisqu'il en était de même pour les autres journaux. Une seule chose pouvait peut-être attirer l'attention ; il n'y avait pas une seule feuille comptant des Juifs parmi ses rédacteurs qu'on pût considérer comme vraiment nationale au sens que mon éducation et mes convictions me faisaient donner à ce mot. Je fis un effort sur moi-même et tentai de lire les productions de la presse marxiste, mais la répulsion qu'elles m'inspiraient finit par devenir si forte que je cherchai à mieux connaître ceux qui fabriquaient cette collection de canailleries. C'étaient tous sans exception, à commencer par les éditeurs, des Juifs. Je pris en main toutes les brochures sociales-démocrates que je pouvais me procurer et cherchai les signataires : des Juifs. Je notai le nom de presque tous les chefs : c'était également en énorme majorité des membres du "peuple élu", qu'il fût question de députés au Reichsrat ou de secrétaires des syndicats, de présidents des organismes du parti ou des agitateurs de la rue. C'était toujours le même tableau peu rassurant. Je n'oublierai jamais les noms des Austerlitz, David, Adler, Ellenbogen, etc. Il devint alors clair pour moi que le parti, dont les simples comparses étaient mes adversaires depuis des mois du plus violent combat, se trouvait presque exclusivement, par ses chefs, dans les mains d'un peuple étranger ; car un Juif n'était pas un Allemand, je le savais définitivement pour le repos de mon esprit. Je connaissais enfin le mauvais génie de notre peuple » (ibid., pp. 66-8).

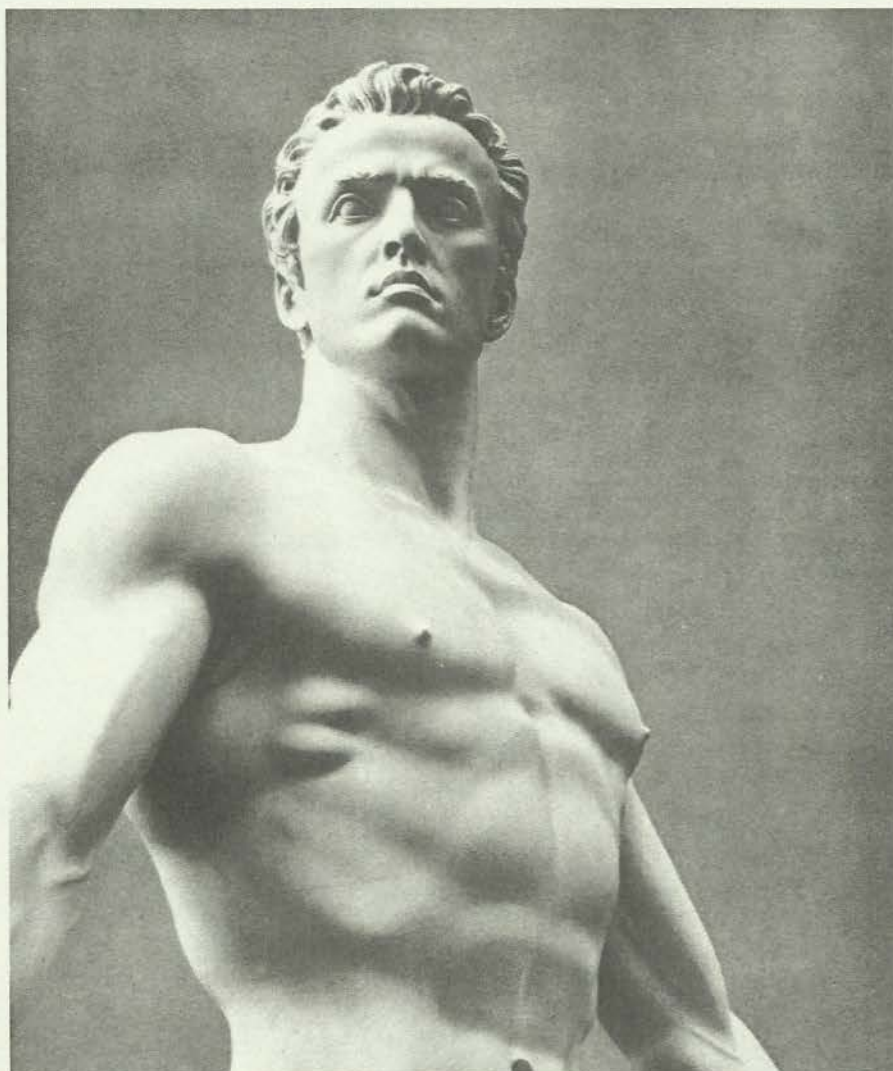


Après avoir expliqué que le juif n'était pas un nomade, parce qu'il se cramponnait toujours au sol qu'il occupait jusqu'à être contraint d'aller ailleurs, Hitler écrivait : « [Le juif] est et demeure le parasite-type, l'écornifleur, qui,

tel un bacille nuisible, s'étend toujours plus loin, sitôt qu'un sol nourricier favorable l'y invite. L'effet produit par sa présence est celui des plantes parasites : là où il se fixe, le peuple qui l'accueille s'éteint au bout de plus ou moins

longtemps » (ibid., pp. 304-5). Puis l'auteur exposait, en douze points, la façon dont, selon lui, les juifs parvenaient petit à petit à parasiter totalement une nation (pp. 308 à 329).

# Hitler et le racisme



*Comment avez-vous réagi en lisant tout cela ? Car enfin, c'est un appel à l'antisémitisme.*

Je n'avais aucune raison de remettre en cause les constats effectués par Hitler pendant son séjour à Vienne. Mais ces considérations historiques ne m'intéressaient guère. Ce qui était hier ne l'est pas nécessairement aujourd'hui. Quant à son long exposé sur la tactique juive de pénétration, il me paraissait trop abstrait. J'attendais des exemples historiques très divers avec des noms précis, des statistiques, des tableaux comparatifs... L'auteur n'en fournissait pas. Bref, la démonstration hitlérienne ne me convainquait pas. Plus exactement : les éléments avancés étaient insuffisants à mes yeux. Prétendre toutefois que cette démonstration aurait été le fait d'un fou fanatique me paraissait très malhonnête. Même s'il utilisait des expressions parfois violentes (« peste morale », « pires que des bacilles »...), Hitler raisonnait avec calme et logique. Certes, on



pouvait contester certaines de ses assertions — par exemple : « La volonté de sacrifice ne va pas, chez le peuple juif, au-delà du simple instinct de conservation » (ibid., p. 301) — mais aucune ne trahissait une quelconque folie pathologique dont aurait été affligé l'auteur. Y voir en outre un appel au meurtre collectif était une absurdité. Les luttes sociales des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles avaient donné lieu à des libelles bien plus terribles. Le discours de Hitler sur les juifs était bien moins violent que d'autres, lus ou entendus ailleurs, qu'ils aient été antijuifs, antimaçons, antibourgeois ou antireligieux. Quoi qu'il en soit, la lecture de *Mein Kampf* ne fit pas de moi un « bouffeur de juifs » ; tout juste avait-elle éveillé une méfiance...

**Et cette méfiance n'a-t-elle pas trouvé une confirmation ?**

Au final, non. Mais c'est une autre histoire...

**Et sur le racisme, quelles leçons avez-vous tiré de la lecture de *Mein Kampf* ?**

Dans mon manuel d'Histoire de Terminale, les auteurs parlaient de « la folie raciste de Hitler ». Or, là encore, *Mein Kampf* m'ouvrit les yeux sur une autre réalité. En matière de racisme, Hitler raisonnait logiquement à partir de constats et de théories admises à l'époque. A la page 283, il rappelait que les animaux s'accouplaient à l'intérieur d'une même espèce (« la mésange avec la

mésange, le pinson avec le pinson, la cigogne avec la cigogne, le campagnol avec le campagnol, la souris avec la souris, le loup avec la louve, etc. ») et que la Nature combattait toute dérogation à cette loi.

**Rien que de très vrai...**

Je ne suis pas un spécialiste de la question, mais je le crois. Puis Hitler exposait la théorie darwinienne de la sélection naturelle : « Tout croisement de deux êtres

est de dominer et non point de se fondre avec le faible, en sacrifiant ainsi sa propre grandeur » (ibid., p. 284). Hitler appliquait ensuite cette loi à l'humanité : « Si elle ne souhaite pas que les individus faibles s'accouplent avec les forts, elle veut encore moins qu'une race supérieure se mélange avec une inférieure, car, dans ce cas, la tâche qu'elle a entreprise depuis des siècles pour faire progresser l'humanité serait rendue vaine d'un seul coup » (ibid., p. 285). Et

**« *Mein Kampf* n'a jamais fait de moi un "raciste" au sens où l'entendent les antiracistes, c'est-à-dire un individu animé d'une haine épidermique. »**

d'inégale valeur donne comme produit un moyen terme entre la valeur des deux parents. C'est-à-dire que le rejeton est situé plus haut dans l'échelle des êtres que celui des parents appartenant à une race inférieure, mais reste en dessous de celui qui fait partie de la race supérieure. Par suite, il succombera, plus tard, dans le combat qu'il aura à soutenir contre cette race supérieure. Un tel accouplement est en contradiction avec la volonté de la nature qui tend à élever le niveau des êtres. Ce but ne peut être atteint par l'union d'individus de valeur différente, mais seulement par la victoire complète et définitive de ceux qui représentent la plus haute valeur. Le rôle du plus fort

plus loin : « [...] la conception "raciste" fait place à la valeur des diverses races primitives de l'humanité [...]. Elle ne croit nullement à leur égalité [celle des races], mais reconnaît au contraire et leur diversité, et leur valeur plus ou moins élevée. Cette connaissance lui confère l'obligation, suivant la volonté éternelle qui gouverne ce monde, de favoriser la victoire du meilleur et du plus fort, d'exiger la subordination des mauvais et des faibles » (ibid., pp. 380-1).

**En tant que scientifique, que pensez-vous de cet exposé ?**

Eh bien, lorsqu'il rappelait que les animaux se reproduisaient à l'intérieur de chaque espèce (« la mésange avec la mésange, le



pinson avec le pinson, la cigogne avec la cigogne, le campagnol avec le campagnol, la souris avec la souris, le loup avec la louve, etc. ») et qu'il adoptait cette loi à l'humanité, Hitler oubliait que chez les chiens, par exemple, les croisements entre races étaient monnaie courante et que les bâtards engendrés pouvaient être parfaitement aptes à la vie. Le Doberman en est un bon exemple. En fait, toutes ces questions ont été disputées par le

passé et je ne crois pas que l'on puisse y apporter des réponses universelles. La Vie est bien trop complexe, avec des paramètres bien trop nombreux, pour se laisser enfermer dans des systèmes rigides.

**On fait de Hitler le chantre de la « race aryenne ». En avez-vous trouvé la confirmation dans Mein Kampf ?**

Oui. Hitler affirmait : « Tout ce que nous admirons aujourd'hui

sur cette terre — science et art, technique et inventions — est le produit de l'activité créatrice de peuples peu nombreux et peut-être, primitivement, d'une seule race. C'est d'eux que dépend la permanence de toute la civilisation. S'ils succombent, ce qui fait la beauté de cette terre descendra avec eux dans la tombe » (ibid., p. 288). Mais de quelle race s'agissait-il ? Hitler répondait ainsi : « Ce serait une vaine entreprise que de discuter sur le point

## La mission de l'« Etat Raciste » selon Hitler

Hitler écrivait à propos de l'État raciste : « Il devra faire de la race le centre de la vie de la communauté ; veiller à ce qu'elle reste pure ; déclarer que l'enfant est le bien le plus précieux d'un peuple. Il devra prendre soin que, seul, l'individu sain procréé des enfants ; il dira qu'il n'y a qu'un acte honteux : mettre au monde des enfants quand on est malade et qu'on a des tares, et que l'acte le plus honorable est alors d'y renoncer. Inversement, il professera que refuser à la nation des enfants robustes est un acte répréhensible. [...] »

Celui qui n'est pas sain, physiquement et moralement, et par conséquent n'a pas de valeur au point de vue social, ne doit pas perpétuer ses maux dans le corps de ses enfants. L'État raciste a une tâche énorme à accomplir au point de vue de l'éducation. Mais cette tâche paraîtra plus tard quelque chose de plus grand que les guerres victorieuses de notre époque bourgeoise actuelle. L'État doit faire comprendre à l'individu, par l'éducation, que ce n'est pas une honte, mais un malheur digne de pitié, d'être malade et faible, mais que c'est un crime par contre, et une honte, de déshonorer ce malheur par son égoïsme en le faisant retomber sur un être innocent : que, par ailleurs, c'est témoigner d'une disposition d'esprit vraiment noble et des sentiments humains les plus admirables, quand l'individu,

souffrant d'une maladie dont il n'est pas responsable, renonce à avoir des enfants et reporte son affection et sa tendresse sur un jeune rejeton indigent de sa race, dont l'état de santé fait prévoir qu'il sera un jour un membre robuste d'une communauté vigoureuse. En accomplissant cette tâche éducatrice, l'État prolonge, au point de vue moral, son activité pratique. Il ne s'inquiètera pas de savoir s'il est compris ou non, approuvé ou blâmé, pour agir suivant ces principes. Si, pendant six cent ans, les individus dégénérés physiquement ou souffrant de maladies mentales étaient mis hors d'état d'engendrer, l'humanité serait ainsi délivrée de maux d'une gravité incommensurable ; elle jouirait d'une santé dont on peut aujourd'hui se faire difficilement une idée. En favorisant consciemment et systématiquement la fécondité des éléments les plus robustes de notre peuple, on obtiendra une race dont le rôle sera, du moins tout d'abord, d'éliminer les germes de décadence physique et, par suite, morale, dont nous souffrons aujourd'hui. Car, lorsqu'un peuple et un État seront engagés dans cette voie, on se préoccupera tout naturellement de développer la valeur de ce qui constitue la moelle la plus précieuse de la race et d'augmenter sa fécondité pour qu'enfin toute la nation participe à ce bien suprême : une race obtenue selon les règles de l'eugénisme » (ibid., pp. 402-403).



de savoir quelle race ou quelles races ont primitivement été dépositaires de la civilisation humaine et ont, par suite, réellement fondé ce que nous entendons par humanité. Il est plus simple de se poser la question en ce qui concerne le présent et, sur ce point, la réponse est facile et claire. Tout ce que nous avons aujourd'hui devant nous de civilisation humaine, de produits de l'art, de la science et de la technique est presque exclusivement le fruit de l'activité créatrice des Aryens. Ce fait permet de conclure par réciproque, et non sans raison, qu'ils ont été seuls les fondateurs d'une humanité supérieure et, par la suite, qu'ils représentent le type primitif de ce que nous entendons sous le nom d'« homme ». L'Aryen est le Prométhée de l'humanité [...]. Si on le faisait disparaître, une profonde obscurité descendrait sur la terre ; en quelques siècles, la civilisation humaine s'évanouirait et le monde deviendrait un désert » (ibid., p. 289). Un peu auparavant, Hitler s'était appuyé sur l'Histoire pour étayer son affirmation : « L'histoire établit avec une effroyable évidence que, lorsque l'Aryen a mélangé son sang avec celui de peuples inférieurs, le résultat de ce métissage a été la ruine du peuple civilisateur. L'Amérique du Nord, dont la population est composée, en énorme majorité, d'éléments germaniques, qui ne se sont que très peu mêlés avec des peuples inférieurs appartenant à des races de couleur, présente une autre

humanité et une tout autre civilisation que l'Amérique du Centre et du Sud, dans laquelle les immigrants, en majorité d'origine latine, se sont parfois fortement mélangés avec des autochtones. Ce seul exemple permet déjà de reconnaître clairement l'effet produit par le mélange des races. Le Germain, resté de race pure et sans mélange, est devenu le maître du continent américain ; il le restera

future. Toute guerre perdue peut être la cause d'un relèvement ultérieur ; toute détresse peut rendre féconde l'énergie humaine et toute oppression peut susciter les forces qui produisent une renaissance morale, tant que le sang a été conservé pur. Mais la perte de la pureté du sang détruit pour toujours le bonheur intérieur, abaisse l'homme pour toujours et ses conséquences corporelles et

**« Aujourd'hui, je reste persuadé qu'un national-socialisme débarrassé de tout relent matérialiste issu de la pensée darwinienne et, ainsi, dénué de tout matérialisme biologique reste parfaitement envisageable. »**

tant qu'il ne sacrifiera pas, lui aussi, à une contamination incertaine » (ibid., pp. 285-6). D'où cet avertissement : « Les peuples qui se mélangent ou se laissent mélangés pèchent donc contre la volonté de l'éternelle Providence et leur chute, amenée par un plus fort qu'eux, n'est pas imméritée ; ce n'est pas une injustice qu'on leur fait, c'est au contraire le rétablissement du droit. Quand un peuple n'attache plus de prix aux caractères spécifiques de son être, qui lui ont été donnés par la nature et prennent leurs racines dans son sang, il n'a plus le droit de se plaindre de la perte de son existence terrestre. Tout ici-bas peut devenir meilleur. Toute défaite peut être mère d'une victoire

morales sont ineffaçables. Si l'on confronte cette unique question avec tous les autres problèmes de la vie, on s'aperçoit alors combien ces derniers ont peu d'importance mesurés à cet étalon. Ils sont tous bornés dans le temps ; la question du maintien ou de la perte de la pureté du sang existera tant qu'il y aura des hommes » (ibid., p. 327).

**Là encore, êtes-vous d'accord avec cet exposé ?**

Le raisonnement de Hitler était le suivant : « Sachant qu'aujourd'hui, toute la civilisation vient de l'Aryen, on en déduit "par réciproque" que l'Aryen est le seul civilisateur ». C'était écarter trop vite deux éventualités :



- qu'il ait existé, dans un passé inaccessible, d'autres civilisations créées par d'autres races, des civilisations qui n'auraient pas nécessairement reposé sur le « progrès matériel » ;

- qu'une race puisse un jour évoluer et supplanter l'Aryen, comme, par le passé, l'Aryen aurait supplanté une autre race aujourd'hui disparue ou dégénérée. Ces points faibles — je le souligne expressément — m'apparaissaient toutefois insuffisants pour rejeter l'exposé de Hitler. Fréquentant une classe de terminale C (scientifique), je découvrais depuis deux ans les sciences à un niveau plus haut que la moyenne et je me passionnais pour la philosophie (au bac, j'ai obtenu 13/20 dans cette matière). J'avais alors pu remarquer que, dans le domaine de la théorie et de la réalisation pratique, les principales innovations dites « scientifiques » étaient l'œuvre des Blancs. Quant à la philosophie, les auteurs que l'on me présentait en classe et que je découvrais par des lectures personnelles étaient aussi des Blancs. Certes, lecteur de René Guénon, je repoussais le « préjugé grec » selon lequel toute la civilisation était née en Grèce ou dérivait du seul savoir grec. L'Inde m'intéressait beaucoup et de cet intérêt en naissait un autre, plus général, pour des civilisations dites « perdues ». Mais — j'insiste — cela restait insuffisant pour prétendre que Hitler aurait souffert d'une « folie raciste ».

**On affirme que Hitler a défié la race. Est-ce vrai ?**

Oui. Reprenant une dialectique religieuse, Hitler faisait du mé-tissage le péché originel : « *Le péché contre le sang et la race est le péché originel de ce monde et marque la fin d'une humanité qui s'y adonne* » (ibid., p. 247). D'où cette mission confiée à l'« État raciste » : « *mettre enfin un terme au vrai péché originel* » et « *donner au Créateur tout-puissant des êtres tels que lui-même les a d'abord créés* » (ibid., p. 404).

**En tant que catholique, je suppose que vous ne pouvez pas être d'accord avec cet exposé.**

Certes, j'y apporterais des restrictions. Mais à ceux qui me déclaraient que cette doctrine conduisait nécessairement aux crimes de masse, je répondais qu'il n'en était rien. Dans *Mein Kampf*, Hitler avait souligné que la conception raciste exigeait non l'extermination du plus faible, mais sa « subordination ». Loin de me choquer, cette conception me paraissait au contraire conforme aux lois éternelles de la Nature. Le risque était tout naturellement de voir le plus fort écraser le plus faible au point d'attenter à sa dignité humaine, voire de l'anéantir. Cependant, la vie m'avait déjà appris que chaque médaille avait son revers et que — tout comme la langue de la fable d'Ésope — chaque grande chose pouvait être mal appliquée : j'avais vu de

mes yeux des professeurs abuser de leur autorité, des parents tirer parti de leur position pour contraindre injustement leurs enfants, des « grands » recourir à leur expérience pour tromper des « petits »... Dans la majorité des cas, toutefois, l'autorité, la position dominante et l'expérience avaient été utilisées à bon escient, c'est-à-dire pour réprimer les perturbateurs, permettre l'apprentissage et éviter des dangers. La subordination du faible face au fort avait donc toujours eu, *in fine*, des effets globalement bénéfiques. Les quelques abus constatés ne suffisaient pas pour remettre en cause cette loi.

**On peut donc dire que vous êtes un « raciste ».**

Ce que j'avais constaté à l'école, chez des camarades ou chez moi, je l'étendais aux relations entre peuples. Dans mon esprit, la subordination du faible face au fort n'avait rien de négatif ou de criminogène, bien au contraire ; elle s'apparentait au petit garçon face à son père. La seule différence était qu'avec les peuples, le petit garçon ne grandirait jamais assez pour se passer de son père. Cette généralisation, certains la considéreront peut-être illégitime ou naïve. Peut-être ont-ils raison. Mais elle explique pourquoi *Mein Kampf* n'a jamais fait de moi un « raciste » au sens où l'entendent les antiracistes, c'est-à-dire un individu animé d'une haine épidermique. Ma position, je l'ai expliquée dans un



livret intitulé : *Plaidoyer pour le racisme*. J'ai même fait scandale dans les milieux nationalistes en déclarant que j'acceptais un métissage ponctuel — mais inévitable — aux frontières des empires et que je ne serais pas outré si l'un de mes enfants se mariait avec une personne d'une autre race [2]. Aujourd'hui, je reste persuadé qu'un national-socialisme débarrassé de tout relent matérialiste issu de la pensée darwinienne et, ainsi, dénué de tout matérialisme biologique reste parfaitement envisageable. ***Vous avez dit que vous ne pouviez pas être communiste parce que vous étiez croyant. Mais on présente souvent Hitler comme diabolique ou, au moins, très antichrétien. Qu'avez-vous à dire à ce sujet ?***

sable des fautes de chacun. En comparant la grandeur des organisations religieuses qu'on a devant les yeux avec l'imperfection ordinaire de l'homme en général, on doit reconnaître que la proportion entre les bons et les mauvais est à l'avantage des milieux religieux. On trouve naturellement aussi dans le clergé des gens qui se servent de leur mission sacrée dans l'intérêt de leurs ambitions politiques, des gens qui, dans la lutte politique, oublient d'une façon regrettable qu'ils devraient être les dépositaires d'une vérité supérieure et non les protagonistes du mensonge et de la calomnie ; mais pour un seul de ces indignes, on trouve mille et plus d'honnêtes ecclésiastiques, entièrement fidèles à leur mission, qui émergent comme des îlots



# Hitler et le christianisme

La lecture de *Mein Kampf* m'apprent que Hitler n'était ni un adorateur de divinités infernales ni même l'ennemi irréductible des religions dites « chrétiennes ». Bien que critique face aux églises en tant qu'institutions humaines, il écrivait : « il serait injuste de rendre la religion, en tant que religion, ou même l'Église, respon-

au-dessus du marécage de notre époque mensongère et corrompue » (ibid., p. 119).

En matière de religion, Hitler avait parfaitement conscience de la nécessité des dogmes : « Il faut remarquer avec quelle violence continue le combat contre les bases dogmatiques de toutes les religions, sans lesquelles pour-

tant, en ce monde humain, on ne peut concevoir la survivance effective d'une fin religieuse. La grande masse du peuple n'est pas composée de philosophes ; or, pour la masse, la foi est souvent la seule base d'une conception morale du monde. Les divers moyens de remplacements ne se sont pas montrés si satisfai-





sants dans leurs résultats, pour que l'on puisse envisager, en eux, les remplaçants des confessions religieuses jusqu'alors en cours. [...] Ce n'est que par les dogmes que l'idée purement spirituelle chancelante et indéfiniment extensible est nettement précisée et transmise dans une forme sans laquelle elle ne pourrait pas se transformer en une foi. Sinon l'idée ne pourrait jamais se développer en une conception métaphysique ; en un mot, en une conception philosophique. Le combat contre les dogmes en soi ressemble beaucoup, dans ces conditions, au combat contre les bases légales générales de l'État ; et de même que la lutte s'achèverait par une complète anarchie, de même la lutte religieuse s'achèverait en un nihilisme religieux dépourvu de valeur. Pour le politicien, l'appréciation de la valeur d'une religion doit être déterminée moins par les quelques déficiences qu'elle peut présenter, que par les bienfaits des compensations nettement plus bienfaisantes. Mais tant que l'on ne trouve pas une telle compensation, il serait fou ou criminel de détruire ce qui existe » (ibid., pp. 266-7).

L'auteur avait conscience que les principes religieux (soutenus par des dogmes) étaient le meilleur rempart contre la décadence des mœurs : « En même temps que la foi aide à élever l'homme au-dessus du niveau d'une vie animale et paisible, elle contribue à raffermir et à assurer son existence. Que l'on enlève à l'humanité actuelle les principes religieux, confirmés par l'éducation, qui sont pratiquement les principes de moralité et de bonnes mœurs ; que l'on supprime cette éducation religieuse sans la remplacer par quelque chose d'équivalent, et on verra le résultat sous la forme d'un profond ébranlement des bases de sa propre existence. [...] Naturellement, dans la définition tout à fait générale du mot « religieux » sont incluses des notions ou des convictions fondamentales, par exemple celles de l'immortalité de l'âme, de la vie éternelle, l'existence d'un être supérieur, etc. Mais toutes ces pensées, quelque persuasion qu'elles exercent sur l'individu, demeurent soumises à son examen critique et à des alternatives d'acceptation et de refus, jusqu'au jour où la foi apodictique prend force de loi sur le sentiment et sur la raison. La foi

est l'instrument qui bat la brèche et fraie le chemin à la reconnaissance des conceptions religieuses fondamentales. Sans un dogme précis, la religiosité, avec ses mille formes mal définies, non seulement serait sans valeur pour la vie humaine, mais, en outre, contribuerait sans doute au délabrement général » (ibid., pp. 377-8). Ayant déjà pu constater les ravages de l'amoralité, de tels passages m'enthousiasmaient et je me rangeai résolument du côté de Hitler.

**Mais alors, comment expliquer toutes les tensions qui existèrent entre le III<sup>ème</sup> Reich et le Vatican ?**

Les explications sont multiples et je crois que leur principale source était le passage de Mein Kampf dans lequel l'auteur défendait le principe d'une séparation entre la politique et la religion : « Les partis politiques n'ont rien à voir avec les questions religieuses pour autant que les répercussions de ces dernières ne vont point contre la vie nationale, et ne minent pas la morale de la race ; de même, on ne doit pas mêler la religion à la lutte des partis politiques. Quand des dignitaires de l'Église se servent d'institutions ou même de doctrines religieuses pour porter atteinte à leur race, on ne doit jamais les suivre dans cette voie, ni les combattre par les mêmes armes. Les idées et les institutions religieuses de son peuple doivent rester toujours inviolables pour le chef poli-



tique ; sinon, qu'il cesse d'être un homme politique et qu'il devienne un réformateur, s'il en a l'étoffe ! Une autre attitude, en Allemagne surtout, doit conduire à une catastrophe » (ibid., p. 120).

Personnellement, j'approuvais ce point de vue développé par un chef politique conscient de ses limites. Mais l'Église catholique étant par nature universelle et la politique pénétrant nécessairement sur le domaine de la morale, une rencontre était inévitable, qui nécessiterait des accords. A supposer, par exemple, que l'État prohibe tout métissage au point d'interdire le moindre mariage interracial, l'Église, qui ne reconnaissait pas un tel interdit, ne pourrait approuver. Des discussions seraient alors nécessaires.

**Mais les tensions avec le Vatican furent bien plus nombreuses et, parfois, bien plus graves...**

Il est vrai que d'autres points de friction, bien plus graves, étaient susceptibles de surgir. Hitler ayant préconisé l'eugénisme, un national-socialisme pouvait exiger la stérilisation de citoyens, l'avortement thérapeutique et l'euthanasie. Dans ce cas, l'Église ne pourrait accepter et devrait publiquement condamner...

**... Et elle l'a fait.**

Oui, c'était sa mission. Aurait-on pu parvenir à un accord ? A supposer qu'après la guerre (en cas de victoire), le Reich ait voulu maintenir une politique eugéniste la plus intransigeante, la réponse eût été nécessairement négative, d'où une crise quasi

insurmontable. Fort heureusement, je suis persuadé que, les années passant, le national-socialisme aurait modéré son matérialisme biologique (donc son racisme et l'eugénisme intransigeant qui en découlait) [3]. Certes, cela n'aurait pas suffi pour effacer toutes les querelles avec l'Église, mais cela aurait permis d'éviter les impasses.

**Pensez-vous vraiment que Hitler estimait le national-socialisme compatible avec le christianisme ?**

Hitler croyait possible l'existence d'un christianisme conforme aux intérêts nationaux. Dans *Mein Kampf*, il avait écrit : « Qu'on élève le peuple allemand dès sa jeunesse à reconnaître exclusivement les droits de sa propre



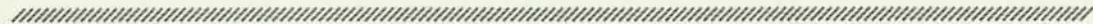




à l'arrière. Dans ces années, et surtout dans le premier enthousiasme, il n'y eut véritablement dans les deux camps qu'un empire allemand unique et sacré, pour l'existence et l'avenir duquel chacun adressait des prières à son ciel à lui » (*ibid.*, pp. 117-8). Hitler était donc loin d'être l'Antéchrist habituellement présenté, et je m'en réjouissais.

d'accord avec eux, car j'avais pu constater combien mes camarades perdaient leur temps à regarder d'épaisses imbécillités au lieu de s'interroger sur des sujets vraiment importants. D'où ma joie de constater que dans *Mein Kampf*, Hitler critiquait une certaine modernité décadente qui produisait de la « malpropreté » et « souillait tout ce qu'il y a de vraiment grand dans le passé » (*ibid.*, p. 259). Concernant l'édu-

## Hitler dictateur ?



race ; qu'on n'empoisonne point les cœurs des enfants par notre maudite « objectivité » dans les questions qui ont trait à la défense de notre personnalité ; alors — même dans le cas d'un gouvernement radical — on verra, comme en Irlande, en Pologne ou en France, que le catholique en Allemagne sera aussi toujours un Allemand. J'en vois la preuve la plus frappante dans cette époque où, pour la dernière fois, notre peuple dut comparaître devant le tribunal de l'histoire pour défendre son existence dans une lutte à mort. Tant que la direction d'en haut ne vint pas à manquer, le peuple a rempli tout son devoir de la façon la plus entière. Le pasteur protestant comme le curé catholique contribuèrent grandement tous deux au maintien de notre force de résistance, non seulement au front, mais surtout

**Pourtant, l'idéologue du Parti, Alfred Rosenberg, était très antichrétien.**

Nous aborderons cette question dans la prochaine livraison de *Sans Concession*. Vous comprendrez alors pourquoi les positions de Rosenberg étaient sans importance.

**Que pensez-vous des idées de Hitler sur « l'art dégénéré » ?**

A la maison, j'entendais souvent mon père critiquer l'art moderne dont il reprochait la laideur. Cela donnait des discussions assez vives avec ma mère qui, au nom de l'éclectisme bourgeois, essayait de comprendre la modernité dans la peinture, la sculpture et la musique. Malgré tout, mes parents s'entendaient pour dénoncer la vulgarité ambiante et cette pornographie envahissante (déjà !). J'étais bien souvent

cation des jeunes, il écrivait : « Parallèlement avec l'éducation du corps doit être mené le combat contre l'empoisonnement de l'âme : toute notre vie extérieure semble se passer dans une serre où fleurissent les manifestations et les excitations sexuelles. Regardez donc le « menu » de nos cinémas, de nos divers établissements et théâtres : il est indéniable que l'on ne trouve pas là l'alimentation qu'il faut, pour la jeunesse surtout. Dans les étalages et sur les colonnes de publicité, on travaille par les plus vils moyens à attirer l'attention du public : il est facile de comprendre, pour qui-conque a conservé la faculté de méditer, que de telles pratiques doivent porter de lourds préjudices. Cette atmosphère molle et sensuelle conduit à des manifestations et à des excitations, à un moment où le jeune garçon ne



devrait pas encore comprendre. On peut chercher d'une façon peu réjouissante, sur la jeunesse d'aujourd'hui, le résultat de ce mode d'éducation. Mûrie trop tôt, elle est vieille avant l'âge » (ibid., p. 253). Ce que j'avais pu constater chez certains de mes condisciples déjà marqués par les frasques démontrait l'exactitude de cette analyse. Au lycée Malherbe, ils étaient certes peu nombreux, mais leur comportement était assez éclairant. S'y ajoutaient les anecdotes rapportées dans les milieux médicaux et qui me revenaient régulièrement aux oreilles.

**On présente Hitler comme un adepte de la force brutale. On lui prête notamment cette phrase : « Oui, nous sommes des barbares, c'est là notre titre de gloire ».**

Cette phrase figure dans un faux notoire : le livre de Hermann Rauschning *Hitler m'a dit*. Une étude qui dévoile la supercherie est disponible sur notre site [4]. Hitler était avant tout un défenseur du courage civique et du principe de responsabilité. Pour avoir trop côtoyé des pleutres qui ne pensaient qu'à se fondre dans la masse en adoptant les idées générales et à rechercher la sécurité en « creusant leur trou », je l'applaudissais lorsqu'il écrivait : « nos opinions et nos actes ne doivent pas résulter de l'approbation ou de la désapprobation de notre époque, mais de l'obligation impérieuse de servir la vé-

rité dont nous avons conscience » (ibid., p. 392). Ou encore : « il faut faire comprendre aux jeunes gens qu'une réponse quelconque vaut toujours mieux que pas de réponse du tout. La peur de donner une réponse fausse est plus infamante que l'erreur dans la réponse. On doit se fonder sur cet axiome pour habituer les jeunes gens à avoir le courage de leurs actions » (ibid., p. 415). Et aussi : « l'État raciste doit libérer entièrement tous les milieux dirigeants et plus particulièrement les milieux politiques du principe parlementaire de la majorité [...]; il doit leur substituer sans réserve le droit de la personnalité » (ibid., p. 447).

**Pourtant, Hitler a eu recours à la force brutale des S.A. contre les communistes...**

Certes, mais parce que les communistes avaient commencé. Les S.A. n'ont été au départ qu'une milice de protection. Mais dans *Mein Kampf*, celui qui allait devenir le Führer expliquait : « Les conceptions et les idées philosophiques, de même que les mouvements motivés par des tendances

que cette force matérielle soit au service d'une idée ou conception philosophique nouvelle allumant un nouveau flambeau. [...] Toute tentative de combattre un système moral par la force matérielle finit par échouer, à moins que le combat ne prenne la forme d'une attaque au profit d'une nouvelle position spirituelle. Ce n'est que dans la lutte mutuelle entre deux conceptions philosophiques que l'arme de la force brutale, utilisée avec opiniâtreté et d'une façon impitoyable, peut amener la décision en faveur du parti qu'elle soutient. C'est pourquoi la lutte contre le marxisme a toujours échoué jusqu'ici » (ibid., pp. 171 et 173).

Ayant assisté à la tentative de révolution bolchevique en Allemagne en 1918-1919 et sachant que la vague rouge menaçait toujours de déferler, Hitler n'avait pas la naïveté de croire qu'une prise du pouvoir par un parti comme la NSDAP pourrait se faire sans se heurter de plein fouet au front bolchevique. Mais s'il acceptait d'avance l'emploi de la force, c'était parce qu'elle serait au service d'une idée phi-

**Hitler critiquait une certaine modernité décadente qui produisait de la « malpropreté » et « souillait tout ce qu'il y a de vraiment grand dans le passé ».**

spirituelles déterminées, qu'ils soient exacts ou faux, ne peuvent plus, à partir d'un certain moment, être brisés par la force matérielle qu'à une condition : c'est

losophique supérieure. Il n'était donc pas question de prendre le pouvoir par la violence uniquement pour le posséder, et il n'était pas question de s'y main-



tenir par la terreur au motif que, ne pouvant rien offrir d'autre au peuple, seule la peur permettrait de conserver la direction des affaires. Hitler écrivait d'ailleurs avec bon sens : « à la longue, les systèmes de gouvernement ne s'appuient pas sur la contrainte et la violence, mais sur la foi en leur mérite, sur la sincérité dans la présentation des intérêts d'un peuple et l'aide donnée à leur développement » (ibid., p. 281).

#### **On vous opposera les camps de concentration.**

Cette objection ne m'impressionne nullement. Je rappelle tout d'abord que ces camps n'avaient pas été, au départ, prévus par les nationaux-socialistes : leur création n'apparaissait ni dans

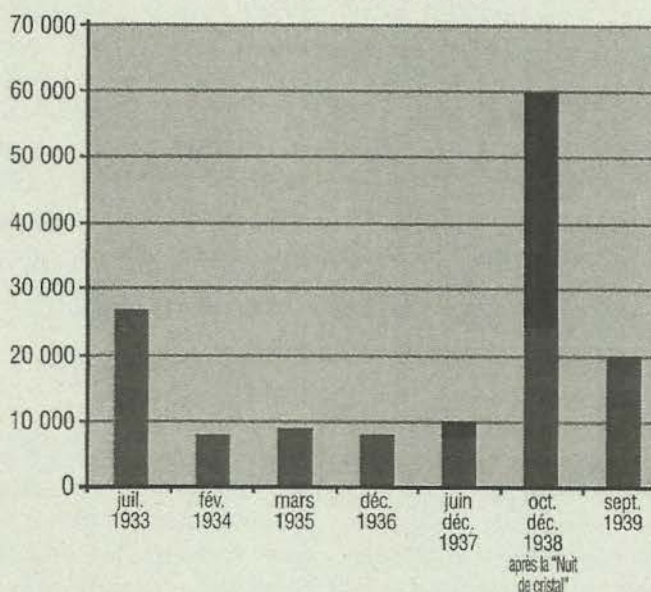
le programme public, ni dans un quelconque document interne du Parti. Elle fut une « mesure brusquée » pour parer à la menace communiste. A Nuremberg, Hermann Göring souligna : « [...] l'idée des camps de concentration [fut] une mesure brusquée prise contre les fonctionnaires du parti communiste qui, à cette époque, étaient des milliers à nous harceler » (TMI, IX, 448). J'ajoute que leur ouverture s'est effectuée dans la plus stricte légalité ; elle était conforme à l'article 48, alinéa 2, de la Constitution de Weimar qui concernait la protection du peuple et la lutte contre les citoyens susceptibles d'attenter à la sûreté de l'État. Il est en outre incontestable que les détenus internés en 1933 furent générale-

ment bien traités et que plusieurs milliers bénéficièrent d'une libération au bout de quelques mois. Toujours à Nuremberg, Hermann Göring expliqua sans pouvoir être contredit : « Pour les fêtes de Noël 1933, j'avais ordonné que fussent libérés les cas les moins dangereux ou ceux dont on avait l'impression qu'ils s'étaient adaptés à leur situation nouvelle. Je crois qu'on avait déterminé le chiffre de 5 000. Je répétais ce geste en novembre 1934, avec 2 000 internés. J'insiste sur le fait qu'il ne s'agissait que de la Prusse. A ce moment, si mes souvenirs sont exacts, mais je ne puis le dire exactement, un camp fut dissous ou du moins provisoirement fermé. C'était à une époque où personne ne soupçonnait que les camps deviendraient l'objet d'une enquête judiciaire internationale » (TMI, IX, 283).

#### **Mais il ne s'agissait que de la Prusse. Ne dispose-t-on pas de chiffres plus généraux ?**

Si, et je vous renvoie à un livre peu suspect de complaisance envers le national-socialisme, celui de Thomas Fontaine intitulé : *Déportations et génocide. L'impossible oublié* (éd. Taillandier, 2009). Il a été publié conjointement avec la Fédération de déportés et internés, résistants et patriotes (FNDIRP). A la page 66, un diagramme montre l'évolution du nombre d'internés dans les camps de concentration entre 1933 et 1939. De près de 30 000 en juillet 1933 on est passé à

**LES EFFECTIFS CONCENTRATIONNAIRES  
AVANT LA GUERRE (estimations)**



Extrait du livre  
peu suspect  
de sympathie  
pour Hitler :  
*Déportations  
et génocide.  
L'impossible  
oublié* de  
Thomas  
Fontaine. (éd.  
Taillandier,  
2009).



moins de 10 000 en février 1934. Les chiffres sont restés stables jusqu'en 1938, avec la forte poussée due aux suites de la Nuit de Cristal. En décembre, on comptait 60 000 détenus. Mais en septembre 1939, ce nombre était retombé à 20 000. Sur ce total, il n'y avait que la moitié de « politiques » ; les autres étaient des détenus de droit commun en détention préventive (criminels, voleurs, violeurs... ; *TMI*, XXI, 548).

l'ambassadeur américain à Berlin, S. R. Fuller Jr, le ministre de l'Économie allemande Hjalmar Schacht déclara : « *[Le Führer] a atteint la position qu'il occupe de la façon la plus démocratique, grâce aux votes libres du peuple* » [5]. C'était si vrai que dans un dossier publié à l'occasion du 75<sup>ème</sup> anniversaire de l'arrivée de Hitler au pouvoir par un magazine politiquement correct à 100 %, on lit : « *Les études de l'opinion allemande ont montré*

suivante : les camps ne sont pas inhérents à l'idéologie nationale-socialiste. Ils n'étaient prévus ni dans *Mein Kampf*, ni dans le programme de la NSDAP. Leur création en Allemagne en 1933, puis leur extension à partir de 1942 dérivent des circonstances de l'époque (la menace communiste en 1933 et la mondialisation de la guerre au cours de l'année 1941). Un national-socialisme sans les camps reste donc parfaitement possible.

# Hitler et l'ordre naturel

A la même époque, sur les 300 000 personnes qui se trouvaient en prison, le dixième y était pour des délits dits politiques (*TMI*, XXI, 548). On arrive à un total de (10 000 + 30 000 =) 40 000 détenus « politiques » sur une population totale d'environ 80 millions de personnes, c'est-à-dire 0,05 % de la population. Comme dictature, on fait mieux...

***Vous persistez donc à croire que Hitler ne fut pas un dictateur.***

Absolument. Les chiffres le démontrent. J'y ajoute certaines citations relevées ici ou là. Le 23 septembre 1935, dans une conversation privée avec

qu'Hitler a presque toujours pu compter sur le soutien populaire, même si la population n'appréciait pas certains aspects du régime, ou d'autres membres du parti nazi considérés comme des parvenus » [6]. Je rappelle enfin qu'en 1937, l'abbé Lambert avait souligné : « *Supprimer la liberté des adversaires est une chose... mais il faut savoir construire et savoir créer... Et certainement c'est parce qu'Hitler a su construire et créer que beaucoup des ennemis les plus acharnés du national-socialisme se sont ralliés au régime... malgré la suppression des libertés individuelles* » [7]. Ma conclusion sur ce sujet est la

***On assimile souvent Hitler aux révolutionnaires français de 1789 ou aux bolcheviques de 1917 qui voulaient faire « table rase » du passé. Je suppose que vous n'êtes pas d'accord.***

En effet, je ne suis pas d'accord. Les écrits de René Guénon qui fustigeaient le matérialisme moderne et le « règne de la quantité » symptômes du Kali Yuga — l'âge sombre de l'humanité — me faisaient rejeter tous ces « partis du progrès » qui prétendaient délaisser le passé vu comme obscurantiste pour promettre une libération de l'humanité dans de nouvelles « valeurs ». Sur ce point aussi, la



lecture de *Mein Kampf* me faisait découvrir une concordance de vue avec Hitler. Il expliquait : « quand une idée nouvelle, un nouvel enseignement, une nouvelle conception du monde, comme aussi un mouvement politique ou économique essaie de nier tout le passé, de le présenter comme mauvais ou sans valeur, cette seule raison doit rendre déjà extrêmement prudent et méfiant. La plupart du temps, une telle haine a pour cause, soit la moindre valeur de celui qui la professe, soit une intention mauvaise en soi. Une rénovation vraiment bienfaisante de l'humanité aura toujours et éternellement à construire là où s'arrête la dernière fondation solide. Elle n'aura pas à rougir d'utiliser des vérités

1). Là encore, un tel discours m'enthousiasmait. Loin d'être un « extrémiste », Hitler se plaçait au contraire au juste milieu, entre les conservateurs sclérosés et les destructeurs acharnés. Il est d'ailleurs intéressant de noter que si la révolution française de 1789 et la révolution russe de 1917 furent assez sanguinaires, la révolution allemande de 1933 ne le fut pas, ou si peu. Dans un livre publié en 1939 et intitulé : *Le relèvement de l'Allemagne*, un Français antinazi écrivit : « Une révolution vient de se produire, sans coup de force, sans effusion de sang. Elle a été réalisée par de simples manœuvres de parlement et d'antichambre, dans les formes traditionnelles du jeu des partis » [8].

comparer à la révolution française ou russe, c'est une imposture. En effet, là où *Mein Kampf* m'apporta la lumière, ce fut à l'occasion de deux réflexions de son auteur. Afin que le lecteur comprenne mieux cette illumination, je dois préciser qu'ayant beaucoup observé la nature qui m'entourait, j'avais été émerveillé par l'ordre qui y régnait. Je me disais que tout cela ne pouvait être le fruit du hasard. L'année de Terminale était venue renforcer ce sentiment : l'étude de l'A.D.N., du système hormonal humain et des neurotransmetteurs dans le cerveau m'avait convaincu qu'en tant qu'édifice ordonné et si finement équilibré, la Vie n'avait pu naître de réactions chimiques purement fortuites. Voilà pourquoi bien que m'étant éloigné du christianisme — par simple indifférence, j'étais resté déiste — j'étais convaincu de l'existence d'un Créateur intelligent, donc de l'existence d'un ordre divin dont l'ordre naturel constaté n'était que le reflet. Mais l'existence d'un ordre universel n'obligeait-elle pas l'homme à le respecter ? Question capitale à laquelle il fallait nécessairement répondre positivement. Or, depuis des années, j'avais pu m'apercevoir que la société vivait de façon totalement autonome, c'est-à-dire sans se soucier d'un quelconque ordre divin. Certes, je voyais mon père rejeter violemment l'homosexualité comme étant « contre-nature », mais ce rejet n'était rattaché à aucune doctrine géné-

**« Cent trente ans après la Révolution française qui avait chassé Dieu de la société, Hitler l'autodidacte avait redécouvert la nécessité de respecter l'ordre naturel, reflet de l'ordre divin. »**

déjà établies : car toute la culture humaine, ainsi que l'homme lui-même, ne sont bien que le résultat d'une évolution longue et une, dans laquelle chaque génération a apporté et introduit sa pierre pour construire l'édifice. Le sens et le but des révolutions ne sont donc pas de démolir tout cet édifice, mais de supprimer ce qui est mal ou mal adapté, et de bâtir en plus et auprès de ce qui existe à l'endroit sain qui a été de nouveau libéré » (*Mein Kampf*, pp. 260-

***On pourra vous répondre que c'est un pur accident de l'Histoire et que la révolution allemande aurait également pu être très violente. Imaginez par exemple que la tentative de putsch organisée en 1923 par Hitler ait été couronnée de succès...***

Sans doute. Mais dans les faits, la révolution allemande s'est déroulée sans effusion de sang (j'écarte naturellement la « nuit des longs couteaux » qui fut une purge intérieure). Quant à la



rable. Si lui et d'autres parlaient de comportements anormaux ou contre-nature, ils ne s'interrogeaient jamais sur ce que signifiait l'existence d'une « normalité » et d'une « nature ». Dieu ? Ils y croyaient dans leur majorité, mais cela n'allait pas plus loin. Ils vivaient chaque jour comme s'il n'existait pas, donc sans ce souci d'un quelconque ordre divin à respecter. D'ailleurs, s'ils refusaient généralement l'homosexualité, le transsexualisme, le sadomasochisme et les autres déviances, ils finissaient toujours par dire : « Après tout, si les gens font ça chez eux, ils sont libres... »

Mais voilà que dans *Mein Kampf*, Hitler écrivait à propos du rôle de l'État : « L'État n'a rien à faire avec une conception économique ou un développement économique déterminé ! Il n'est pas la réunion des parties contractantes économiques dans un territoire précis et délimité, ayant pour but l'exécution de tâches économiques ; il est l'organisation d'une communauté d'êtres vivants, pareils les uns aux autres au point de vue physique et moral, constituée pour mieux assurer leur descendance, et atteindre le but assigné à leur race par la Providence » (*Mein Kampf*, p. 151). Plus loin, il prévenait : « L'homme ne doit jamais tomber dans l'erreur de croire qu'il est véritablement parvenu à la dignité de seigneur et maître de la nature (erreur que peut permettre très facilement la présomption à laquelle



conduit une demi-instruction). Il doit, au contraire, comprendre la nécessité fondamentale du règne de la nature et saisir combien son existence reste soumise aux lois de l'éternel combat et de l'éternel effort, nécessaires pour s'élever. Il sentira dès lors que dans un monde où les planètes et les soleils suivent des trajectoires circulaires, où des lunes tournent autour des planètes, où la force règne, partout et seule, en maîtresse de la faiblesse qu'elle contraint à la servir docilement, ou qu'elle brise, l'homme ne peut pas relever de lois spéciales. Lui aussi, l'homme subit la domination des principes éternels de cette ultime sagesse : il peut essayer de les saisir, mais s'en affranchir, il ne le pourra jamais » (*ibid.*, p. 243).

Quand Hitler parlait d'un « but assigné [...] par la Providence », il invoquait nécessairement un dessein divin, c'est-à-dire un ordre surnaturel. Et quand il parlait de lois de la nature indépassables, il invoquait un ordre naturel que l'homme ne pouvait violer. A la page 72, d'ailleurs, il

avait lancé cet avertissement solennel : « La nature éternelle se venge impitoyablement quand on transgresse ses commandements. C'est pourquoi je crois agir selon l'esprit du Tout-Puissant, notre créateur, car :

*En me défendant contre le Juif [qui répand le marxisme, doctrine destructrice], je combats pour défendre l'œuvre du Seigneur »* (*ibid.*, p. 72).

**Pour vous, donc, Hitler venait réintroduire Dieu dans la société.**

Oui. Cent trente ans après la Révolution française qui avait chassé Dieu de la société, Hitler l'autodidacte avait redécouvert la nécessité de respecter l'ordre naturel, reflet de l'ordre divin. Et parce qu'il était autodidacte, sa pensée ne plongeait pas ses racines dans une nostalgie et un passéisme stériles. Hitler voulait réaliser une synthèse entre passé et modernité. Tourné vers le futur, il savait que l'homme, pour être lui-même, devait garder en mémoire le respect qu'avaient ses ancêtres pour le Créateur et



l'ordre qu'il avait créé. Mieux, il déclarait qu'être soumis aux lois de la nature pour concourir à l'ordre universel (donc au Bien commun) était le vrai destin de l'homme. A la page 377 de *Mein Kampf*, on lisait : « On peut donc poser en axiome que non seulement l'homme vit pour servir un idéal plus élevé, mais aussi que cet idéal parfait constitue à son tour pour l'homme une condition de son existence. Ainsi se ferme le cercle » (ibid., p. 377). Voilà pourquoi, sur le mariage, il avait écrit : « Même le mariage ne peut pas être considéré comme un but

en soi : il doit conduire vers un but plus élevé, la multiplication de l'espèce et de la race : telle est son unique signification, telle est son unique mission » (ibid., p. 251). Et plus loin, sur la notion de « Bien commun » : « Ce qui fait la grandeur de l'Aryen, ce n'est pas la richesse de ses facultés intellectuelles, mais sa propension à mettre toutes ses capacités au service de la communauté. L'instinct de conservation a pris chez lui la forme la plus noble : il subordonne volontairement son propre moi à la vie de la communauté et il en fait le sacrifice

quand les circonstances l'exigent. Les facultés civilisatrices et constructrices de l'Aryen n'ont pas leur source dans ses dons intellectuels. S'il n'avait que ceux-là, il ne pourrait agir que comme destructeur, mais jamais comme organisateur. Car la condition essentielle de toute organisation, c'est que l'individu renonce à faire prévaloir son opinion personnelle aussi bien que ses intérêts particuliers, et les sacrifie au profit de la communauté. C'est par ce détour qu'en se sacrifiant au bien général, il reçoit sa part. [...] Cette disposition d'esprit, qui rejette au





second plan l'intérêt de l'individu au profit du maintien de la communauté, est la première condition préalable de toute civilisation humaine véritable. Par elle seule peuvent naître les grandes œuvres humaines dont les fondateurs sont rarement récompensés, mais qui sont pour les descendants la source de biens abondants » (ibid., p. 297). Et aussi : « Sitôt que l'égoïsme établit sa domination sur un peuple, les liens d'ordre se relâchent et, en poursuivant leur propre bonheur, les hommes sont précipités du ciel dans l'enfer. La postérité oublie les hommes qui n'ont cherché que leurs propres intérêts et vante les héros qui ont renoncé à leur bonheur particulier » (ibid., p. 299). Je comprenais désormais pourquoi, au-delà du bruit et des danses, les réceptions données chez moi n'irradiaient pas le bonheur, mais la vaine agitation. Tous ces bourgeois menaient une vie éloignée de toute aspiration supérieure, donc une vie désespérément vide. D'où leur envie de s'oublier en se noyant dans le bruit, les lumières, l'agitation, le tout arrosé d'alcool.

**Hitler vous avait donc permis de comprendre ce qui, pour vous, était resté une énigme.**

Oui. Hitler m'avait permis de comprendre et, ainsi, de résoudre un problème qui m'avait tenu en échec. Certes, je n'étais pas d'accord avec tout ce qui était écrit dans *Mein Kampf*. Mais j'étais désormais convaincu de

deux choses :

- Hitler avait raison lorsqu'il affirmait que l'homme était fait pour se mettre au service de la communauté pour la réalisation d'une mission donnée à ce peuple par la Providence ;
- la société qu'il avait mise sur pieds à partir de 1933 n'avait pas

disposer d'eux-mêmes. Sur le plan de la politique internationale, on n'y demande, pour le peuple allemand, que l'égalité des droits avec les autres nations ; que, par là, les discriminations imposées au peuple allemand par le Traité de Versailles fussent être abolies, est tout à fait évident. On deman-

**« La condition essentielle de toute organisation, c'est que l'individu renonce à faire prévaloir son opinion personnelle aussi bien que ses intérêts particuliers, et les sacrifie au profit de la communauté. »**

**Hitler**

été criminelle, bien au contraire. Grâce aux principes sains qui la sous-tendaient, elle avait connu une réussite sociale exemplaire et mené le peuple au bonheur.

Bien plus tard, j'appris qu'au procès de Nuremberg, Hjalmar Schacht avait déclaré : « si *Mein Kampf* exposait des idées extravagantes et diffuses, il en contenait aussi de fort raisonnables » (TMI, XII, 431). Quant au programme du parti national-socialiste, il avait expliqué avec bon sens : « Les débats qui se sont jusqu'à présent déroulés ne m'ont pas donné l'impression que l'opinion du Ministère public sur le caractère criminel du programme du Parti fût unanime. Je ne trouve, dans le programme du Parti, rien qui soit le signe d'une intention criminelle. L'union de tous les Allemands, qui y joua un grand rôle, n'y est jamais revendiquée que sur la base du droit des peuples à

dait des terres pour nourrir notre peuple et y établir l'excédent de notre population ; je ne puis y voir aucun crime car on a expressément ajouté, entre parenthèses, derrière le mot « terres » : colonies. J'ai toujours considéré cela comme une revendication coloniale que j'avais défendue moi-même, bien longtemps avant l'apparition du national-socialisme. Ce qui me paraissait le plus déconcertant et, à mon avis, dépassait les limites, c'étaient les dispositions retirant aux juifs leurs droits de citoyens ; mais ce qui était rassurant d'un autre côté, c'était qu'on devait appliquer aux juifs le statut des étrangers, c'est-à-dire qu'ils devaient être soumis à la même législation que les étrangers résidant en Allemagne [...]. En outre, on insistait sur le fait que tous les citoyens devaient avoir les mêmes droits et les mêmes devoirs. Le dévelop-



pement de l'éducation publique était signalé comme nécessaire, les sports et l'athlétisme étaient réclamés pour l'amélioration de la santé publique. On réclamait la lutte contre le mensonge politique délibéré, lutte qui fut, par la suite, menée avec vigueur par le Dr Goebbels. Et avant tout, on y réclamait la liberté de toutes les confessions religieuses et le principe d'un christianisme positif. Tel est l'essentiel du contenu du programme du Parti national-socialiste. Je n'y trouve rien qui soit de caractère criminel et il serait d'ailleurs assez curieux que

tances extérieures, donc qu'elles n'étaient pas inhérentes au national-socialisme ; un « national-socialisme sans les camps » était possible.

**Votre stratégie fut-elle couronnée de succès ?**

Non. Toutes mes tentatives de convaincre autrui se soldaient hélas par de lamentables échecs. La propagande orchestrée depuis quarante ans (à l'époque) était en grande partie responsable. Mais ce qui m'énervait le plus — et qui me fera plus tard rejeter les thèses du « complot » — c'était la

Non, non... Certes, je désespérais de pouvoir me faire comprendre, mais jamais il ne me serait venu à l'idée de nier ces « atrocités nazies » et plus particulièrement l'« Holocauste ». Ayant déjà assez de mal à soutenir une position qui me paraissait juste, jamais je n'aurais voulu défendre une thèse que je pensais mille fois controuvée. A mes yeux de « croyant », cette stratégie aurait été totalement contre-productrice. Elle m'aurait ridiculisé, stérilisant définitivement mon combat. Telle est la raison pour laquelle ni en 1986 au moment de

## Un combat politique

le monde ait maintenu des relations politiques avec les nationaux-socialistes pendant dix ans, si le programme de ce Parti avait été criminel » (ibid., p. 430). Hjalmar Schacht avait exposé avec 40 ans d'avance la pensée qui serait la mienne après la lecture de *Mein Kampf*. Non seulement la doctrine ébauchée par Hitler n'avait rien de criminel, mais en outre, elle offrait la solution aux Européens pour que le Vieux Continent puisse poursuivre la réalisation de sa mission séculaire. Voilà pourquoi à partir de cette époque, je me déclarais national-socialiste. Et lorsqu'on me parlait des « atrocités nazies », j'essayais d'expliquer qu'elles avaient été dues à des circons-

mauvaise volonté de mes interlocuteurs : lorsque je leur proposais de lire au moins des passages choisis de *Mein Kampf*, ils refusaient catégoriquement. Et lorsque je voulais leur citer un passage, ils m'interrompaient ou ils m'opposaient un autre argument sans rapport, si bien qu'il était impossible de discuter de façon constructive. Certes, les gens étaient soumis à la propagande, mais lorsque je leur offrais la possibilité de contempler un autre éclairage, ils détournaient les yeux et invoquaient les « atrocités nazies » pour clore le débat.

**Et c'est pour cette raison que vous êtes devenu révisionniste ?**

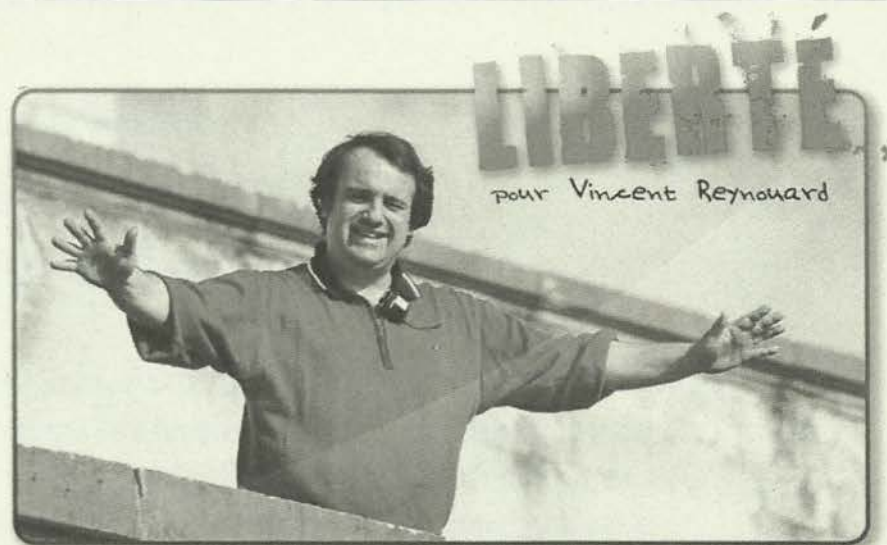
l'« affaire Roques », ni en 1987 au moment de l'affaire du « détail », je n'ai songé une seule seconde à embrasser la cause révisionniste. Je jugeais ce combat totalement inepte. A l'époque, je défendais mon « national-socialisme sans les camps ». Plus exactement, sachant que le III<sup>e</sup> Reich avait réussi socialement, je m'intéressais à l'économie dirigée. Je voulais convaincre les gens par l'économie. Aussi fréquentais-je la Librairie Française à Paris, une librairie tenue par Jean-Gilles Malliarakis, ancien chef de « Troisième Voie ». J'y achetais des ouvrages qui traitent de macro et de micro-économie ainsi que des expériences d'économie dirigée. J'étais alors en mathématiques-



spéciales au Lycée Saint-Louis, à Paris et la connaissance de cette science m'aidait beaucoup pour comprendre les travaux des économistes. Dans la librairie, un rayon était consacré au révisionnisme. Y figuraient notamment les quatre premiers tomes des *Annales d'Histoire Révisionniste* dont la parution avait commencé en 1987. A de nombreuses reprises, j'étais passé devant sans même m'arrêter. Tout juste avais-je pensé : « Et les témoignages ? Et les preuves ? Qu'en font-ils ? » Non, vraiment, cela ne m'intéressait pas.

**Alors comment en êtes-vous venu à lire le Rapport Leuchter ?**

Un jour de 1988, Jean-Gilles Malliarakis me proposa le cinquième tome des *Annales...* qui venait de paraître. « Vous suivez une formation scientifique, me dit-il, je pense que le Rapport Leuchter vous intéressera ». Guère convaincu, je suivis tout de même son conseil et rentrai au Lycée Saint-Louis avec ce livre rouge sous le bras. Le travail de Fred Leuchter fut pour moi une révélation. C'était cependant trop beau ; je n'osais pas y croire. Je n'osais pas croire que le principal argument antinazi n'était qu'un écran de fumée. Je me précipitai à la Librairie française pour acheter les tomes 1 à 4. Pendant deux jours, je lus tout sans presque jamais m'arrêter. En sortant de cette lecture, j'étais devenu une autre personne : j'étais devenu révisionniste. Des



années plus tard, j'avoue que si le *Rapport Leuchter* m'ébranla, ce qui me convainquit fut la façon dont les révisionnistes étaient traités et plus particulièrement le refus de tout débat avec eux. Car enfin, on m'avait toujours dit que la réalité de l'« Holocauste » était mille fois prouvée. Dès lors, il devait être facile, au cours d'une confrontation directe, d'opposer ces mille preuves aux « négateurs ». Ceux-ci pourraient en contester une, deux, dix, cent peut-être... mais ils seraient tout de même écrasés par les neuf cents autres. J'ajoute que la lecture de *Mein Kampf* m'avait fait découvrir bien des mensonges de la propagande officielle à propos de ce livre et de son auteur. Je n'étais donc plus disposé à croire aveuglément ce que les historiens disaient sur Hitler, le III<sup>e</sup> Reich et l'« Holocauste ». C'était fini. J'étais vacciné.

**Finalement, vous êtes devenu révisionniste pour des raisons politiques.**

Oui, et je ne m'en cache pas. Je ne m'en suis d'ailleurs jamais caché. Mais ce n'est que la réponse du berger à la bergère. Mes adversaires politiques utilisent le mensonge de l'« Holocauste »

pour prétendre empêcher toute renaissance nationale. Manque de chance, leur arme est un mensonge. J'aurais donc bien tort de ne pas en profiter. ●

[1] : Voy. A. Hitler, *Mein Kampf* (Nouvelles Éditions Latines, copie conforme à l'édition de 1934), pp. 58-9.

[2] : Voir mon entretien avec Franck Abed, disponible sur Internet.

[3] : Je me suis longuement exposé sur ce sujet dans ma « Lettre au Dr Dickès » (publiée dans *Sans Concession*, n° 58 à 60, mars 2010).

[4] : <http://www.phdnm.org/uploads/3/0/0/1/3001973/Rauschning.htm>.

[5] : Voy. le memorandum secret de J.R. Fuller au président Roosevelt, 11 octobre 1935. Présent dans les archives de Nuremberg. Copie en possession de V.R.

[6] : Voy. *Télémostique*, 30 janvier 2008, p. 7, col. B.

[7] : Voy. l'abbé Gabriel Lambert, *L'Allemagne d'aujourd'hui expliquée par l'Allemagne d'hier* (éd. Jean Renard, 1942), p. 179.

[8] : Voy. Albert Rivaud, *Le relèvement de l'Allemagne. 1918-1938* (éd. Armand Colin, 1939), p. 204.



## Lettre de David Veyseyre à Jérôme Bourbon

Cette lettre, envoyée le 20 mai 2012 par David Veyseyre à Jérôme Bourbon, a retenu toute l'attention de l'équipe de *Sans Concession*. Non pas pour les félicitations que l'auteur adresse à Vincent Reynouard, mais parce que nous partageons entièrement son analyse de la société actuelle.

Très cher Monsieur Bourbon,

Je vous remercie tout d'abord pour les deux dernières livraisons qui rivalisent toutes les deux de talent et d'excellence. Je vous épargne mes habituels dithyrambes.

Le courrier des lecteurs [de *Rivarol*] a été derechef très instructif et roboratif, [...].

Ce qui est plus grave en revanche, c'est de voir les arrogants qui ont l'outrecuidance, le front, d'aucuns diraient la *Houtzpah*, d'éreinter Vincent Reynouard pour des idées qu'il professe honnêtement et non hardiment.

Contrairement aux comiques qui entreprennent Vincent Reynouard, ce dernier a une conscience qui s'élève au-dessus de son ventre et de ses loisirs, Vincent a une vision *sub specie aeternatis* de l'histoire de l'Europe et de la civilisation.

L'individualisme libéral comme le collectivisme marxiste sont les deux faces d'une même pièce, ils constituent tous les deux un matérialisme qui abâtardit, avilit l'homme et l'asservit à l'objet ; dans l'individualisme libéral et le collectivisme oriental, l'homme s'accomplit et se réalise dans l'objet, il ne peut rien en sortir de bon, sinon un type humain, dégradé, efféminé, incurieux, épuisé, frivole, inconstant, déraciné, anhistorique, sans substance, sans gravité, inculte et inaccessible à ce qui est grand, élevé et beau. Vous pouvez ainsi comprendre pourquoi ces 60 ans d'individualisme forcené ont enfanté la plus grande catastrophe anthropologique de l'histoire

européenne : c'est la fameuse mutation anthropologique dont parlait à très juste titre Philippe Murray.

Mais les prodromes de cette catastrophe anthropologique ont été décelables bien plus tôt, au XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'accélération de la mutation de nos sociétés occidentales paysannes et traditionnelles en sociétés industrielles modernes où l'argent et la matière ont pris axiologiquement et symboliquement une place de plus en plus importante (lire tout simplement *La Comédie Humaine* de Balzac). C'est à cette aune qu'il faut appréhender le fascisme et toutes les droites révolutionnaires d'avant-guerre. Ce n'est ni plus ni moins que l'*ultima ratio regum* de la meilleure conscience européenne et de nos meilleurs esprits qui ont compris le néant dans lequel l'Europe s'abîmait. Le fascisme est justement un idéalisme, c'est un antimatérialisme, il veut faire de tous les hommes des aristocrates et leur enseigne que la matière est vile ; son anthropologie n'est pas pessimiste, il sait que l'homme est perfectible et il veut le perfectionner moralement, corporellement et intellectuellement dans la mesure de ses limites. C'est partant tout le contraire de l'individualisme libéral qui postule seulement que l'Homme ne doit pas faire ce que la loi proscriit. Mais la neutralité axiologique de l'individualisme libéral qui croit à tort ainsi apaiser et réguler tous les conflits et intégrer tout le monde pacifiquement par le truchement des mécanismes impersonnels du droit et du marché



([Jean-Claude] Michéa explique magnifiquement tout cela), produit encore plus de chaos et de disharmonie, puisque l'harmonie d'une société et des hommes qui la composent ne repose pas sur la matière mais sur la morale, la culture et l'esprit. Il y avait bien plus d'harmonie dans la société française du XVI<sup>e</sup> siècle quand on égorgeait les protestants qu'aujourd'hui dans les pays d'Europe du nord-ouest où plus personne ne partage un patrimoine spirituel et culturel commun et ne communie dans les mêmes valeurs (je parle pourtant des autochtones et pas des allogènes, eux partagent les mêmes valeurs et sont enracinés). Le fascisme bien compris, et pas le terme galvaudé, était et est donc bien la seule panacée à une société industrielle et technique moderne anémiée, antitraditionnelle et mortifère. Vincent est tout sauf un provocateur, il a compris tout cela. Le seul drame des droites révolutionnaires, c'est qu'elles n'ont encore jamais gouverné et fait leurs preuves. Le temps où elles ont gouverné fut trop bref ; pendant cette période, cependant, on a pu voir les énormes progrès en tout genre qu'elles ont favorisés.

Le progrès culturel et moral ne peut venir que du fascisme et des régimes approchants, il serait superfétatoire d'entrevoir à quoi ressemblerait l'Europe actuelle si l'Allemagne n'avait pas perdu la guerre. Entre un libéralisme sans âme et technomorphe de ploutocrates anglo-saxons et juifs, et l'Europe allemande, mon choix est vite arrêté. Vincent a donc raison, c'est tout sauf un provocateur et M. Arnaud de Périet et ses acolytes feraient donc mieux d'œuvrer au rapatriement des cendres du Maréchal à Douaumont afin qu'il repose en paix parmi ses soldats. Oui, l'Europe est morte à Berlin sous les balles et les instincts déchaînés des hordes kalmoukes à l'est de l'Oder et des bombes incendiaires de la ploutocratie judéo-protestante et anglo-américaine à l'ouest. Mes inclinations vont plus vers le fascisme italien et la Révolution conservatrice allemande,

il faut cependant reconnaître que personne ne sait aujourd'hui ce qu'aurait été l'œuvre civilisatrice du national-socialisme, mais elle aurait été sans doute plus grande que celle du gaullisme, du libéralisme et de tous les fieffés incultes et menteurs des plateaux télé et des universités qui nous disent que le mal est là et que l'hydre est toujours prête à renaître.

Ne nous laissons pas impressionner par toute cette lie qu'il va falloir combattre jusqu'à notre

***« Le fascisme est justement un idéalisme, c'est un antimatérialisme, il veut faire de tous les hommes des aristocrates et leur enseigne que la matière est vile ; son anthropologie n'est pas pessimiste, il sait que l'homme est perfectible et il veut le perfectionner moralement, corporellement et intellectuellement dans la mesure de ses limites. C'est partant tout le contraire de l'individualisme libéral. »***

dernier souffle et si besoin... Soyons fiers, méprisons toute la vermine du Système, de la télé et les politiques, utilisons les bons termes, le fascisme n'est qu'un idéalisme (lire l'article magnifique de Croce, le philosophe officiel du fascisme, où ce dernier s'efforce à définir ce qu'est le fascisme), l'individualisme libéral et le collectivisme oriental ne sont qu'un matérialisme. Et nous sommes bien sûr idéalistes, nous savons qu'il y a une notion du Bien, du Beau et du Vrai à laquelle il faut que nous nous sacrifions pour accéder à la plénitude de l'humanité.

David Veyseyre

[...]



# ANNEXES

Les documents qui vont suivre servent à appuyer les présentes études en garantissant l'existence des sources employées et l'exactitude des citations. Beaucoup de ces documents sont publiés pour la première fois.

## Annexes de l'article : Bensoussan : truand !

Beaucoup font leurs prières, d'autres disent : Qui est ce qui nous donne de l'eau pour la mort? (Rite israélite?) - Dans les chambres, la SS presse les hommes. "Bien remplir" - le hauptmann Wirth a ordonné. Les hommes nus sont debout aux pieds des autres, 700-800 à 25 mètres carrés, à 45 m cube! - Les portes se ferment. Cependant, le reste du train, nus, attendent. On me dit : aussi en hiver nus! - Mais ils se peuvent emporter la mort! - C'est pour cela, donc, qu'ils sont ici! - était la réponse!

Ci-dessus : fragment de la déposition de Kurt Gerstein le 26 avril 1945. Il y est bien question de « 700-800 [personnes] à 25 mètres carrés ». Une impossibilité physique manifeste.

Ci-contre : *Le Bréviaire de la haine*, de Léon Poliakov (1951, rééd. de 1979). Afin d'effacer l'impossibilité physique manifeste, l'auteur triche en remplaçant « 25 m<sup>2</sup> » par « 93 m<sup>2</sup> ».

### LES EXTERMINATIONS

223

coups de cravache de la part du capitaine Wirth lui-même, elle disparaît dans la chambre à gaz. Beaucoup font leur prière, d'autres demandent : « Qui est-ce qui nous donnera de l'eau pour la mort? » (Rite israélite.) Dans les chambres, des SS pressent les hommes : « Bien remplir », a ordonné Wirth, 700-800 sur 93 m<sup>2</sup>! Les portes se ferment. A ce moment, je comprends la raison de l'inscription « Heckenholt ». Heckenholt, c'est le

Ci-contre : Fragment de la thèse soutenue par Henri Roques sur les « confessions » de Kurt Gerstein (tableau D, volet 5). L'auteur dénonce la tricherie de Léon Poliakov.

700 à 800 personnes debout sur 25 m<sup>2</sup>, dans 45 m<sup>3</sup>, c'est une constante des "confessions". Nombreux sont les auteurs non révisionnistes qui ont changé soit la superficie, soit le nombre des personnes, et supprimé le volume. La liste ci-après n'est pas exhaustive :

- L. Poliakov remplace les 25 m<sup>2</sup> par 93 m<sup>2</sup> et élimine, à deux reprises, les 45 m<sup>3</sup> (op. cit. 1951, 1960, 1979, p. 223 - 1974 p. 294 - M.J. 1964, p. 9) ; il ne dit pas non plus qu'ils sont debout ;
- Saul Friedländer (op. cit. p. 106) et François Delpech (Hist. et Géo. 1979, p. 630) ont recopié Léon Poliakov ;
- Gideon Hausner arrondit à 100 m<sup>2</sup> vraisemblablement la superficie donnée par Léon Poliakov (Just. Jérus. Trad. fr. p. 228) ;
- Lucy S. Dawidowicz écrit que chaque Juif disposait d'un "square foot", ce qui donnerait 67,5 m<sup>2</sup> pour 750 personnes (War ag. Jews, p. 148). La traduction française du livre propose 30 cm<sup>2</sup> (!) par personne (Guerre c/ Juifs, p. 240) ;
- Robert Neumann respecte les m<sup>2</sup> et les m<sup>3</sup> ; mais il ramène le nombre des victimes de 700/800 à 170/180, récidivant quelques lignes plus loin en écrivant : "les gens vivent [...] quatre fois 175 personnes dans quatre fois 45 m<sup>3</sup>" (Hitler/Aufst. u. Unterg. p. 192).

Ci-contre : *La revue d'histoire de la Shoah*, livraison de janvier-juin 2012. Les auteurs ont reproduit le tricheur Poliakov sans le corriger.

384

Aktion Reinhardt. Chroniques et témoignages

Dans les chambres, des SS pressent les hommes : « Bien remplir », a ordonné Wirth, 700-800 sur 93 m<sup>2</sup>! Les portes se ferment. Cependant, le reste du train, nus, attendent. On me dit : nus aussi en hiver ! Mais ils se peuvent attarder par la mort ! Mais c'est pour cela qu'ils sont ici ! - était la réponse ! A ce moment

### Annexe O.1 :

Bensoussan ignore les découvertes révisionnistes, même les plus aisément vérifiables.



être brûlés chaque jour.

Au sortir de la guerre, le chiffre de quatre millions de victimes avait été avancé par plusieurs survivants. Longtemps tenu pour une vérité officielle, ce chiffre n'était pourtant qu'une estimation de rescapés et ne reposait sur aucun calcul scientifique<sup>2</sup>. C'est à partir de l'étude *historique* des crématoires de Birkenau et du complexe concentrationnaire d'Auschwitz qu'on est parvenu au chiffre de 1,1 million de personnes assassinées.

La terreur constitue la toile de fond de Birkenau. C'est d'elle que parlent tous les manuscrits retrouvés, c'est elle qui rend compte du silence qui baigne ce monde à l'envers où le meurtre est devenu la norme et l'impératif moral d'un peuple saisi d'angoisse obsessionnelle. C'est elle qui explique ces scènes démentes où il arrive, la nuit venue, que *Sonderkommandos* et Allemands chantent ensemble comme au cours d'une soirée amicale. Tel est l'envers de cette folie. L'endroit, lui, se dit en chiffres : sur les 1 000 membres qui composaient le *Sonderkommando* en septembre 1944, il en reste 90 le 18 janvier 1945, le jour de l'évacuation du camp.

Fainsilber était arrivé de Compiègne le 27 mars 1942

*Ci-dessus* : *Des voix sous la cendre...* (2005), fragment de l'introduction de Georges Bensoussan. L'auteur évacue rapidement l'affaire des « 4 millions » de morts à Auschwitz en affirmant qu'il s'agissait juste d'une « *estimation de rescapés qui ne reposait sur aucun calcul scientifique* ».

*Ci-dessous* : le rapport de la commission d'enquête soviétique sur Auschwitz, présentée à Nuremberg sous le numéro URSS-008. Contrairement à ce que prétend Georges Bensoussan, le nombre de « 4 millions » était le fruit d'un calcul qui se voulait technique.

URSS-008

Im Krematorium Nr. 1, das 24 Monate lang bestand, konnten monatlich 9.000 Leichen verbrannt werden, was eine Gesamtsumme von 216.000 während der ganzen Dauer des Bestehens ergibt.

Die entsprechenden Ziffern sind: Krematorium Nr. 2 19 Monate, 90.000 Leichen im Monat, Gesamtzahl 1.710.000 Leichen. Krematorium Nr. 3, 18 Monate, 90.000 Leichen im Monat, Gesamtzahl 1.620.000 Leichen. Krematorium Nr. 4 17 Monate, 45.000 Leichen im Monat, Gesamtzahl 765.000 Leichen. Krematorium Nr. 5 18 Monate, 45.000 Leichen im Monat.

Die Gesamtfassungskraft der fuenf Krematorien war 279.000 Leichen im Monat mit einer Gesamtzahl von 5.121.000 Leichen fuer die ganze Dauer ihres Bestehens.

Da die Deutschen auch eine grosse Zahl von Leichen auf Scheiterhaufen verbrannten, muss man die Fassungskraft der Einrichtungen fuer die Vernichtung von Menschen in Auschwitz tatsaechlich hoeher veranschlagen als diese Zahl vermuten laesst. Aber auch wenn man beruecksichtigt, dass einzelne Krematorien nicht voll gearbeitet und dass sie zeitweise stillgelegt haben moegen, hat die Technische Kommission festgestellt:

Im Laufe des Bestehens des Lagers Auschwitz haben die deutschen Henker dort nicht weniger als 4.000.000 Staatsangehoerige der USSR, Polen, Frankreich, Jugoslawien, Tschechoslowakei, Rumänien, Ungarn, Bulgarien, Holland, Belgien und anderer Laender umgebracht.

Annexe 0.2 :



TÉMOIN HÖSS. — Oui.

COLONEL AMEN. — Témoin, vous avez fait, à la demande du Ministère Public, une déposition sous la foi du serment?

TÉMOIN HÖSS. — Oui.

COLONEL AMEN. — Je demande qu'on montre au témoin le document PS-3868, que je dépose sous le numéro USA-819.

*(Le document est remis au témoin.)*

Vous avez librement signé cet affidavit, témoin?

TÉMOIN HÖSS. — Parfaitement.

COLONEL AMEN. — Et il représente la vérité à tous égards?

TÉMOIN HÖSS. — Oui.

COLONEL AMEN. — Messieurs, nous avons ce document en quatre langues. *(Au témoin.)* Vous nous avez déjà donné quelques explications sur des passages de cet affidavit. Pouvez-vous en suivre la lecture? Est-ce que vous avez une copie de l'affidavit devant vous?

TÉMOIN HÖSS. — Oui.

425

15 avril 46

COLONEL AMEN. — Je saute le premier paragraphe et commence au paragraphe 2:

« Je me suis constamment occupé de l'administration des camps de concentration depuis 1934. J'ai été en fonctions à Dachau jusqu'en 1938, puis, comme adjoint à Sachsenhausen, depuis 1938 jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 1940, date à laquelle je fus nommé commandant d'Auschwitz. Je dirigeai Auschwitz jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre 1943 et estime que au moins 2.500.000 victimes y furent exécutées et exterminées par les gaz et le feu, et que, au moins un autre demi-million succomba à la faim et à la maladie, ce qui fait un total d'environ 3.000.000 de morts. Ce chiffre représente environ 70 ou 80% du nombre total des détenus d'Auschwitz, le reste ayant été sélectionné pour le travail forcé dans les industries des camps de concentration. Parmi ceux qui furent exécutés ou brûlés, il y avait à peu près 20.000 prisonniers de guerre russes (triés au préalable par la Gestapo dans les camps de prisonniers de guerre). Ceux-ci furent amenés à Auschwitz dans des convois de la Wehrmacht conduits par des officiers et des hommes de la Wehrmacht. Le restant du nombre total des victimes était composé de 100.000 Juifs allemands et un grand nombre de citoyens, pour la plupart Juifs, de Hollande, de France, de Belgique, de Pologne, de Hongrie, de Tchécoslovaquie, de Grèce ou d'autres pays. Nous exécutâmes environ 400.000 Juifs hongrois dans le seul camp d'Auschwitz, au cours de l'été 1944. »

Tout cela est-il vrai, témoin?

TÉMOIN HÖSS. — Oui, c'est exact.

COLONEL AMEN. — Je laisse maintenant les questions aux

15 avril 1946 : comparaissant à Nuremberg, l'ancien commandant d'Auschwitz certifie qu'entre mai 1940 et décembre 1943, trois millions de personnes sont mortes dans ce camp, assassinées pour la plupart (TMI, XI, 425-6). Georges Bensoussan rappelle qu'aujourd'hui, l'histoire officielle parle de 1,1 million de victimes dans ce camp. Pourquoi Rudolf Höss a-t-il menti et pourquoi son mensonge corroborait-il, comme par hasard, la propagande soviétique? On aimerait que Georges Bensoussan réponde à ces questions.

Annexe 0.3 :



## ***Annexes du dossier : Les « témoins » ne sauvent pas la thèse officielle***

que dans les crématoires ; seulement l'influence des conditions atmosphériques s'y faisait sentir avec plus de force.

L'ensemble de travaux que nécessitait l'extermination était effectué par un *kommando* spécial de Juifs. Ils accomplissaient leur horrible besogne avec une apathie d'abrutis. Leur plus grand souci était d'en finir le plus vite possible avec leur travail pour gagner une plus longue pause afin de pouvoir fouiller les effets des gazés et y trouver quelque chose à manger et à fumer. Quoiqu'ils fussent bien nourris et pourvus d'abondantes rations supplémentaires, on les voyait souvent traîner un cadavre d'une main et tenir dans l'autre quelque chose à manger et le mâcher. Même les travaux les plus exécrables, ceux de déterrer et de brûler les cadavres des charniers, ne les empêchaient pas de manger. Même le fait de brûler le cadavre d'un proche n'arrivait pas à les troubler<sup>78</sup>.

\*

En été 1943, à l'occasion de mon voyage de service à Budapest chez Eichmann, celui-ci me fit connaître d'autres projets d'action contre les Juifs. A ce

Annexe B.1 :

Fragment des Mémoires de Rudolf Höss qui démontre que les membres du *Sonderkommando* sortaient les cadavres des « chambres à gaz » sans porter de masque à gaz.



Chaque jour 10 000 déportés en moyenne arrivaient à *Birkenau*. Le pourcentage des déportés qu'on destinait au « séjour isolé »<sup>84</sup>, terme qui remplaçait depuis peu celui de *Sonderbehandlung*, était extrêmement élevé dans ces transports. Il y en avait beaucoup qui devinrent fous pendant ce voyage sous l'effet de la soif et de la dépression morale.

A cette époque, *Auschwitz* avait déjà acquis une large renommée. Lorsque un train entrainait dans la gare d'*Auschwitz* et que les gens tassés dans des wagons à bestiaux apercevaient par la petite lucarne le panneau avec le nom tristement célèbre de cette ville, il devenait inutile de leur conter des mensonges.

Les quatre crématoires marchaient à toute vapeur. Mais bientôt, à la suite d'un surchargement continu, les fours tombèrent en panne, et seul le crématoire III [IV] fumait encore. On n'y pouvait rien. Il fallait de nouveau avoir recours aux bûchers pour incinérer les corps qui s'amassaient par milliers derrière le crématoire. A peine le dernier gémissement eût-il expiré qu'on ouvrait les chambres à gaz pour les ventiler. Les rues du camp étaient encombrées de colonnes interminables des nouvelles victimes. On avait renforcé les *Sonderkommandos* qui travaillaient fébrilement en vidant sans arrêt les chambres à gaz<sup>85</sup>. On utilisa même à nouveau une des maisonnettes blanches. Elle fut nommée *bunker 5* et Moll y exerçait son métier « amusant ». Les crématoires I [II] et II [III] se trouvaient sous la direction du *SS-Oberscharführer* Muhsfeldt qui, encore à Lublin, avait acquis l'expérience nécessaire pour organiser le génocide. Le *SS-Oberscharführer* Voss était responsable du gazage et de l'incinération des cadavres dans les crématoires III [IV] et IV [V]. L'extermination allait son train sans arrêt.

<sup>84</sup> *Gesonderte Unterbringung* — désignait la mort dans la chambre à gaz.

<sup>85</sup> Au début de l'action d'extermination des Juifs hongrois on augmenta le nombre des prisonniers dans le *Sonderkommando* jusqu'à mille personnes.

137

Les derniers corps à peine retirés des chambres à gaz, on les traînait dans l'arrière-cour du crématoire, jonchée de cadavres, pour les jeter dans les fosses. En même temps dans les salles d'attente on déshabillait déjà les nouvelles victimes pour le gazage.

A cette allure, on arrivait à peine à emporter de la salle les vêtements des victimes. Parfois le pleurnichement d'un enfant oublié se faisait entendre sous un paquet d'effets. Le plus souvent un *SS* féroce le retirait et, en le prenant par les jambes, lui tirait une balle dans la tête. Höss pressait les *SS*, presque toujours ivres, affectés au service de ces cinq crématoires.

Les Russes avaient déjà occupé tout l'est de la Hongrie. Il n'y avait pas de temps à perdre. Lublin, le fameux jumeau d'*Auschwitz*, se trouvait déjà dans les

## Annexe B.2 :

Les Mémoires du *SS Pery Broad* parues dans *Auschwitz vu par les SS*. Ici les pages 137 et 138



Les orifices d'injection du gaz étaient pratiqués dans les parois latérales. Par contre dans les chambres à gaz des crématoires II et III, on envoyait le gaz par des orifices pratiqués dans le plafond d'où partaient des piliers spéciaux qui allaient jusqu'au plancher et qui étaient faits de plusieurs couches de filet métallique à mailles serrées à noyau mobile. Après avoir ouvert la boîte de cyclon, le désinfecteur SS en vidait le contenu dans un cône de distribution spécial et par ce moyen les petites mottes de terre siliceuse se disposaient uniformément à l'intérieur du noyau du pilier de lancement, ce qui accélérât l'action du gaz. On injectait chaque fois dans la chambre de 6 à 12 kg de gaz environ (en 1942 et 1943, la firme *Tesch und Stabenow* avait fourni au camp 19 652,69 kg de cyclon B). Par un judas spécial pratiqué dans la porte, le médecin SS qui contrôlait le déroulement de l'opération pouvait observer l'intérieur de la chambre. Le commandant du camp, Rudolf Höss, faisait partie des rares personnes qui, en dehors des médecins SS et du personnel qui desservait le crématoire, étaient témoins de la mise à mort dans les chambres à gaz. Voici ce qu'il écrivit à ce sujet :

« Par le judas de la porte on pouvait voir comment les personnes placées le plus près des conduits de lancement tombaient mortes immédiatement. Près d'un tiers des victimes mouraient aussitôt. Les autres commençaient à se bousculer, à crier et à aspirer l'air. Mais bientôt le cri tournait en râle et au bout de quelques minutes tous gisaient. Après qu'il se fut écoulé tout au plus 20 minutes personne ne bougeait plus »<sup>79</sup>).

Une fois les ventilateurs branchés et le gaz éliminé de la chambre, on ouvrait la porte, on en retirait les cadavres que l'on transportait par un monte-charge électrique dans le bâtiment du crématoire qui se trouvait à la surface.

Ensuite, après avoir coupé les cheveux et arraché les dents en or, on tirait les corps au pied des fours, on les plaçait sur un wagonnet spécial que l'on poussait à l'intérieur. La crémation durait environ 20 minutes. Les cendres et les débris d'os non consumés étaient passés à des

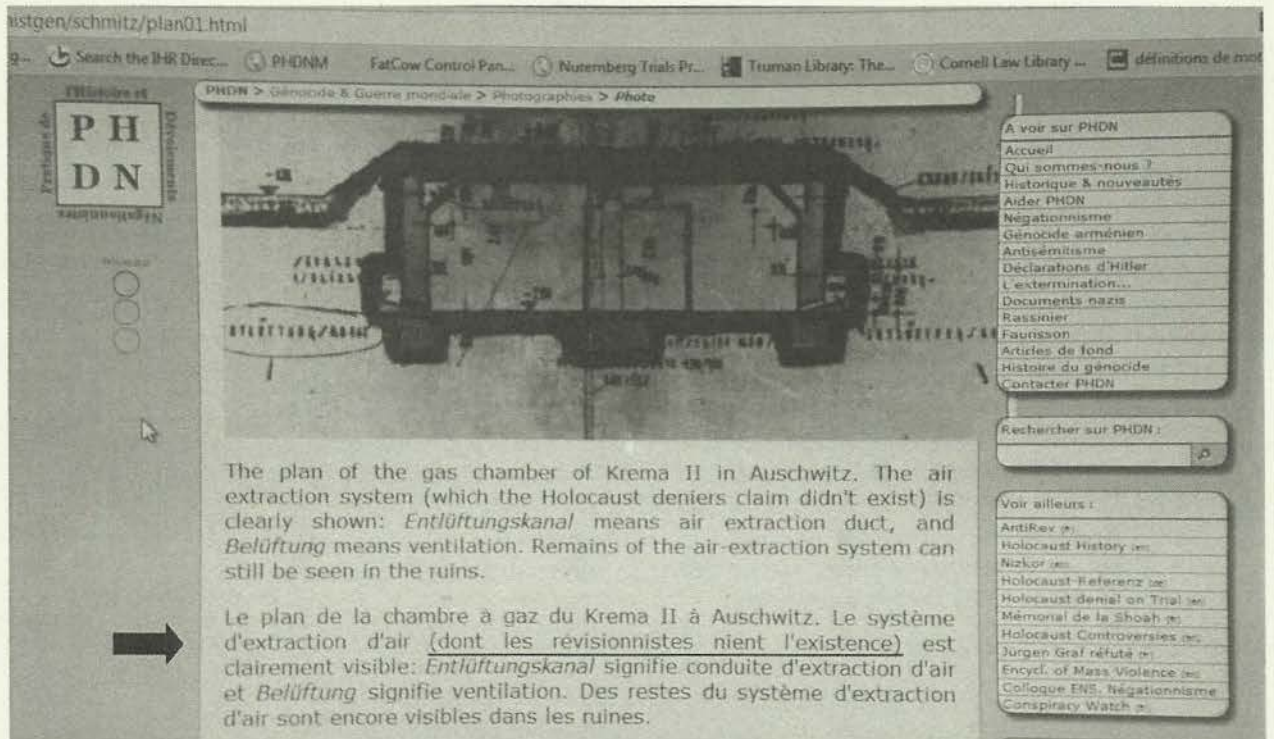
F. Piper interrompt les explications de Rudolf Höss et les remplace par un texte de son cru (voy. *Auschwitz. Camp hitlérien d'extermination*, pp. 124-125). Pourquoi ? Parce que les explications de Rudolf Höss n'étaient pas crédibles (voir ci-dessous ; les Mémoires de Rudolf Höss in *Auschwitz vu par les SS*, p. 97).

Une demi-heure après l'envoi du gaz, on ouvrait la porte et on mettait en marche l'appareil d'aération. On commençait immédiatement à mettre dehors les cadavres. Les corps ne portaient aucune marque spéciale : il n'y avait ni contorsion, ni changement de couleur ; c'est seulement quand ils étaient restés assez longtemps couchés qu'on pouvait y apercevoir des tâches habituelles des cadavres. De même les souillures fécales étaient rares. Il n'y avait aucune trace de lésions sur les corps et les visages n'étaient pas crispés.

Le *Sonderkommando* s'occupait aussitôt d'extraire les dents d'or aux cadavres

Annexe B.3 :





**Ci-dessus :** une page du site P.H.D.N. L'auteur prétend que les révisionnistes « nient l'existence » d'une ventilation forcée dans la morgue 1 des crématoires 2 et 3 de Birkenau.

**Ci-contre :** un texte de Robert Faurisson paru en 1986 dans la version française de l'ouvrage de Wilhelm Stäglich, *Le mythe d'Auschwitz* (p. 493).

Disposées en équerre à l'extrémité gauche du long corps de bâtiment se trouvaient deux salles en sous-sol dont le plafond émergeait légèrement de terre. Il s'agissait de *Leichenkeller*, terme générique à traduire par « caves à cadavres » ou « chambres froides enterrées ». Si elles étaient enterrées, c'était précisément pour les protéger de la chaleur. A droite, se trouvait le *Leichenkeller 1* qui mesurait 30 m x 7 m, possédait 7 piliers de soutènement, probablement 4 ouvertures dans le toit et une porte à double battant s'ouvrant sur l'intérieur ; la pièce se terminait en cul-de-sac et elle bénéficiait d'un système de ventilation forcée assez rudimentaire avec évacuation de l'air vicié vers le bas. (Or, le gaz cyanhydrique est moins dense que l'air et il monte.) On ignore quelle était la disposition interne de cette pièce. A gauche, se trouvait le *Leichenkeller 2*

Annexe B.4 :



matière granulée mauve — dans l'ouverture de la cheminée. La matière déversée est du cyclone ou du chlore sous forme granulée qui produit du gaz aussitôt en contact avec l'air. Cette substance granulée tombe au fond de la cheminée sans s'éparpiller, et le gaz qu'elle produit s'échappe à travers les perforations et enplit au bout de quelques instants la pièce où les déportés sont entassés. En cinq minutes, il a tué tout le monde.

C'est ainsi que cela se passe pour chaque convoi. Des voitures de la Croix-Rouge apportent le gaz de l'extérieur. Il n'y en a jamais en stock dans les crématoires. C'est une précaution infâme, mais plus infâme encore est le fait que le gaz soit apporté par une voiture pourvue de l'insigne de la Croix-Rouge internationale.

Pour être sûrs de leur affaire, les deux bourreaux à gaz attendent encore cinq minutes. Puis ils allument une cigarette et s'éloignent dans leur voiture. Ils viennent de tuer trois mille innocents.

Vingt minutes après, on met en marche les appareils d'aération électriques afin d'évacuer les gaz. Les portes s'ouvrent, des camions arrivent et un groupe du Sonderkommando (« commando spécial ») y charge séparément les vêtements et les chaussures. On va les désinfecter. Cette fois, il s'agit d'une désinfection réelle. Ensuite, on les transporte par wagons vers différents points du pays.

Les appareils d'aération, système « Exhaustor », évacuent rapidement le gaz de la salle, mais dans les fentes,

Le gaz s'échappe instantanément et emplit la pièce en « quelques instants »

Tout le monde est mort en 5 minutes. Le gazage dure encore 20 minutes.

Le témoignage de Miklos Nyiszli cité par Léon Poliakov dans *Auschwitz* (1964, p. 47)

Annexe B.5 :

ouvrait la porte.

Une fois que le gaz était versé, cela durait entre dix et douze minutes, puis finalement on n'entendait plus un bruit, plus une âme vivante. Un Allemand venait vérifier que tout le monde était bien mort en regardant à travers un judas placé sur la porte épaisse (de l'intérieur, il était protégé par des barres en fer pour éviter que les victimes ne tentent de briser le verre). Quand il était sûr que tout le monde était bien mort, il ouvrait la porte et repartait aussitôt, après avoir mis la ventilation en marche. Pendant vingt minutes, on entendait un vrombissement énorme, comme une machine aspirant l'air. Puis, finalement, on pouvait entrer et commencer à extraire les

Tout le monde est mort en 10-12 min. Le gazage dure encore 20 minutes.

Le témoignage de Schlomo Venezia publié dans *Sonderkommando* (2007, p. 104)

Annexe B.6 :



Les premiers qui entrent dans la chambre à gaz commencent à reculer. Ils sentent que la mort les guette.

A coups de crosses, en fracassant la tête des femmes affolées qui serrent convulsivement leurs bébés, les S.S. font cesser ce flux et reflux humain.

Les doubles portes en chêne massif se ferment. Pendant deux interminables minutes, on entend des coups contre les murs, des cris qui n'avaient plus rien d'humain. Et puis rien. La tête me tourne, je crois avoir perdu la raison. De quels abominables crimes ont pu se rendre coupables ces femmes, ces enfants pour mourir d'une façon si cruelle?

Cinq minutes après, on ouvre les portes. Comme une cataracte, les corps entassés, contractés, dégingolent. Certains sont tellement enlacés les uns aux autres qu'on a toutes les peines du monde à les dégager. Pleins de sang, ils donnent l'impression d'avoir lutté désespérément contre la mort. Celui qui a eu une fois seulement la vision d'une chambre à gaz ne pourra jamais l'oublier.

Les corps encore chauds passent par les mains du coiffeur qui

Tout le monde est mort en 2 min.  
Le gazage dure encore 5 minutes.

Le témoignage de Paul Bendel publié dans *Témoignages sur Auschwitz* (1945, p. 163)

#### Annexe B.7 :

Dans un local fermé hermétiquement et aussi rempli d'êtres humains, la température devait monter rapidement. Or, la température d'ébullition de l'acide cyanhydrique est de 26°. Sans le moindre doute, dans ces conditions, l'acide cyanhydrique passait à l'état gazeux, et les différentes surfaces — les murs, le plafond, les surfaces des corps des suppliciés, leurs cheveux — atteignaient ou dépassaient la température d'ébullition de l'acide cyanhydrique. Ainsi, un ventilateur un peu puissant devait évacuer rapidement les vapeurs de l'acide cyanhydrique, lequel, sur les surfaces chaudes, ne se condensait pas.

#### Annexe B.8 :

1981 : Georges Wellers nous explique que dans une « chambre à gaz », l'acide cyanhydrique parvenait rapidement à ébullition (source : Georges Wellers, *Les chambres à gaz ont existé*, p. 134).



#### ♦ Mc Namara (1976)

Ce rapport réalisé par Mc Namara est une synthèse des données de létalité disponibles et calculées ou estimées chez l'homme pour des expositions à des vapeurs d'acide cyanhydrique.

Concernant les effets cliniques observés chez l'homme, les différents tableaux disponibles dans ce rapport sont en adéquation avec le tableau de synthèse du paragraphe précédent. Dans cet article sont également reportées des valeurs de temps léthal 50 % (LT<sub>50</sub>) calculés pour l'homme dans deux cas de figure : pour une fréquence respiratoire normale (15 L/min) et pour une fréquence respiratoire de 25 L/min (activité physique importante, hyper ventilation et situations de stress). Les données sont les suivantes :

Temps d'exposition (min)	FR = 25 L/min				FR = 15 L/min			
	C		C.t		C		C.t	
	mg/m <sup>3</sup>	ppm	mg.min/m <sup>3</sup>	ppm.min	mg/m <sup>3</sup>	ppm	mg.min/m <sup>3</sup>	ppm.min
0,5	8 800	8 008	4 400	4 004	14 400	13 104	7 200	6 552
1	4 400	4 004	4 400	4 004	7 590	6 907	7 590	6 907
3	1 500	1 365	4 500	4 095	2 610	2 375	7 830	7 125
10	504	459	5 040	4 586	860	783	8 600	7 826
30	210	191	6 300	5 733	360	328	10 800	9 828
60	140	127	8 400	7 644	240	218	14 400	13 104

FR = Fréquence Respiratoire / C = concentration / C.t = concentration x temps

Dans le rectangle de gauche : temps au terme desquels 50 % des gens exposés à l'acide cyanhydrique aux concentrations indiquées sont morts. Extrait du rapport : Seuils de toxicité aigüe. Acide cyanhydrique (HCN) (INERIS, 2005).

Annexe B.9 :



## Air respiré par 2 500 personnes lors d'un processus de « gazage »

### Données :

- débit respiratoire (D) : 25L/min

$$D = \frac{5}{12} \text{ L/s}$$

Soit  $N(t)$  le nombre de personnes vivantes dans la « chambre à gaz » à l'instant  $t$ .

Soit  $dN$  la variation du nombre de personnes vivantes en un temps  $dt$  (autrement dit :  $dN$  est égal au nombre de personnes qui meurent en un temps  $dt$ )

### Hypothèses :

(H1) : Le nombre de personnes qui meurent en un temps  $dt$  est proportionnel au nombre de personnes vivantes à l'instant  $t$ .

(H2) : Toutes les trois minutes, la moitié des gens présents dans la « chambre à gaz » meurent (autrement dit : le nombre de personnes présentes 180 secondes plus tard est égal à la moitié du nombre de personnes présentes 180 secondes plus tôt).

### A. Détermination de l'évolution du nombre de personnes vivantes dans la « chambre à gaz » suivant le temps $t$ .

#### a. Traduction des hypothèses en langage mathématique

(H1) : appelons  $k$  la constante de proportionnalité. Il vient :

$$\frac{dN}{dt} = -kN(t) \quad (1)$$

$$(H2) : N(t + 180) = \frac{N(t)}{2} \quad (2)$$

#### b. Calcul mathématique

$$\frac{dN}{dt} = -kN(t)$$

$$\int_{N_0}^N \frac{dN}{N(t)} = -k dt$$

$$\ln \frac{N(t)}{N_0} = -k(t - 0)$$

$$N(t) = N_0 e^{-kt} \quad (3)$$

Détermination de  $k$  :

Sachant que  $N(t + 180) = \frac{N(t)}{2}$   
 Si  $t = 0$ , il vient  $N(180) = \frac{N_0}{2}$  (4)

Si  $t = 180$  (3) donne :

$$N(180) = N_0 e^{-k \cdot 180} \quad (5)$$

$$(4) \text{ et } (5) \text{ donnent : } N_0 e^{-k \cdot 180} = \frac{N_0}{2}$$

En simplifiant par  $N_0$ , il vient :

$$e^{-k \cdot 180} = \frac{1}{2}$$

$$\text{soit : } -k \cdot 180 = \ln\left(\frac{1}{2}\right) = -\ln 2$$

$$\text{d'où : } k = \frac{\ln 2}{180}$$

$$N(t) = N_0 \cdot e^{-\ln 2 \cdot t / 180} \quad (\text{avec } N_0 = 2500) \quad (6)$$

### B. Détermination du volume d'air respiré

Soit  $V$  le volume d'air respiré.

Soit  $dV$  le volume d'air respiré en temps  $dt$  par les  $N(t)$  personnes vivantes à l'instant  $t$ . Le débit respiratoire de ces personnes étant  $D$ , on trouve :

$$dV = N(t) \cdot D \cdot dt$$

D'après (6), il vient :

$$dV = N_0 \cdot e^{-\ln 2 \cdot t / 180} \cdot D \cdot dt$$

$$dV = N_0 \cdot D \cdot e^{-\ln 2 \cdot t / 180} dt$$

$$V = N_0 D \int_0^{180} e^{-\ln 2 \cdot t / 180} dt$$

$$V = N_0 \cdot D \cdot \frac{180}{\ln 2}$$

$$V = 2500 \cdot \frac{5 \cdot 180}{12 \cdot \ln 2}$$

$$V = 270505 \text{ L}$$

**Conclusion :** pendant le « gazage », les victimes ont respiré un volume  $V$  égal à  $270 \text{ m}^3$ .

Annexe B.10 :



**Baisse de la teneur en HCN dans la « chambre à gaz »  
du fait de l'ingestion du HCN par les victimes qui l'ont respiré**

Concentration initiale de HCN :  $T_i = 2,25 \text{ g/m}^3$

Volume total d'air :  $V_t = 355 \text{ m}^3$

Volume d'air respiré :  $V_r = 270 \text{ m}^3$ .

Baisse de la teneur en HCN dans l'air respiré : - 60 %

Volume d'air non respiré :  $V_o = 355 - 270 = 85 \text{ m}^3$ .

*1°) Calcul de la teneur ( $T_{fr}$ ) en HCN dans l'air respiré*

La teneur finale est égale à 40 % de la teneur initiale (car il y a une baisse de 60 %).

$$\begin{aligned} T_{fr} &= 40\% \cdot T_i \\ &= 0,4 \cdot 2,25 \\ &= 0,9 \text{ g/m}^3 \end{aligned}$$

*2°) Calcul de la de la masse de HCN restant après le « gazage »*

Dans les 270 mètres cubes d'air respiré, il en reste 0,9 gramme par mètre cube, soit :

$$270 \cdot 0,9 = 243 \text{ g}$$

Dans les 85 mètres cubes d'air non respiré, il en reste 2,25 gramme par mètre cube, soit :

$$85 \cdot 2,25 = 191,25 \text{ g}$$

En tout, il en reste  $243 + 191,25 = 434,25 \text{ g}$

*3°) Détermination de la teneur finale ( $T_f$ )*

A la fin du gazage, il reste 434,25 g de HCN dans 355 mètres cubes, soit :

$$T_f = \frac{434,25}{355} = 1,22 \text{ g/m}^3$$

*Note : on pouvait y parvenir en un seul calcul fondé sur la pondération :*

$$\begin{aligned} T_f &= \frac{V_r \cdot T_{fr} + V_o \cdot T_i}{V_t} \\ &= \frac{270 \cdot 0,9 + 85 \cdot 2,25}{355} \\ &= 1,22 \text{ g/m}^3 \end{aligned}$$

**Annexe B.11:**



### Masse d'eau rejetée lors du remplissage de la « chambre à gaz »

Données :

- débit d'entrée dans la « chambre à gaz » ( $D_e$ ) :

$D_e = 4$  personnes/s

- débit de rejet d'eau ( $D_r$ ) : 50g/h

$D_r = \frac{1}{72}$  g/s

Soit  $N(t)$  le nombre de personnes entrées dans la « chambre à gaz » à l'instant  $t$ .

Soit  $dN$  la variation du nombre de personnes entrées en un temps  $dt$

*Hypothèses :*

(H1) : L'évolution du nombre de personnes entrées dans la « chambre à gaz » en fonction du temps obéit à une loi linéaire.

**A. Détermination de l'évolution de nombre de personnes vivantes dans la « chambre à gaz » suivant le temps  $t$ .**

*a. Traduction des hypothèses en langage mathématique*

$$dN(t) = D_e \cdot dt$$

*b. Calcul mathématique*

$dN(t) = D_e \cdot dt$ , par intégration, on trouve :

$$N - N(0) = D_e \cdot (t - 0) \quad (1)$$

Or,  $N(0) = 0$  (au début, il n'y avait personne dans la « chambre à gaz »). Dès lors, (1) devient :

$$N(t) = D_e \cdot t, \text{ soit : } N(t) = 4t \quad (2)$$

**B. Détermination de la masse d'eau rejetée**

*a. Détermination du temps de remplissage de la « chambre à gaz »*

4 personnes entrent en une seconde.

2 500 personnes doivent entrer.

Le temps mis sera égal à :

$$\frac{2500}{4} = 625 \text{ s}$$

*b. Masse d'eau rejetée*

Soit  $M$  la masse d'eau rejetée.

Soit  $dM$  la masse d'eau rejetée en un temps  $dt$  par les  $N(t)$  personnes entrées avant  $t$ . Le débit de rejet d'eau étant  $D_r$ , on trouve :

$$dM = N(t) \cdot D_r \cdot dt$$

D'après (2), il vient :

$$dM = 4 \cdot t \cdot D_r \cdot dt$$

$$dM = 4 \cdot D_r \cdot t \cdot dt$$

$$M = 4D_r \int_0^{625} t \cdot dt$$

$$M = 4 \cdot D_r \left[ \frac{t^2}{2} \right]_0^{625}$$

$$M = 4 \cdot \frac{1}{72} \cdot \left( \frac{625^2}{2} - \frac{0^2}{2} \right)$$

$$M = 10850 \text{ g}$$

**Conclusion :** pendant le remplissage de la « chambre à gaz » les victimes rejetaient environ 10,8 kg d'eau.

Annexe B.12 :



### Masse d'eau rejetée lors d'un gazage

Données :

- débit de rejet d'eau ( $D_r$ ) : 50g/h

$$D_r = \frac{1}{72} \text{ g/s}$$

Soit  $N(t)$  le nombre de personnes vivantes dans la chambre à gaz à l'instant  $t$  :

$$N(t) = N_0 \cdot e^{-\ln 2 \cdot t / 180} \text{ (avec } N_0 = 2500 \text{) (1) (formule établie à l'annexe 10, formule [6]).}$$

#### Détermination de la masse d'eau rejetée

Masse d'eau rejetée

Soit  $M$  la masse d'eau rejetée.

Soit  $dM$  la masse d'eau rejetée en un temps  $dt$  par les  $N(t)$  vivantes dans la « chambre à gaz » à l'instant  $t$ . Le débit de rejet d'eau étant  $D_r$ , on trouve :

$$dM = N(t) \cdot D_r \cdot dt$$

D'après (1), il vient :

$$dM = N_0 \cdot e^{-\ln 2 \cdot t / 180} \cdot D_r \cdot dt$$

$$dM = N_0 \cdot D_r \cdot e^{-\ln 2 \cdot t / 180} \cdot dt$$

$$M = N_0 \cdot D_r \cdot \int_0^{\infty} e^{-\ln 2 \cdot t / 180} dt$$

$$M = N_0 \cdot D_r \cdot \frac{180}{\ln 2}$$

$$M = 2500 \cdot \frac{1 \cdot 180}{72 \cdot \ln 2}$$

$$M = 9016 \text{ g}$$

**Conclusion :** pendant le remplissage de la « chambre à gaz »  
les victimes rejetaient environ 9,0 kg d'eau.

Annexe B.13 :



## LA CHAMBRE A GAZ

103

rieur, et ont fait surnommer la chambre à gaz « l'aquarium ». La comparaison est frappante lorsque les personnalités officielles et les journalistes — soixante personnes lors de l'exécution de Caryl Chessman — se pressent autour des vitres. Au milieu de la chambre de mort, il y a deux sièges massifs, en acier criblé de trous. Un éclairage intense règne dans la cellule au moment d'une exécution.

*Un matin à San Quentin.*

Clinton T. Duffy, directeur de la prison de San Quentin (Californie), nous a laissé cette description :

« Le matin du jour prévu pour l'exécution, le bourreau — qui est responsable de la partie technique pour les exécutions à la chambre à gaz — reçoit deux livres de cyanure de potassium délivrés par le Service des Armes et Munitions de la prison. Muni du produit, il se rend dans une pièce séparée de la chambre à gaz. Les préparatifs sont exactement les mêmes s'il y a une ou deux exécutions ce jour-là. Le bourreau pèse soigneusement le cyanure, et remplit deux sacs de gaze qui reçoivent chacun une livre du produit. Les sacs sont ensuite fixés au moyen de crochets sous les deux sièges de la chambre à gaz, en veillant à ce qu'ils restent suffisamment éloignés des récipients logés dans une cavité du plancher. Environ dix minutes avant que le condamné soit enfermé dans la chambre à gaz, on verse environ un litre d'eau distillée dans les récipients qui recevront plus tard la solution toxique. Puis on ajoute de l'acide sulfurique à cette eau distillée. Les réci-

## Annexe B.14 :

Pages 103 à 106 du livre de Kurt Rossa, *La peine de mort* (Ed. Plon, 1968)



pients demeurent dans la pièce attenante à la chambre à gaz jusqu'au moment précis où l'exécution doit avoir lieu. Alors on vérifie soigneusement si la cabine en tôles d'acier est parfaitement étanche, puis on va chercher le condamné dans sa cellule et on le conduit à la chambre à gaz. On l'attache solidement sur l'une des chaises. Un stéthoscope est fixé sur son thorax au moyen de courroies, et relié à un câble de transmission qui traverse la paroi de la cabine grâce à une soupape étanche. Les médecins présents peuvent ainsi contrôler les battements du cœur et fixer l'heure exacte de la mort qui sera inscrite sur le procès-verbal.

» Le condamné est maintenant installé. Tous les préparatifs sont terminés. La grosse porte d'acier a été fermée et verrouillée. Le bourreau fait basculer un levier. Le système d'aspiration destiné à maintenir dans la chambre à gaz une pression atmosphérique constante se met en route. Ce dernier point est extrêmement important. En effet, tout le déroulement pratique de l'exécution est conditionné par la quantité d'air aspiré. Les calculs en vue d'obtenir la plus grande efficacité du gaz reposent sur cette donnée. Sur un signe du bourreau, l'un des aides qui se trouvent dans la pièce annexe ouvre le robinet d'une conduite, et le mélange d'acide sulfurique et d'eau distillée vient s'écouler dans le récipient placé au-dessous du siège du condamné. Le robinet est alors refermé. Pendant ce temps-là, le directeur de la prison continue de suivre le déroulement des opérations. Il est placé à la gauche du condamné, à l'extérieur de la paroi. Un signe de la



tête : le bourreau manœuvre un autre levier. Les sacs de gaze emplis de cyanure de potassium descendent vers les récipients où ils plongent dans la dilution d'acide sulfurique. La réaction des deux substances dégage le gaz mortel, qui s'élève du sol et se mélange à l'air respiré par le condamné. L'ensemble de tout ce qui vient de se passer constitue l'exécution, et ne demande pas plus de deux minutes.

» Afin que la mort soit la plus rapide et la moins pénible possible, le condamné est avisé qu'il doit respirer aussi profondément qu'il peut, lorsqu'il voit le directeur faire un signe de tête. Sans cette profonde inspiration, la perte de conscience n'interviendrait que plus tard, et le condamné pourrait avoir un accès d'étouffement.

» Après une exécution à la chambre à gaz, l'enlèvement du cadavre s'effectue avec des soins incomparablement plus méticuleux qu'après une pendaison. Afin d'avoir la certitude absolue que la mort est intervenue, le corps est encore laissé dans la chambre verrouillée trente minutes après que le cœur ait cessé de battre. Puis les vapeurs toxiques sont chassées par une ouverture d'évacuation placée sur le toit du bloc d'isolement, au Nord. En même temps, de l'eau fraîche est envoyée dans les réservoirs placés sous les sièges, et le mélange chimique s'écoule par des canalisations souterraines qui le conduisent jusqu'à une anse de la mer.

» Une demi-heure doit encore s'écouler avant que les témoins puissent ouvrir la porte d'acier et pénétrer dans la cabine sans mettre leur propre vie en danger. Même à ce moment-là, des précautions sont



encore nécessaires. Avant de se saisir du cadavre, on pulvérise de l'ammoniaque sur lui, afin de neutraliser les traces de toxiques qui auraient pu rester dans les plis des vêtements. Ensuite, le corps est placé dans un cercueil de bois et déposé à la morgue de la prison, où il reste jusqu'au jour de l'enterrement. »

Cette relation détaillée de Clinton T. Duffy montre combien l'exécution à la chambre à gaz est une affaire compliquée. Malgré tous ces raffinements techniques, on ne peut pas toujours empêcher qu'il se produise des complications, même si les pannes de ce genre ne sont pas ébruitées. Un certain nombre d'inconvénients sont évidents : par exemple, la méthode n'est pas sans danger pour ceux qui ont à s'occuper de l'exécution. Duffy n'a parlé que d'une seule cause de risques. Il faut noter enfin que l'apparition de la perte de connaissance et par suite la mort sans souffrance exige la participation du condamné. S'il n'aspire pas profondément au moment où les premières bouffées de gaz toxique montent vers lui, l'affaire tourne mal pour lui à l'approche de ses derniers moments, et les spectateurs deviennent les témoins d'une terrifiante agonie. Un aumônier déclara après une exécution à San Diego : « C'est la plus terrible chose que j'aie jamais vue, et pourtant j'ai assisté à cinquante-deux pendaisons. » Il s'agissait probablement là d'un exemple où le condamné ne s'était pas montré suffisamment coopératif.